

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
légendes des**

Hélène Fouré-Selter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HÉLÈNE FOURÉ-SELTÉ

CONTES ET LÉGENDES DES INDIENS PEAUX-ROUGES



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous les pays

CONTES ET LÉGENDES DES INDIENS PEAUX-ROUGES

Par
H. Fouré-Selter

Illustrations De Lise Marin
Éditions : NATHAN

À mes petits-enfants,
H. FOURÉ-SELTTER

AVANT-PROPOS

Il y a bien longtemps, et beaucoup de lunes ont brillé depuis l'époque dont je vous parle, l'Amérique n'était habitée que par des Indiens. Après que Christophe Colomb eut découvert ce continent, les hommes de race blanche, les « Visages Pâles », y allèrent à leur tour. Peu à peu ils prirent possession de cette terre nouvelle ; ils en devinrent les maîtres et la race des Peaux-Rouges s'éteignit graduellement. Il n'en reste guère que quelques tribus dispersées qui évoquent encore le souvenir des tribus d'autrefois.

Ces Indiens ont la peau d'un rouge plus ou moins cuivré ou brique, de grands yeux noirs, des cheveux couleur d'ébène, lisses et souvent épais. Lorsqu'ils sont dans leurs villages, ils portent encore parfois des vêtements de laine ou de cuir ornés de perles aux couleurs brillantes, et Ils sont chaussés de mocassins, sortes de pantoufles en cuir souple.

Leurs noms rappellent ce qui vit et ce qui se meut autour d'eux : Aigle-Noir. Antilope, Renard-Agile, Nuage-Argenté, Tige-de-Maïs. Les tout petits enfants sont désignés sous le nom de papooses. Le papoose est soigneusement enveloppé de couvertures aux vives couleurs ; sa mère le transporte sur son dos dans une sorte de hotte.

Les habitations de ces Indiens sont différemment construites selon les régions. Elles se nomment teepee, wigwam ou hogan, selon que c'est une tente au sommet pointu ; une sorte de construction aux murs de rondins et au toit de boue séchée ; ou, dans les régions tropicales, un abri au toit de branchages ou de feuilles de palmiers, aux parois de peaux de daim qu'on peut rouler et relever s'il fait trop chaud.

Les Indiens aiment les histoires. Autrefois, le diseur d'histoires allait de wigwam en wigwam, depuis le lever du soleil jusqu'au crépuscule. En été, devant la tente, en hiver, assis sur des peaux de bêtes à côté d'un grand feu, les enfants groupés autour de lui, il parlait. Il tenait ses légendes de son père qui, lui-même, les tenait du sien. Ses paroles étaient celles d'un sage. Elles expliquaient le ciel, la terre, les hommes, les animaux et les plantes. Elles avaient passé de bouche en bouche depuis les générations les plus reculées. Elles apprenaient aux hommes la valeur du travail, de la bravoure, de la bonté ; le respect de la parole donnée et la reconnaissance qu'ils devaient au Grand-Esprit qui les avait créés, qui les faisait vivre et

qu'ils désignaient sous le nom de « Grand-Manitou » pour le distinguer d'autres esprits, plus ou moins inconnus des hommes, et qu'on appelait simplement « Manitous ».

Ces histoires disaient aussi comment on devait se conduire avec les autres créatures. C'est parce qu'il connaissait ses devoirs qu'un Indien ne tuait que les animaux nécessaires à sa subsistance et ne cueillait jamais ni tous les fruits d'un arbre, ni toutes les baies d'un buisson : il en laissait toujours un peu pour les oiseaux et les insectes, qui avaient le même droit de vivre que les hommes.

Vous voyez donc, qu'autrefois comme maintenant, malgré la couleur de leur peau différente de la vôtre, malgré l'océan qui vous sépare d'eux, malgré leur façon de vivre qui n'a rien de commun avec celle qui vous est habituelle, les Indiens avaient, comme nous Français, la même conception des vertus morales et civiques et certains de leurs contes rappellent étrangement les nôtres.

Imaginez-vous donc que vous vous appelez Daim-Léger ou Lièvre-Rusé et que vous êtes couché sur le ventre dans la grande plaine couverte de sauge sauvage, à l'ombre d'un teepee au toit pointu. Le soleil est brûlant, le ciel d'un bleu argenté sans nuages ; la cime des Montagnes Rocheuses se dessine à l'horizon. À quelques pas de vous, votre cheval broute paisiblement. Le diseur d'histoires vient d'arriver ; écoutez-le, comme de nombreux Indiens l'ont écouté avant vous.

Comment les Indiens expliquent pourquoi il y a des hommes noirs, blancs et rouges



Il y a longtemps, bien longtemps de cela, après que le Grand-Esprit eut créé le ciel, le soleil, une partie des étoiles et des nuages, il créa la terre, et lorsqu'il eut créé cette terre, ses yeux ne purent se détacher de ce que nous appelons aujourd'hui l'Amérique. Il trouva ce continent si beau qu'il voulut y faire vivre des créatures capables d'en apprécier les vastes forêts, les hautes montagnes, les cours d'eau brillants, les prairies parsemées de fleurs multicolores, et les arbres chargés de fruits savoureux.

Le Grand-Esprit pensa alors à modeler un homme qui lui ressemblerait et à qui il ferait don de cette terre magnifique.

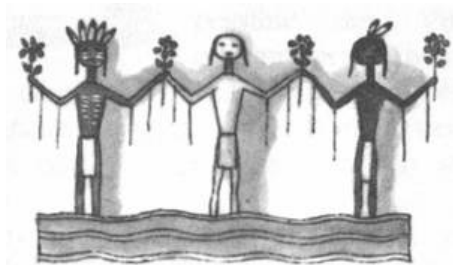
Il prit de l'argile et se mit à l'œuvre. Il travailla longtemps et lorsque l'argile lui sembla convenablement pétrie, qu'il en eut fait un corps à sa ressemblance, il la mit dans un four chauffé au rouge, afin de la cuire comme l'on cuit encore la brique ou la poterie. Mais le Grand-Esprit n'était pas habitué à cuire un homme. Le four était trop chaud. Il y laissa trop longtemps la forme qu'il avait modelée et lorsqu'il la retira, elle était brûlée et noire : il avait créé un nègre, qu'il rejeta alors loin de lui et qui tomba en Afrique.

Le Grand-Esprit est patient comme doivent l'être tous ceux qui veulent réussir. Il se remit à l'œuvre. Cette fois, il fit mieux. Le modèle était plus soigné, les traits se dessinaient plus finement ; on sentait que le Créateur avait profité de son expérience précédente. Souriant, il mit au four ce deuxième homme mais, inquiet à la pensée de le laisser

brûler comme l'autre, il en arrêta trop tôt la cuisson. L'argile n'était pas assez cuite. L'homme était d'un blanc à peine teinté que le Grand-Esprit jugea terne. Il le rejeta loin de lui, comme il avait rejeté l'homme noir, et l'homme blanc tomba en Europe.

Le Créateur fit un dernier essai. Cette fois, le modèle était parfait : c'était l'œuvre d'un artiste consommé qui avait mis dans son travail toute sa science et tout son amour. Il prit cette forme et la déposa soigneusement dans le four chauffé à point. Il eut soin de la laisser cuire juste le temps convenable et, lorsqu'il la retira, elle était d'un joli rouge cuivré qui lui sembla digne d'être admiré. Et l'homme ainsi fait fut déposé sur la terre, là où devait se développer sa race, la race des Indiens, au milieu de la belle nature et sous la protection du Grand-Esprit.

... Et les Nègres et les Visages-Pâles se développèrent aussi sous d'autres cieux, mais aux yeux des Indiens, Noirs et Blancs ne sont que des œuvres imparfaites, des « essais » du Créateur.



Premiers hommes d'après les Indiens de Biloxi



e

OUS sommes au XVII^e siècle. Des Indiens de la tribu des Biloxis ont installé leur campement dans la vallée du Mississippi, à peu de distance du grand fleuve qui roule ses eaux jaunâtres, mais aussi loin que possible des Visages-Pâles, qui ont peu à peu envahi la région et convoitent la Terre des Ancêtres. Espagnols, Français, Anglais sont en effet venus tour à tour, suivis parfois d'hommes noirs qui leur servent d'esclaves.

Blancs, noirs, missionnaires, soldats, marchands, coureurs des bois, les Indiens biloxis ont vu un peu de tout cela et regrettent les temps heureux où ceux de leur race étaient les maîtres incontestés des immenses plaines fertiles et giboyeuses que féconde le Père-des-Eaux.

Ce soir, un groupe d'entre eux est accroupi autour d'un feu de camp, près d'un bouquet de chênes centenaires. La mousse espagnole pend des vieilles branches, comme une épaisse dentelle verdâtre. On entend un bruit lointain de chute d'eau ; plus près, dans l'herbe, le coassement d'un nombre incalculable de rainettes et, de temps à autre, le ululement d'un hibou. Les lucioles sortent des broussailles comme de vivantes étincelles et parfois on se demande si c'est un calumet ou une mouche de feu qui brille dans l'obscurité.

C'est maintenant l'heure du repos et Mataha, le vieux guerrier, parle. Il raconte à de jeunes Indiens groupés autour de lui ce qui se passa après la création du monde et comment fut perdu le bonheur que promettait le Paradis terrestre.

— En ce temps-là, dit-il, Kuti-Mankdce, le Tout-Puissant, avait créé le monde, un monde si grand, si beau, qu'il voulut le peupler. Il fit

donc un homme, un homme qui, lui aussi, était grand, fort et beau. Cet homme était un Indien. Kuti-Mankdce ne voulut pas que l'homme se trouvât seul sur la terre et, pendant que l'Indien dormait, le Tout-Puissant se remit au travail : il fit une femme. Il la plaça alors à côté de l'homme, qui sommeillait toujours, puis il les quitta afin d'aller chercher de quoi les nourrir.

» À peine Kuti-Mankdce était-il parti qu'un arbre sortit de terre près du couple endormi. L'arbre se dressait droit vers le ciel. De longues lianes pendaient de ses branches. Des oiseaux aux couleurs merveilleuses s'agitaient dans ses rameaux. Il portait de larges feuilles vertes et d'étranges fruits brillants où semblaient se refléter les rayons du soleil. À côté de lui, ne faisant qu'un avec son tronc grisâtre, se tenait un personnage étrange qui, appelant l'Indien et sa compagne, leur demanda :

» – Pourquoi ne mangez-vous pas des fruits de cet arbre ? Ils sont délicieux et bienfaisants et ont été certainement placés là pour que vous y goûtiez.

» L'homme et la femme se regardèrent. Ils se comprirent : la femme cueillit le fruit de l'arbre, qu'elle fit cuire et qu'ils mangèrent.

» Ils étaient encore assis sur l'herbe, lorsque Kuti-Mankdce revint. Furieux de voir qu'il avait perdu sa peine en allant chercher de quoi les nourrir, il leur dit :

» – Puisqu'il en est ainsi, désormais vous travaillerez et vous chercherez vous-mêmes de quoi subvenir à vos besoins. Il les laissa seuls et, à partir de ce jour, les Indiens durent travailler pour se nourrir et connurent souvent la faim.

» Plus tard, Kuti-Mankdce envoya un message écrit à l'homme et à la femme, mais les Indiens ne le reçurent jamais, car les Visages-Pâles s'en étaient emparé. Et c'est pourquoi ce sont les Blancs qui ont reçu le don de pouvoir lire et écrire.

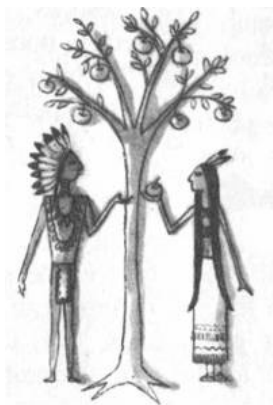
» À quelque temps de là on découvrit, dans la plaine, une rivière à l'eau douce, claire et limpide. Kuti-Mankdce l'avait sûrement envoyée pour le plus grand bien des hommes. Peut-être l'avait-il mentionnée dans son message. Le fait est que l'Anglais fut le premier à la découvrir et à s'y baigner, puis le Français fit de même. L'Indien s'y trempa à son tour, mais lorsqu'il regagna la rive, il était loin d'être aussi blanc que ceux qui l'avaient précédé. L'Espagnol vint ensuite, mais comme l'eau était devenue réellement trouble et sale, il en sortit encore moins blanc que l'Indien et laissant derrière lui une rivière boueuse et noire.

» C'est à ce moment que Kuti-Mankdce venant de finir le nègre au nez épaté, ce dernier arriva à son tour avec l'intention de se baigner, mais il ne put guère que laver la paume de ses mains. C'est pourquoi le corps des nègres est resté sale et noir, à l'exception de l'intérieur de

la main. »

C'est ainsi que dans l'immense plaine, au moment où la nuit tombe, Mataha explique ce qui se passa autrefois.

Les lucioles étincellent dans l'obscurité, les hiboux ululent au loin, les coyotes rôdent aux alentours, et Mahata, de sa voix monotone et lente, continue de raconter à de jeunes Indiens ce qu'il croit savoir de l'histoire des premiers hommes, d'après ce que lui en a dit son père, vieux guerrier de la tribu des Biloxis.



L'origine du tabac



’ÉTAIT au commencement du monde. Les bons et les mauvais esprits se partageaient la terre ; nous devons croire que les bons esprits furent les plus forts puisque, malgré eux, la terre est restée et restera belle.

Un de ces bons esprits se reposait un jour dans une clairière. Il s’était endormi près de son *teepee*, à peu de distance d’un feu qui commençait à s’éteindre. Un mauvais esprit le guettait qui, trop lâche pour s’attaquer ouvertement à celui qu’il détestait, crut le moment venu de lui jouer un mauvais tour.

Le génie malfaisant se mit donc à ranimer les flammes du foyer en y jetant des brassées de feuilles mortes, puis il poussa le dormeur si doucement et si régulièrement que celui-ci, sans rien sentir, finit par se trouver à peu de distance du feu.

Le mauvais esprit alimenta alors les flammes avec le bois sec qu’il avait préparé. Tout d’abord elles montèrent droites et belles vers le ciel. Il souffla de toutes ses forces : « Whou... whou... whou... » De son souffle malfaisant, où il mettait toute sa haine, il dirigeait le feu vers l’esprit du bien, dont les cheveux s’enflammèrent.

La douleur réveilla le dormeur qui, affolé et hurlant, se releva en bondissant et se mit à courir, ne sachant comment éteindre les flammes qui consumaient sa chevelure. Il ne pouvait courir loin. Il savait qu’il risquerait d’incendier la forêt en la traversant pour aller se jeter à la rivière. Il allait donc, tantôt bondissant et tournant sur lui-même, tantôt se roulant sur le sol nu, appelant désespérément : « Au secours ! Au secours ! »

Un de ses amis, le Vent d’Ouest, l’entendit. Il arriva en hâte. Il cueillit au passage le mauvais esprit qui s’enfuyait et l’écrasa contre

un arbre, puis, voyant la chevelure en feu, le Vent d'Ouest souffla de toutes ses forces sur la tête de son ami exténué.

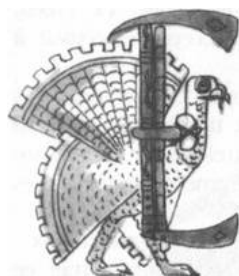
« Whou... whou... whou... » Comme il est bienfaisant, le souffle du Vent d'Ouest !

Cette fois, chacun de ces « whou... whou... » arrachait l'un après l'autre les cheveux enflammés qui tombaient sur le sol. Ils y prirent racine car le Grand Manitou ne veut pas que la souffrance des bons soit stérile ; il veut qu'elle serve à quelque chose. De chaque racine sortit une plante dont les feuilles, une fois séchées, rappellent les cheveux brûlés du bon esprit ; les Indiens l'appelèrent « petun » ; nous l'appelons « tabac ».

Ce qui prouve la véracité de cette légende, c'est que, pendant de longs siècles, les Indiens furent seuls à connaître cette plante. Il fallut la découverte de l'Amérique et l'exploration du Nouveau-Monde par les Européens pour que le tabac fût importé en Europe, où son usage se propagea peu à peu. L'abus qu'on en fait parfois est peut-être une vengeance des quelques mauvais esprits qui sont restés sur terre.



Dindon et chien



N ce temps-là, le dindon, le grand dindon sauvage, tuait les hommes. Vaniteux et cruel, il se croyait très beau et ne pensait qu'à s'embellir encore, voulant ajouter d'autres parures à celle que lui avait donnée le Créateur. S'il tuait les hommes, c'était d'ailleurs et avant tout, afin de pouvoir se faire un collier de cheveux humains et de parer le bas de ses longues jambes maigres des ongles qu'il arrachait à ses victimes. Ces ongles, qui font penser à une armure d'écailles, sont toujours visibles ; elles sont restées collées sur lui pour nous rappeler sa cruauté.

À cause du nombre de ses victimes, le grand dindon sauvage se croyait aussi très brave. En vérité, il était très prudent, ne s'attaquant qu'aux êtres sans défense, et de plus, on ne pouvait l'attraper, parce qu'il courait trop vite. Les flèches elles-mêmes ne parvenaient pas à l'atteindre ; aussi continuait-il à rôder autour des campements et des villages, prêt à saisir l'instant propice où il lui serait facile de commettre un nouveau forfait.

Les hommes, incapables d'en venir à bout, pensèrent alors à demander au chien de les aider. Le chien, qui a toujours aimé les hommes, accepta et réussit à attraper et à tuer l'oiseau cruel.

La nouvelle de cette victoire sema la joie dans les villages et l'on décida d'organiser une grande fête en l'honneur du chien. Il devait naturellement y avoir un banquet où seraient servis, savamment préparés, les mets les plus savoureux.

Lorsqu'on offrit au chien ce qu'il y avait de mieux : la place d'honneur, les meilleurs morceaux et tout ce qu'il pourrait désirer d'autre, celui-ci regarda ses amis avec calme et douceur et leur dit :

— Réjouissez-vous et choisissez pour vous-mêmes ce que vous aimez

le mieux. Je mangerai ce qui restera après que vous serez tous rassasiés et je serai tout aussi heureux que si j'avais fait bombance.

On insista mais il ne voulut rien entendre. Assis près d'eux, il se contenta de bouillie de maïs et des os qu'on lui donnait ; puis, repu, il s'en alla dormir, le cœur content, pendant qu'à ses oreilles résonnaient les chants, les rires et les voix connues et amies.

Il en a toujours été ainsi. Les chiens nous aident, puis, assis à l'écart ou couchés près de nous, ils savent se contenter de peu car ce qu'ils goûtent avant tout, c'est la joie de voir leur maître satisfait et heureux.



Les chiens, amis des hommes



DUGA, jeune chasseur de la tribu des Sénecas, avait deux chiens, comme lui bons chasseurs. Aussi Iduga les aimait-il et en était-il fier. Les chiens, de leur côté, savaient apprécier l'adresse de leur maître et sa bonté pour eux.

Un jour d'hiver ils partirent tous trois vers le Nord, afin d'aller chasser. Après une longue marche, ils dressèrent leur campement dans une forêt. La chasse promettait d'être fructueuse : pendant trois jours, Iduga tua plus de gibier qu'il n'en avait jamais tué à lui seul dans aucune de ses expéditions.

Il se reposait le soir du troisième jour lorsque, tout à coup, ses chiens se mirent à aboyer et, quittant le campement, coururent à perdre haleine dans la direction du lac. Iduga les suivit, une torche à la main.

Après s'être arrêté un instant au pied d'un arbre, l'un des chiens revint vers son maître et lui dit :

— Frère, nous allons peut-être mourir ce soir. Il y a là-bas un animal étrange et tel que nous n'en avons jamais vu de semblable.

En effet, arrivé à peu de distance d'un grand sapin, Iduga vit, tout au sommet de l'arbre, éclairée par la lune, une forme qui lui sembla terrifiante.

L'homme distingua nettement une tête où brillaient d'énormes yeux phosphorescents, un mufler hideux garni de longues dents aiguës, et il entendit un grognement lugubre.

— Laissons-le, retournons au campement, dit-il. Nous verrons demain ce que nous pourrons faire.

Les chiens le suivirent, mais ils dirent :

— Frère, demain il sera trop tard. Nous allons être attaqués cette

nuît. Peut-être ne pourrons-nous pas nous défendre contre cet animal aux griffes énormes. Il vous faut aller chercher du renfort au village. Courez-y vite. Ne prenez avec vous ni torche ni flèche, qui gêneraient votre course. Nous vous protégerons, et, pour cela, nous nous ferons tuer s'il le faut.

Et le Séneca, comprenant que ses chiens avaient raison, suivit leur conseil. Jetant au loin sa torche, il se mit à courir de toutes ses forces.

Il courait depuis un bon moment, lorsqu'il fut rattrapé par l'un des chiens.

— L'animal est sur votre piste, dit celui-ci. Nous allons essayer de lui tenir tête jusqu'à ce que vous soyez en sûreté. Courez plus vite.

Iduga essaya d'aller plus vite encore. Les rugissements se rapprochaient de lui. Bientôt, les furieux aboiements des chiens lui indiquèrent que la lutte avait commencé.

À un moment, il lui sembla que l'animal avait dû se libérer et se remettre à sa poursuite, car il l'entendait nettement de nouveau.

Les chiens rejoignirent sans doute le monstre, car leurs aboiements devinrent féroces, acharnés, désespérés même ; puis tout à coup, l'un des chiens se tut. Iduga comprit qu'il avait succombé et voulut essayer de sauver son compagnon en arrivant, avec ses amis, à temps pour le défendre. Cette pensée lui donna l'énergie nécessaire pour continuer de courir, et pour courir plus vite encore.

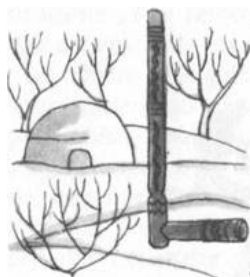
Enfin, il vit les feux du village briller dans le lointain. Il appela à l'aide et tomba épuisé, incapable d'expliquer ce qui était arrivé.

Lorsqu'il revint à lui, ses amis se mirent à la recherche de la bête féroce afin de l'abattre. Il leur fut impossible de retrouver sa piste, mais les traces du combat étaient visibles et, sur le sol, à l'endroit où ils avaient désespérément lutté, gisaient les ossements des deux braves chiens, morts pour que leur maître eût la vie sauve.

C'est depuis ce temps-là que les Sénecas honorent les chiens et les reconnaissent comme les meilleurs amis des hommes.



Comment les Indiens de la région des grands lacs expliquent l'hiver et le printemps



ORSQUE le Vent du Nord se mit à souffler vers le Sud, il chassa devant lui le « vieil homme Hiver » qui, s'arrêtant sur les bords du Grand Lac, décida de s'y installer. Cette façon de désigner l'Hiver pourrait sembler étrange, puisqu'il était alors robuste et fort, mais à cause de ses longs cheveux tout blancs, les Indiens le prenaient pour un vieillard.

Il construisit patiemment sa demeure dans la grande forêt. Là, le Vent continuait à faire rage, sifflant et hurlant, brisant les branches, détachant les feuilles, qui s'envolaient dans l'espace et qu'il obligeait à danser et à tourbillonner devant lui, arrachant les nids cachés dans les branches et les oiseaux blottis dans les buissons, et causant de grands dégâts. Le Vent du Nord est en effet cruel et prend plaisir à semer la destruction.

C'était un logis bien bizarre que l'Hiver construisit pour se protéger du Vent : une sorte de *hogan* aux murs de glace. Pas de foyer. Alors que les Indiens de la région couvraient le sol de leur demeure de tapis de laine ou de peaux de bêtes, lui étendit par terre un épais tapis de neige. C'était aussi de la neige qui tapissait les murs de sa maison et la recouvrait entièrement. C'était encore de la neige qu'il se mit à faire tomber, car il savait que cette neige pourrait protéger les graines confiées au sol et aussi bon nombre de petites herbes et d'insectes que le froid engourdisait.

Il vécut ainsi très occupé pendant plusieurs lunes. Depuis son arrivée

dans la région, tout avait graduellement changé d'aspect autour de lui. À part les sapins et les grands pins noirs, les arbres étaient dénudés, l'herbe avait disparu, l'eau des ruisseaux et des sources était gelée. On n'entendait plus d'oiseaux. On n'apercevait plus d'écureuils. Les ours s'étaient réfugiés dans leur caverne, les lapins dans leur terrier et, la nuit, les loups affamés hurlaient à la lune. Tout était devenu blanc ou gris. Certains animaux, de ceux qui osaient encore sortir, avaient changé de couleur. Pour se protéger contre le froid, ils avaient revêtu leur fourrure la plus épaisse, dont la nuance se rapprochait de celle du paysage. Ainsi les chasseurs les verraient-ils moins facilement, maintenant qu'avaient disparu les hautes herbes où ils se cachaient d'habitude.

Quand l'Hiver eut construit sa maison, jeté partout ses blancs tapis, glacé les cours d'eau, il n'eut plus rien à faire. Alors, peu à peu, il commença à s'ennuyer.

Un soir qu'il se tenait devant son *hogan*, tourné vers le Sud, il vit venir vers lui une jeune fille d'une ravissante beauté. Chose étrange, au lieu de se tasser et de craquer, la neige se mettait à fondre sous les pas de cette jeune fille. Tout en elle respirait la joie, la douceur et la bonté. Son regard brillait de l'éclat des étoiles qui s'allument dans le ciel, ses longs cheveux étaient aussi noirs que les plumes des corbeaux, mais la couleur de ses joues rappelait celle des pétales d'égline. Elle portait des vêtements d'un vert tendre garnis de bourgeons de saule et aux pieds des mocassins aux broderies de vives couleurs. Quand elle respirait, l'air semblait s'échauffer doucement autour d'elle. L'Hiver lui dit :

— Étrangère, je ne sais d'où tu viens, mais tu es la bienvenue chez moi. Ma demeure est triste et froide, mais elle peut t'abriter cette nuit et te protéger contre les animaux féroces qui rôdent dans la forêt. Peux-tu me dire quelle est ta tribu, toi qui portes des vêtements si étranges ? Assieds-toi. Parle-moi de ton pays, moi je te parlerai de mes exploits, car je suis Manitou et j'ai vu bien des lunes s'arrondir puis décroître.

La jeune fille entra et s'assit sur l'épais tapis de neige. L'Hiver prit deux pipes, les remplit de tabac et lui en présenta une. Ensemble ils fumèrent le calumet. Quand la fumée eut dégourdi la langue du vieillard, il se mit à parler. Il dit :

— Je suis Manitou. Je soupire et alors les eaux des sources et des rivières se changent en glace.

— Je respire, dit la jeune fille d'une voix douce, et sources et rivières se mettent à jaillir et à couler.

— Je fais un signe, dit le vieillard, et, à mon appel, la neige vient couvrir la terre autour de moi.

— Et moi, je fais un signe, et, à mon appel, une pluie tiède tombe

des nuages.

— Quand je marche, reprit l'Hiver, la sève s'arrête dans les arbres. J'ordonne aux animaux de se cacher dans leur trou, au soleil et aux oiseaux de partir vers des régions lointaines et les animaux se terrent, les oiseaux s'envolent et le soleil s'éloigne de moi.

— Quand je marche, dit la jeune fille, la sève se met à couler dans les arbres, les bourgeons naissent, les plantes lèvent la tête, les animaux sortent de leur terrier, les oiseaux reviennent et chantent.

Toute la nuit ils continuèrent à parler ainsi et l'Hiver, charmé par la beauté et la grâce de sa nouvelle compagne et par la douceur de sa voix, ne s'apercevait pas que l'air de sa demeure devenait de moins en moins froid. Comme il n'était habitué ni à cette tiédeur ni à ce charme, il finit par s'endormir. Alors la jeune fille alla à la porte de la maison et fit un signe au Soleil lointain qui, depuis longtemps, n'avait osé se montrer. Et le Soleil se remit en route vers la région des Grands Lacs. Un oiseau le suivit, puis un autre, puis tous ceux qui avaient émigré à cause de l'Hiver.

Un geai bleu cria : « J'ai soif. » La jeune fille regarda l'endroit où se trouvait la source et celle-ci se mit à jaillir toute joyeuse en disant :

— Je suis libre, maintenant. Viens boire, oiseau.

Dès qu'elle sentit l'eau de la source, la terre murmura aux graines qui avaient germé dans son sein :

— Il fait moins froid, vous pouvez sortir.

Et l'on vit les jeunes pousses se montrer, timidement d'abord, puis sourire au soleil.

Pendant que le vieillard continuait à dormir, sa compagne vint caresser ses cheveux blancs. Au contact de cette main, la taille du vieil homme diminua graduellement, les murs de l'habitation s'écroulèrent peu à peu, les tapis de neige se mirent à fondre.



L'hiver fini par ne plus être qu'un tout petit être....

L'Hiver finit par ne plus être qu'un tout petit être assez léger pour que la jeune fille pût le prendre doucement dans ses mains. Elle se redressa alors et, se tenant toute droite et lumineuse au milieu des débris de sa demeure, elle appela le Vent qui venait du Sud et lui dit :

— Vent qui viens du Sud et qui t'en vas vers le Nord, emporte l'Hiver avec toi, reconduis-le dans son pays. Il sera de nouveau fort et robuste quand vous arriverez dans les grandes plaines blanches qui sont là-bas, bien loin au delà des lacs. Il pourra revenir ici plus tard, quand les oiseaux auront élevé leurs petits, quand les écureuils auront fait de nouvelles provisions, et les hommes récolté le maïs.

Le Vent prit l'Hiver et l'emporta sur un nuage. Alors la jeune fille se mit à l'ouvrage. Son souffle réchauffa l'air ; il faisait éclore les bourgeons et dresser les brins d'herbe. Les oiseaux chantaient à son approche et, là où elle passait, les sources jaillissaient, les feuilles et les fleurs se montraient et les animaux quittaient leur terrier. Tout devenait gai, heureux, brillant comme elle. Le soleil lui souriait, et répandait ses rayons autour d'elle. Bientôt la forêt et la plaine se remplirent de lumière, de chansons et de parfums.

C'était le Printemps.



Coyote et le soleil



'ÉTAIT au temps où il se passait sur terre des choses que nous avons peine à comprendre aujourd'hui.

Dans ce temps-là, le pays de l'Ouest, que traverse la Sierra Nevada, était plongé dans une obscurité profonde. Le soleil n'y brillait jamais, et, parce qu'il n'y avait pas de soleil, on n'y trouvait ni fleurs, ni fruits, ni chansons, ni gaieté : tout y était triste, morne et lent.

C'est là que vivait un grand chasseur. Il s'appelait Coyote. Entraîné par la chasse, il s'aventura un jour loin, très loin, et arriva dans une région qui lui sembla merveilleuse. Là, le soleil éclairait la terre pendant le jour, la lune brillait pendant la nuit. Il y avait des fruits et des fleurs sur les arbres, dans les buissons, et jusque sur le bord des rivières et des étangs ; les plumes des oiseaux étaient de couleurs éclatantes : bleu, jaune, rouge... Ceux-ci chantaient dès l'aube jusqu'au crépuscule, et les enfants et les femmes chantaient aussi.

Revenu chez lui, Coyote raconta au vieux chef ce qu'il avait vu, mais le vieux chef, qui ne pouvait s'imaginer de telles choses, ne le crut pas ; aussi Coyote, dont le cerveau se trouvait de nouveau peu à peu engourdi par l'obscurité, Coyote en vint à douter lui-même de ce qui était arrivé.

Voulant toutefois en avoir le cœur net, il décida, un beau matin, d'essayer de retourner vers ce pays enchanteur, pour s'assurer que ce qu'il avait raconté de si bonne foi existait vraiment.

Il reprit donc le même chemin, traversa les montagnes, les forêts, la grande prairie. Il revit les fleurs, les fruits, les oiseaux, les enfants heureux et le soleil qui semblait présider une fête continuelle. Plus de doute. Tout cela était réel. Ce n'était ni un rêve, ni une invention.

Revenu dans ses montagnes obscures, il raconta donc, de nouveau, son histoire.

Il la raconta à tous ceux qui voulaient l'entendre, mais nul ne pouvait comprendre.

On le croyait un peu fou et on commençait à le tourner en ridicule.

Coyote, lui, ne pouvait oublier. Le souvenir de cette lumière brillante, de cette douce chaleur et de la gaieté devenait une obsession. Non seulement il pensait au soleil pendant le jour, mais il croyait le voir même pendant la nuit.

N'y tenant plus il partit de nouveau, résolu à rapporter chez lui cet astre merveilleux, capable de faire de si belles choses. Pour la troisième fois, il quitta ses montagnes.

Arrivé au but de son voyage, il se cacha dans un buisson et, de là, pendant plusieurs jours, épia soigneusement ce qui se passait.

Il découvrit que, pendant la nuit, le chef du village gardait le soleil chez lui. C'est d'ailleurs chez lui qu'il gardait aussi la lune.

Un soir donc, Coyote, voyant revenir la femme du chef, se transforma en branche d'arbre bien sèche, après s'être placé au beau milieu du chemin, à quelques pas de la demeure.

La squaw se baissa, ramassa la branche et l'emporta.

« Voilà, pensa-t-elle, de quoi allumer mon feu. »

C'était exactement ce que souhaitait Coyote.

Une fois dans la place, il se tint bien tranquille, mêlé au bois qui devait servir le lendemain à l'aube.

Il vit rentrer le chef. Celui-ci tenait à la main le soleil qu'il posa près de lui, à la place de la lune que sa femme emporta pour l'accrocher dans le ciel, comme elle le faisait chaque soir.

Tout était tranquille. Bientôt le chef, fatigué par une journée de chasse, s'endormit. Sa femme rentra, se coucha à côté de lui et s'endormit à son tour.

Lorsqu'il fut certain que tous deux étaient plongés dans un profond sommeil et ne pouvaient pas l'entendre, Coyote reprit sa forme primitive, saisit le soleil, sortit de la hutte le plus doucement possible et, une fois dehors, se sauva à toutes jambes.

Malgré ces précautions, il avait dû faire un peu de bruit en partant, car le chef se réveilla. Il s'aperçut immédiatement du vol, sortit en hâte, appela ses hommes, qui tous se mirent à la poursuite du voleur. Mais Coyote courait si vite que l'on finit par perdre sa trace.

* * *

Revenu dans ses montagnes, il montra le soleil à ses amis et au chef de sa tribu. Ni celui-ci, ni aucun autre d'ailleurs, n'avait jamais rien vu

de semblable. Le chef toucha du pied la boule éblouissante et demanda :

— À quoi cela peut-il servir ?

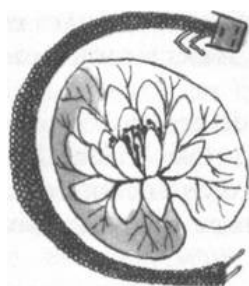
— Cela va servir à nous donner de la chaleur et de la lumière, répondit Coyote. Nous allons le faire marcher haut dans le ciel, afin que toute la terre puisse en profiter.

Et Coyote monta sur la plus haute des montagnes. Il lança le soleil au-dessus des nuages et lui ordonna de traverser le ciel de l'Est à l'Ouest pendant le jour.

C'est depuis ce temps-là que le soleil nous prodigue à tous ses rayons, sa chaleur et sa lumière.



Nénuphars



ELA se passait il y a bien longtemps. Tout alors était encore beau et bon sur la terre. On n'y connaissait ni la haine, ni la guerre. Les hommes ne faisaient qu'une grande famille. Ils s'aimaient, ils aimaient les animaux qui vivaient avec eux et ceux-ci aimaient les hommes et ne les craignaient pas. Il n'y avait pas d'hiver avec bourrasques et froid pénétrant, et l'on ne parlait pas encore de foudre ni d'orage.

Les arbres et les buissons étaient toujours couverts de fruits magnifiques que l'on pouvait manger sans risque. Le gibier abondait dans les forêts et le maïs dans la plaine.

Les fleurs parsemaient les prairies, croissaient sur le flanc des montagnes et au bord des rivières. Elles embaumaient l'air de leur parfum et le chant des oiseaux semblait une musique divine.

Les Indiens vivaient sur cette terre bénie. Heureux, ils passaient le temps à chasser et s'entraînaient à différents sports. Ils aimaient surtout aller sur les rivières, dans des canots qu'ils construisaient avec soin et patience ; souvent, le soir, les jeunes gens, réunis en groupes, contemplaient le ciel et admiraient les étoiles. Ils pensaient qu'elles étaient les demeures des esprits bons et généreux qui avaient comblé de leurs dons la race rouge.

Un soir, ils s'aperçurent qu'une de ces étoiles semblait s'être rapprochée de la terre. Elle brillait d'un éclat magnifique, à peu de distance du sommet d'un pic dont la pointe se dressait bien au-delà des montagnes du Sud.

Ils crurent remarquer qu'elle se rapprochait un peu plus chaque nuit. Intrigués et curieux, ils attendaient impatiemment la fin du jour pour voir où elle apparaîtrait dans le ciel.

Le fait est que bientôt on l'aperçut de moins en moins au Sud et de plus en plus près de la terre des Indiens.

Elle finit par se poser au-dessus des grands arbres de la forêt voisine.

Cette approche de l'étoile avait éveillé la curiosité générale. Des jeunes gens partirent en courant afin de la voir de plus près.

À leur retour, ils assurèrent que sa forme rappelait les ailes d'un oiseau.

Les sages de la tribu, interrogés à ce sujet, ne surent que répondre.

Peut-être l'étoile était-elle le présage des malheurs qu'on avait autrefois prédits ; mais un astre si beau pouvait-il présager un malheur ?

Plusieurs lunes passèrent ainsi. L'étoile au-dessus de la forêt projetait un éclat de plus en plus brillant, comme s'il en émanait un désir de plus en plus ardent d'attirer l'attention des hommes.

Or, une nuit, un des jeunes Indiens fit un rêve : il vit auprès de lui une jeune fille d'une beauté sans égale. Elle était vêtue de blanc. Tout, autour d'elle, resplendissait de clarté.

— Jeune brave, dit-elle, je trouve si belle la terre de tes ancêtres, avec ses fleurs et ses oiseaux, ses lacs et ses rivières, que j'ai décidé de quitter mes sœurs et de venir habiter parmi vous. Demande aux Sages de la tribu ce que je dois faire pour être des vôtres.

Le jeune homme s'éveilla. Il vit l'étoile qui brillait dans le ciel. Sa clarté était la même que celle qu'il avait vue s'irradiant de la belle visiteuse.

Le lendemain il raconta aux Sages le rêve qu'il avait fait. Tout comprirent que l'étoile voulait vivre parmi eux.

Cinq jeunes Indiens furent donc choisis parmi les plus beaux et les plus braves. Ils devaient aller à la rencontre de l'étoile.

Ils partirent par les chemins du Sud. Lorsqu'elle commença à descendre vers eux, ils lui souhaitèrent la bienvenue et lui présentèrent un calumet où brûlaient des herbes odorantes choisies pour elle. L'étoile prit le calumet puis, étendant ses grandes ailes blanches, elle suivit ses amis jusqu'au village.

Toute la nuit, et les nuits suivantes, on la vit au-dessus des wigwams et des tentes, où elle restait jusqu'à l'aube.

Sous les traits de la belle visiteuse précédemment vue en rêve, elle apparut de nouveau au jeune Indien endormi.

— Mon désir le plus ardent, lui dit-elle, est de vivre toujours parmi vous, près de vous, d'être aimée de vous tous, de faire réellement partie de votre existence. Demande aux Sages quelle forme je dois prendre et où je peux me poser.

Les sages tinrent de nouveau conseil. Où pouvait se poser l'étoile ? Au sommet d'un arbre ? au creux d'un rocher ? dans le cœur d'une fleur ?

Indécis, ne sachant quel conseil donner à leur amie, ils lui répondirent que partout elle serait la bienvenue. C'était à elle de choisir l'endroit où elle se sentirait vraiment heureuse.

L'étoile choisit d'abord le cour de la rose blanche des montagnes ; mais elle se trouvait ainsi loin des hommes, isolée et cachée à leurs yeux. Ce n'était pas là ce qu'elle désirait.

Elle devint fleur de la prairie, mais comprit vite son imprudence : les chevaux, qui ne la voyaient pas, la meurtrissaient ou l'écrasaient dans leur course.

Elle se réfugia sur le rocher mais, trop haut perchée, les enfants ne pouvaient la voir ni l'atteindre.

C'est alors qu'elle eut l'idée de vivre sur la rivière, dans les étangs et sur les lacs. Elle verrait les petits jouant au bord de l'eau, les jeunes hommes vigoureux conduisant leurs canots. Elle serait avec eux, jeunes et adultes, lorsqu'ils s'ébattraient, en riant de plaisir, dans la fraîcheur de l'onde et elle sourirait aux vieux restés sur le rivage.

« Oui, c'est vraiment là que je serai heureuse », pensa l'étoile. Et le lendemain à l'aube, on vit des centaines de nénuphars d'une blancheur immaculée, qui parsemaient les cours d'eau et les lacs.

Les Indiens reconnurent immédiatement leur amie et se réjouirent à la pensée de l'avoir toujours parmi eux sous la forme des nénuphars.

Comment les Indiens ont appris l'art de guérir



Il y a bien des saisons de cela, des Indiens, revenant de la chasse, suivaient la piste ramenant au village, lorsqu'ils virent un lapin qui, bondissant à l'improviste d'un buisson, vint se planter devant eux au milieu du chemin. C'était un beau lapin, au pelage roux et soyeux, les pattes et la queue blanches, les oreilles mobiles et les yeux très brillants.

L'un des chasseurs prit son arc et une flèche ; il visa et tira. La flèche toucha le lapin, mais, à la surprise de tous, elle se retourna et, tel un boomerang, revint vers l'Indien, qu'elle manqua de blesser. Un autre chasseur essaya à son tour et sa flèche revint, elle aussi, vers lui. Les Indiens pouvaient à peine en croire leurs yeux. Ils décidèrent de recommencer l'expérience tous ensemble. Le lapin, d'ailleurs, semblait s'y prêter de bonne grâce. Il restait là, bien assis au milieu de la route, se frottant tantôt le museau et tantôt les oreilles de ses petites pattes gantées de blanc, puis tout à coup, levant la tête, il regardait les Indiens avec une curiosité où semblait se mêler un peu de malice.

Les chasseurs tirèrent donc tous en même temps. Cette fois, flèches et lapin disparurent et, à la place même où le sol avait été touché, ils virent un vieillard en guenilles qui semblait exténué. Ce vieillard leur demanda de le conduire à un endroit où il pourrait être soigné et nourri ; mais les chasseurs avaient hâte d'arriver au village, ils avaient perdu beaucoup de temps à cause du lapin et comme, en outre, ils n'étaient pas charitables, ils refusèrent d'écouter le vieillard et continuèrent leur chemin.

Le pauvre vieux les suivit à distance, du mieux qu'il put, et arriva au

village un peu après eux.

Ce village était habité par des chasseurs appartenant à différentes tribus. La porte de chaque wigwam était ornée de l'emblème du clan auquel appartenait son habitant. C'était tantôt une carapace de tortue, tantôt une peau de loup, de castor, de daim ou d'ours, tantôt des plumes de hibou, d'épervier ou de héron.

Le vieillard s'approcha du premier wigwam, là où l'écaille de tortue brillait au soleil d'automne. Il demanda qu'on le laissât entrer, mais une voix sèche et sans pitié lui répondit qu'on ne voulait pas d'un malade et lui ordonna de passer son chemin.

Une peau de renard était suspendue à une longue perche devant la porte du second wigwam. Le vent en agitait doucement la queue touffue. Une bonne odeur de nourriture sortait de l'habitation. Les Indiens-Renards qui vivaient là étaient sûrement des gens à l'aise ; il leur en eût peu coûté d'aider leur semblable ; toutefois, lorsque le vieillard s'adressa à eux, ils le renvoyèrent, disant qu'on n'avait pas le temps de s'occuper de lui.

Le pauvre homme alla ainsi de wigwam en wigwam. Ni les Indiens de la tribu du Castor, ni ceux de la tribu du Loup, ni ceux des autres tribus ne voulurent le recueillir.

Personne n'avait pitié de lui.

Il ne restait plus que le wigwam de la tribu de l'Ours où le malheureux ne se fût pas encore adressé. Il y alla.

Une belle peau ornait l'entrée de l'habitation. Une vieille Indienne reçut le vieillard. Elle paraissait au moins aussi vieille que lui. Elle était bonne. On le devinait tout de suite à son sourire, à ses petits yeux brillants, aux rides de son visage, qui, toutes, indiquaient un cœur généreux et compatissant.

Sans qu'il eût rien à demander, elle alla vers le malheureux, l'aida à entrer, le fit asseoir et lui apporta à manger ; puis, étendant sur le sol des peaux épaisses et douces, elle l'invita à se reposer.

Le vieillard lui dit alors qu'il était très malade. Il lui expliqua de quoi il souffrait et lui indiqua ce qu'elle devrait faire pour aider à le guérir. Il fallait pour cela aller dans le bois, y cueillir les plantes qu'il désigna et en faire un remède dont elle n'avait jamais entendu parler. Un peu surprise, mais pleine de bonne volonté, elle se laissa facilement convaincre. Elle fit ce qu'il lui demandait de faire. Le vieil Indien absorba la potion bienfaisante préparée selon ses propres conseils et il guérit.

Quelques jours après, il tomba de nouveau malade, d'une autre maladie cette fois. Chose étrange, il connaissait encore le moyen de se soigner. Il envoya l'Indienne cueillir d'autres herbes et d'autres fruits, lui expliqua la manière de préparer ce nouveau remède qu'il absorba.

De nouveau, il guérit.

Mais à peine allait-il bien, qu'une nouvelle maladie se déclarait.

Chaque fois, inlassablement, l'Indienne suivait ses conseils, chaque fois elle le guérissait et, chaque fois, le vieillard lui demandait de bien se rappeler les herbes et les racines qu'elle employait et la manière de s'en servir. Pour être sûr qu'elle n'oublierait pas les divers traitements, il lui répétait sans cesse les recettes contre les fièvres et autres maladies, et l'Indienne en sut bientôt plus que toute la tribu sur le pouvoir guérisseur des plantes.

Après plusieurs lunes et de nombreuses maladies, le vieillard dit un jour à celle qui l'avait soigné avec tant de dévouement et de patience :

— Maintenant que je t'ai enseigné tout ce que je devais t'apprendre, je te dirai que c'est le Grand-Manitou lui-même qui m'a envoyé sur terre pour indiquer l'art de guérir à celle des tribus qui se montrerait la plus digne de connaître cet art. C'est pourquoi, j'ai voulu mettre à l'épreuve chacun de vous. Les autres m'ont repoussé. Toi seule as eu pitié de ma vieillesse et de ma souffrance. Tu m'as nourri quand j'avais faim, tu as étendu tes meilleures peaux pour que je me repose, tu m'as soigné comme tu aurais soigné ton frère. C'est pourquoi, c'est toi qui, seule avec les tiens, connaîtras cet art. Toutes les autres tribus devront venir à la tribu de l'Ours lorsqu'elles voudront soigner et guérir leurs malades : la tribu de l'Ours deviendra, de ce fait, la plus forte et la plus importante de toutes les tribus.

Lorsqu'il eut parlé ainsi, l'Indienne reconnaissante leva les yeux vers le ciel pour remercier le Grand-Manitou. Quand elle les abaissa de nouveau, le vieillard avait disparu et, à sa place, elle vit un lapin qui, d'un bond, s'échappa du wigwam. Il se sauva en courant sur la piste conduisant au bois et bientôt sa petite queue blanche disparut dans le buisson.

Mais elle savait que le vieillard avait dit vrai. La tribu de l'Ours devint en effet ce qu'il avait prédit qu'elle serait : la plus forte et la plus puissante de toutes.



L'oiseau-tonnerre



ICI se passait au temps où l'oiseau-tonnerre vivait seul dans le ciel.

Lorsque, par temps orageux, il s'aventurait au-dessus des grands lacs ou des régions habitées, les hommes savaient que les pires catastrophes étaient possibles : la venue de l'oiseau-tonnerre annonçait souvent le malheur. On devinait son approche au bruit que faisait le battement de ses ailes et qui ressemblait à un grondement plus ou moins bruyant ou sourd.

Lorsqu'il planait haut, très haut dans le ciel, ses larges ailes déployées cachaient les rayons du soleil et la lumière du jour s'obscurcissait. Ses yeux, qui s'ouvraient et se fermaient sans cesse, lançaient de fulgurants éclairs, capables d'aveugler les hommes et d'incendier les forêts.

Parfois il perçait les nuages, se lançait comme une flèche sur les eaux qu'il touchait de son aile et les eaux, qui étaient calmes, devenaient soudain tumultueuses ; de grandes vagues s'élevaient alors et le bruit qu'elles faisaient s'entendait dans le lointain.

Dès qu'il arrivait, les Indiens se retiraient sous la tente ou sous les abris. Nul n'essayait d'atteindre le monstre, qu'on croyait invulnérable. On savait en outre que, s'il se mettait en colère, il lâcherait ses œufs qui tomberaient, détruisant les wigwams, tuant les habitants et allant jusqu'à fendre les rochers les plus résistants.

Parfois aussi, l'oiseau-tonnerre emportait des hommes. Peut-être était-ce pour les donner en pâture à ses petits, trop jeunes pour quitter le nid, aire gigantesque qu'on supposait construite au sommet le plus élevé d'un pic escarpé, dans une région si éloignée que nul n'en était jamais revenu.

Or, en ce temps-là, un chasseur indien, nommé Michebigoutoung, vivait dans le pays du Nord, sur les bords d'un grand lac. C'était un homme sage, réputé pour son courage, pour sa bravoure et aussi pour sa prudence.

On avait prédit qu'il ferait un jour un long voyage, mais satisfait de son sort, il pensait que ce voyage n'aurait lieu que quand le Grand-Esprit en déciderait ainsi et il attendait.

Il revenait un jour de la chasse, chargé d'un castor qu'il portait sur son dos avec son trident, son arc et ses flèches, lorsqu'il fut surpris par la nuit. Cela ne l'inquiétait pas. Il connaissait bien son chemin et la lune brillait de tout son éclat.

Tout à coup, Michebigoutoung vit une grande ombre s'étendre au-dessus de lui. La lune fut soudain voilée par des nuages. Tout devint obscur. Le bruit des ailes de l'oiseau géant se fit entendre et, au même moment, l'Indien se sentit happé, soulevé, et emporté à une vitesse prestigieuse dans la direction de l'Ouest. Il comprit qu'il était la proie de l'oiseau-tonnerre.

Après un long parcours ils arrivèrent dans une région désertique.

Au sommet d'une colline dénudée se dressait une sorte de roc gigantesque et, tout en haut de ce roc, dans une large cavité servant de nid, de hideux oiseaux, les petits de l'oiseau-tonnerre, piaillaient, se bousculaient et faisaient un bruit assourdissant.

À tire d'aile le monstre géant volait vers ce nid et, lorsqu'il y fut arrivé, il y lança sa proie.

Le castor, que l'Indien avait toujours attaché sur le dos, atténua un peu la rudesse du choc. Grâce à son trident de pêche, l'homme parvint à se protéger contre la voracité des petits, qui l'attaquaient de toutes parts. Les éclairs fulgurants de leurs yeux atteignirent par instants les mains et le visage de Michebigoutoung et le brûlèrent profondément. Malgré tout, il continua à se défendre. Il tua plusieurs oiseaux, parvint même à prendre la peau de l'un d'eux et à l'enrouler autour de lui, s'en servant comme d'une carapace. Ainsi protégé, il se recommanda au Grand-Esprit et s'élança dans le vide.

Il roula d'abord de roc en roc. Les plumes de la peau qui l'enveloppait s'arrachaient contre le granit avec des étincelles et des jets de flamme. Les ailes heureusement ne furent pas brisées ; aussi put-il s'en servir pour voler et rentrer chez lui, où sa femme et ses enfants en deuil pleuraient sa mort.

L'oiseau-tonnerre reparut plus tard. Les Indiens aperçurent souvent des éclairs, en haut du rocher qui se dressait sur la colline de l'Ouest et d'où venait le bruit de sourds grondements : c'étaient les petits, qui se préparaient à suivre l'exemple de leur père.

Comprenant l'horrible danger, les Indiens se groupèrent. Les meilleurs chasseurs n'hésitèrent plus à lancer tous ensemble leurs flèches vers l'ennemi lorsque celui-ci, menaçant, planait au-dessus de leurs villages, et le monstre n'osa plus descendre à portée de ces flèches.

Maintenant, le vieil oiseau et ses fils se cachent derrière les nuages. Nous ne les voyons plus mais, parfois, lorsque le temps est orageux et lourd, leurs grandes ailes obscurcissent encore la lumière du jour ; nous entendons leurs grondements terribles et les éclairs de leurs yeux sillonnent la nue.



Pourquoi la grive solitaire vit cachée au fond des bois



'HYLOCICHLAGUTTA n'est, malgré ce nom pompeux, qu'un oiseau, un tout petit oiseau dont l'espèce n'existe pas en France. On le rencontre dans toute l'Amérique du Nord. Il est d'un brun moucheté de blanc et son chant est très harmonieux. Les Canadiens français le nomment « la grive solitaire ».

Voici l'histoire de la petite grive solitaire, telle que la racontent les Indiens.

Un jour, les oiseaux tenaient conseil. Ils étaient, selon leur taille, perchés sur les branches d'un arbre, les plus petits sur les branches inférieures, l'aigle au sommet, lorsque le vieux hibou se leva. Il secoua sa tête aux aigrettes touffues, agita ses ailes et ulula plusieurs fois pour imposer le silence, car les petits oiseaux au-dessous de lui pépiaient à qui mieux mieux. À sa voix, tous finirent par se taire. Certains même, se demandant si la nuit approchait, étaient prêts à se cacher la tête sous leurs ailes. Mais le hibou, d'une voix lente et grave, leur dit à peu près ceci :

— Nous autres oiseaux devons remercier le Grand-Esprit. Il nous a donné des ailes. Grâce à elles, nous nous élevons au-dessus du lièvre, du renard, du loup et de tous ces animaux qui ne peuvent que ramper ou marcher. Le Grand-Esprit a aussi peint des plus brillantes couleurs le plumage de certains de nous. Malheureusement, la qualité de nos chants est souvent loin de valoir la beauté de nos plumes ! Or j'ai appris qu'il y a un endroit enchanté, là-haut, tout là-haut par-delà les nuages. C'est le Terrain-de-Chasse-des-Bienheureux. C'est là que vivent ceux d'entre nous que le Grand-Esprit a rappelés vers lui et que les

justes goûtent, après la vie terrestre, la joie des chasses fructueuses. Sur cette terre enchanteresse, nos semblables ont appris des chants d'une beauté sans égale ; nous n'en avons jamais entendu de pareils.

» Pourquoi l'un d'entre nous n'essaierait-il pas de voler jusque-là pour en rapporter au moins une mélodie qui nous charmerait tous ? Je me sens trop vieux et trop lourd pour faire le voyage, mais si l'un d'entre vous essayait de voler vers la grande piste du ciel et nous en rapportait un chant, il serait à jamais honoré dans le monde des oiseaux reconnaissants. »

Le discours du hibou surprit d'abord. Il y eut un court silence, bientôt suivi du bruit de nombreuses petites voix qui délibéraient et qui approuvaient, ravies à la pensée d'aller chercher là-haut le chant désiré de tous. Aussi, bientôt les petites ailes se mirent-elles à battre fiévreusement. On se dit au revoir et la gent ailée se dirigea vers le Terrain-de-Chasse-des-Bien-heureux, chacun suivant la route qu'il pensait la meilleure.

Hélas ! tous les oiseaux redescendirent l'un après l'autre, fatigués, exténués. La Terre-des-Bienheureux était trop loin et les ailes trop faibles pour arriver jusque-là.

L'aigle était resté penché au sommet de l'arbre du Conseil. Il avait écouté en silence. Il avait regardé partir, puis revenir, les voyageurs. Quand ils eurent presque tous repris la place qu'ils avaient quittée, pleins d'espoir, peu de temps auparavant, l'aigle déploya ses larges ailes et parla en roi :

— Nul oiseau n'est aussi fort que l'aigle, dit-il, et le Grand-Esprit désire sans doute que ce soit moi qui rapporte le chant. L'aigle ira donc au Terrain-de-Chasse-des-Bienheureux et reviendra avec ce que vous n'avez pu trouver.

Une petite grive mouchetée, encore hors d'haleine par l'effort qu'elle avait fait précédemment, s'était posée en silence et respectueusement à peu de distance du roi des oiseaux, au moment où celui-ci commençait à parler. Elle pensait : « Comme j'aimerais avoir sa force ! Comme je serais heureuse de rapporter le chant à mes frères ! Comme j'aimerais voir le Terrain-de-Chasse-des-Bienheureux ! »

Soudain une idée germa dans sa petite cervelle et, avant de penser plus avant, elle alla se poser le plus doucement qu'elle put sur le cou du grand aigle, qui ne la sentit même pas tant elle était légère. Elle se fit toute petite et réussit à se cacher si bien dans l'épaisseur des plumes que nul ne la vit. L'aigle agita ses ailes et s'élança dans l'espace.

Il monta, monta très haut, très, très haut. L'arbre du Conseil, le village, le bois, puis la plaine disparurent à ses yeux. Il traversa un nuage, puis un autre, puis un autre encore. Il montait toujours. Il commençait à se sentir très fatigué mais son amour-propre le soutenait

encore. Exténué, il ne pouvait se résigner à l'idée d'avoir à redescendre sans posséder le chant désiré. Il faisait de grands efforts pour continuer de monter, mais son ascension était de plus en plus lente. Enfin ses forces le trahirent, il dut s'avouer vaincu.

La petite grive se rendait compte de ces efforts. Tout à coup elle sentit que, n'en pouvant plus, l'aigle commençait à descendre. Elle ne se sentait plus fatiguée et le désir d'arriver lui donnait en outre des forces nouvelles. Elle quitta donc sa cachette et s'élança dans l'espace, montant à son tour plus haut, toujours plus haut. Elle traversa d'autres nuages et comprit soudain qu'elle était arrivée en pays étranger.

Le soleil était radieux. Les nuages au-dessous d'elle semblaient colorés de rose, de bleu, de pourpre et d'or. Elle croyait apercevoir dans le lointain des îles aux fleurs étranges et magnifiques, et des arbres géants aux fruits inconnus. L'air pur était imprégné d'odeurs délicieuses et vibrait des chants les plus mélodieux que l'oiseau eût jamais entendus. Elle sentit qu'elle était près de la terre bénie. Elle n'osa y entrer, mais elle écouta. Un des airs lui sembla plus beau que les autres et aussi plus facile à retenir. Elle le répéta plusieurs fois jusqu'à ce qu'elle fût certaine de le savoir ; alors, tout heureuse, elle commença à redescendre en chantant.

La descente fut longue, mais enfin elle atteignit l'arbre du Conseil :

L'aigle était là. Ce fut lui qu'elle vit le premier. Il semblait fatigué et triste ; on sentait qu'il était humilié par ce premier échec. Il n'avait osé reprendre sa place sur la plus haute branche. Il était parmi les autres oiseaux, parmi ceux qui avaient honnêtement fait un effort pour obtenir ce qu'elle n'avait obtenu que par la ruse. Elle comprit alors qu'elle avait mal agi. Elle aurait aimé avouer sa faute, mais sa petite cervelle semblait en ébullition, sa gorge se contractait, ses plumes se hérissaient, ses pattes frêles pouvaient à peine la supporter et elle ne pouvait même plus ouvrir le bec.

Elle sentit qu'elle n'oserait jamais avouer aux autres oiseaux ce qu'elle avait fait et, honteuse, repentante, elle s'envola du mieux qu'elle put vers le bois, où elle se cacha dans un épais fourré.

Elle y est encore. Toujours elle se redit à elle-même la belle chanson apprise là-haut, mais elle n'ose jamais revenir à l'arbre du Conseil, ni apparaître aux yeux de ses amis qui, eux, n'y comprenant rien, se demandent pourquoi la grive solitaire se cache ainsi.



Pourquoi les lapins creusent un terrier



ELA remonte au temps où la terre souffrit d'une si grande sécheresse qu'il n'y eut plus un brin de verdure dans la plaine.

Le soleil brûlant avait tari les ruisseaux et les rivières et l'on avait vu la lune s'arrondir puis décroître plusieurs fois sans qu'une goutte de pluie ne tombât sur le sol. Faute d'humidité, non seulement l'herbe et les plantes, mais les arbres mêmes se desséchaient et mouraient. Seul une sorte de puits naturel, étroit mais plus profond que le lit de la rivière, contenait encore un peu d'eau. Toutefois, il y en avait si peu que, d'un commun accord, les animaux avaient sagement décidé de n'y aller qu'une fois par jour, et chacun à son tour, y puiser une ration, insuffisante certes, mais dont ils devaient se contenter, afin que chacun pût en avoir sa part.

Affamés et incapables de se désaltérer vraiment, ils maigrissaient et semblaient se dessécher eux aussi. Poils et plumes avaient perdu le brillant lustre des jours d'abondance. Cela faisait pitié de les voir tous, abattus, le ventre creux et l'œil terne, tous... sauf le lapin qui, lui, ne semblait pas, comme les autres, souffrir des privations.

— Quel est ton secret, Frère Lapin ? lui demandait-on.

Au lieu de répondre, Lapin souriait malicieusement, relevait avec arrogance et le plus qu'il pouvait sa petite queue blanche et agitait ses longues oreilles l'une après l'autre.

C'est là un exercice assez difficile et qui demande de l'entraînement si on veut le faire bien, aussi aimait-il à exhiber son talent, se croyant très fort parce que bien peu de ses amis pouvaient l'imiter.

Mais ses amis n'étaient plus d'humeur à s'amuser ou à admirer son adresse.

Ils avaient faim et soif et se demandaient plutôt comment leur frère

pouvait encore parader et avoir les yeux éveillés et le poil luisant. Peu à peu, ils en vinrent même à soupçonner Lapin...

Serait-il possible que, manquant à l'engagement pris par tous, il allât au trou puiser une partie de la ration des autres ? Ils voulurent s'en assurer. Pour cela, ils modelèrent une sorte de loup d'argile et de bitume, le couvrirent d'une épaisse couche de glu et le placèrent près du puits.

C'est lorsqu'il faisait bien sombre, après la tombée de la nuit, que Lapin allait se désaltérer au trou et, sans penser aux autres, buvait tout son saoul. Il s'y rendait en rampant sous la brousse, sans bruit, la queue bien collée au corps, pour éviter que sa blancheur brillât au clair de lune, et les oreilles baissées afin que nul n'en aperçut les pointes.

Ne se doutant pas de ce qui l'attendait, il partit donc ce soir-là comme à l'ordinaire.

Il allait en rampant, doucement, doucement, s'arrêtant souvent à cause du craquement des broussailles, l'œil et l'oreille aux aguets, effrayé au moindre bruit, le cœur battant à grands coups quand, soudain, il crut distinguer une forme noire, penchée au bord du trou où il allait boire. Il hésita un moment puis, s'enhardissant, il demanda :

— Qui est là ?

Pas de réponse.

Il fit quelques pas, plus doucement encore que précédemment, et crut reconnaître un loup, un jeune loup qui, profitant de l'obscurité, venait, lui aussi, s'abreuver aux dépens des autres.

Tout d'abord cela lui sembla étrange. Il ne savait que faire.

Un moment il pensa partir, sans bruit, comme il était venu ; mais il avait soif ; et puis, il ne pourrait même pas raconter aux autres ce qu'il avait vu, car alors on lui demanderait pourquoi il était dans ces parages. Mieux valait donc qu'il se désaltérât lui aussi. Il s'approcha davantage. Cette fois il ne prit aucune précaution, au contraire. Il remuait à plaisir les touffes d'herbes séchées qui craquaient en se brisant. Il s'attendait à ce que, l'entendant venir, la forme noire se retournât, mais il n'en fut rien.

Il rassembla alors tout son courage et demanda à haute voix :

— Que faites-vous ici, Frère Loup ?

Le loup ne répondit pas, et pour cause ! Il restait immobile, penché au-dessus du puits à l'entrée du trou. « S'il ne cesse de boire, se dit Lapin, il ne restera rien pour moi ! »

Alors, exaspéré par ce silence, furieux à l'idée qu'il ne pourrait se désaltérer à son tour, et se croyant d'ailleurs très brave, Lapin haussa plus encore la voix :

— Ne m'entendez-vous pas ? Je vous demande ce que vous faites

ici ?

À l'entendre, on eût cru un innocent scandalisé, demandant des explications à un coupable.

À ce moment-là, la lune passant entre deux nuages éclaira un instant la scène, et il lui sembla que le dos de son confrère était doucement secoué d'un rire moqueur. Cela le mit hors de lui. Il oublia un moment qu'il n'était qu'un lapin, et qu'un loup pouvait ne faire de lui qu'une bouchée. Son ton devint menaçant :

— Partez, dit-il, ou vous aurez affaire à moi !

Naturellement le loup ne bougea pas.

Lapin s'approcha alors si près qu'il put cette fois donner un coup de patte. La glu se colla à sa patte.

Furieux, croyant à un mauvais plaisant et d'ailleurs ne doutant plus de sa force, il cria d'une voix rageuse :

— Faites-moi place ou je vous renverse d'une ruade.

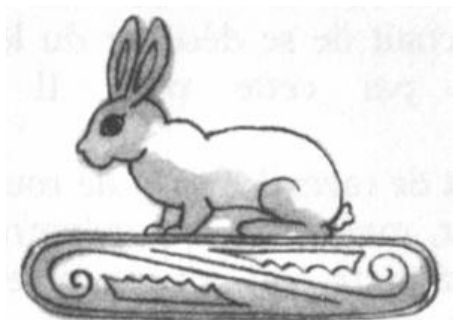
Joignant le geste à la parole il se retourna, s'arc-bouta sur ses pattes de devant et lança un grand coup dans le dos du loup, mais alors il se sentit terriblement englué. Il essaya de se retourner, se débattit en vain. Plus il tâchait de se décoller du loup, plus il se sentait retenu par cette poix. Il s'en mettait partout.

Fou de dépit et de rage, il essaya de rouler sur l'herbe pour se dégager, mais il ne put qu'entraîner avec lui ce qu'il avait cru être son adversaire et bientôt tous deux formèrent une véritable boule.

Alors, incapable de se dégager, à bout de force et pouvant à peine respirer, il finit par perdre connaissance.

C'est dans cet état que les autres animaux le trouvèrent, quand les premiers d'entre eux vinrent à l'aube s'abreuver à leur tour.

Ils le dégagèrent, l'aidèrent à se nettoyer et ne lui dirent rien, mais Lapin comprit ce que l'on devait penser de lui. Il en fut à tel point honteux, mortifié et repentant, qu'il creusa un trou et s'y réfugia. Il espérait que, s'il ne se montrait pas trop, on finirait peut-être par oublier son manque de parole et sa sottise. Et c'est à partir de ce moment-là que les lapins prirent l'habitude de vivre dans un terrier.



Comment les aigles sont devenus gris



N ce temps-là, les aigles étaient blancs. Lorsqu'ils planaient au-dessus des habitations des hommes, ils semblaient n'être qu'un petit flocon cotonneux, perdu parmi les nuages avec lesquels ils se confondaient.

En ce temps-là aussi vivait avec ses parents, dans le village de Kahiwa, un jeune Indien nommé Itawa. Son père était absent et il avait trois sœurs.

Un jour qu'il errait dans la forêt en quête de fruits sauvages, il trouva près d'un buisson un jeune aigle inanimé. Ne doutant pas que l'oiseau ne fut tombé d'un nid et blessé dans sa chute, il le rapporta chez lui, le soigna avec amour, lui confectionna une cage et attacha cette cage à la grosse branche de l'arbre séculaire qui abritait sa demeure et où, lorsqu'il s'absentait, il le gardait jalousement.

Dès lors, Itawa n'aida plus en rien ses sœurs car, du matin au soir, il chassait afin de rapporter assez de nourriture pour subvenir aux besoins de son ami. Ses sœurs se plaignaient amèrement, mais il n'attachait aucune importance à ce qu'elles disaient : seul l'aigle comptait pour lui, tant et si bien qu'un jour, fatiguées, elles dirent, après qu'il eut une fois encore refusé de les accompagner aux champs :

— Itawa ne vient pas encore avec nous aujourd'hui. Il ne nous aide plus en rien et ne nous aidera jamais plus, aussi longtemps qu'il aura cet oiseau.

— Si l'aigle n'était pas là, il nous accompagnerait quelquefois et notre tâche serait moins pénible.

— Ouvrons la cage.

— L'aigle ne s'échappera pas. Lui aussi aime notre frère et il reviendra toujours auprès de lui.

- Pourquoi ne pas le tuer alors ? suggéra l'une des sœurs.
- Ce serait certes le meilleur moyen de nous en débarrasser.



- Ouvrons la cage. -

L'aigle avait entendu la conversation des jeunes Indiennes. Elles étaient encore aux champs lorsque Itawa revint, rapportant un magnifique lapin. Ordinairement, l'oiseau se jetait allègrement sur la nourriture. Ce jour-là, il détourna tristement la tête.

— Qu'y a-t-il ? demanda Itawa. Es-tu malade ?

L'oiseau répondit :

— Laisse-moi partir. Je ne peux plus rester ici.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux retourner chez moi, auprès de mon père.

— N'es-tu pas heureux ici, avec moi ?

— Je suis heureux avec toi, mais tes sœurs veulent me tuer, c'est pourquoi il faut que je te quitte.

— Mais je ne veux pas que tu me quittes !

— Préfères-tu me voir mourir ?

— Si tu dois partir, je partirai avec toi.

— C'est bien, dit l'aigle. Va chercher assez de nourriture pour que nous puissions subsister pendant le voyage. Hâte-toi, car il faut faire vite, et reviens au plus tôt. Nous partirons alors ensemble.

Le jeune homme alla à la maison, y prit de la viande fumée et un sac de maïs et revint vers l'aigle.

— As-tu ce dont nous pouvons avoir besoin ?

— Oui.

— Alors, ouvre ma cage.

Itawa ouvrit la cage. L'aigle en sortit.

— Et maintenant, dit l'oiseau, mets-toi sur mon dos.

— Tu ne pourras jamais voler. Je suis trop lourd.

— Ne parle pas ainsi. Assieds-toi sur mon épaule et tiens-toi bien à mes ailes.

Et lorsque Itawa fut ainsi installé, l'aigle ajouta :

— Maintenant, ferme les yeux. N'oublie pas que tu ne dois pas voir le chemin que nous allons parcourir, sous peine de tomber tous deux et d'être tués dans la chute.

L'Indien fit exactement ce que lui ordonnait l'oiseau, qui demanda :

— Es-tu prêt ? Si oui, partons.

L'aigle s'éleva dans l'air, doucement d'abord. Il passa au-dessus du champ où travaillaient les jeunes Indiennes.

— N'ouvre pas les yeux mais chante, afin que tes sœurs te voient et sachent que tu pars.

Itawa chanta. Le son de sa voix attira l'attention des jeunes filles, qui levèrent la tête et le virent assis sur les épaules de l'aigle. Elles ne reconnurent pas d'abord l'oiseau familier, car il leur semblait plus grand que celui de la cage.

— C'est notre frère ! crièrent-elles. Notre frère nous quitte, porté par un aigle ! Où va-t-il ?

Elles l'appelèrent vainement. Elles virent l'aigle tourner plusieurs fois, puis s'élever rapidement et disparaître au-delà des nuages.

Ils passèrent ainsi à travers une sorte de barrière floconneuse et, après avoir traversé le premier ciel, arrivèrent dans le second, là où vivaient les corbeaux. Itawa reconnaissait à peine le son de leurs voix, car leur croassement, au lieu d'être triste et lugubre comme il l'est souvent lorsqu'ils planent au-dessus des prairies, était vif et joyeux. Les corbeaux se sentaient chez eux et étaient heureux de se retrouver ensemble.

Après le pays des corbeaux, au-delà des dunes nuageuses, ce fut le troisième ciel, pays des éperviers. Tout y était tranquille ; seul un cri strident, lancé à intervalles réguliers, devait indiquer la route à quelque épervier novice.

Ils arrivèrent enfin au quatrième ciel, où demeuraient les aigles. L'entrée en était fermée par une sorte de rocher, que l'aigle franchit sans peine. C'est alors qu'il permit au jeune homme de regarder autour de lui.

Itawa ne savait pas où il pouvait être. Il s'était bien rendu compte de l'ascension progressive, mais il n'imaginait pas que le village où il se trouvait tout à coup fût le village des aigles. Il y avait là des habitations qui ressemblaient étrangement à celles de son propre village, mais on ne voyait personne.

L'aigle s'était posé sur le toit d'une maison. Ils descendirent à l'intérieur, par une ouverture d'où pendait une échelle de corde.

La maison était vide. L'oiseau prit un couteau de silex accroché au mur. D'un coup brusque il fendit du haut en bas son enveloppe d'aigle et apparut alors sous la forme d'une jolie jeune fille. Itawa laissa échapper une exclamation de surprise, mais ne put demander ni obtenir d'explication, car on entendait à l'extérieur un grand bruit d'ailes et de voix : les aigles rentraient de la chasse.

La jeune fille courut vite vers une porte qui donnait sur la place du village. Là, Itawa vit se poser un grand aigle aux ailes blanches ; il portait dans ses serres un daim, qu'il jeta sur le sol. Après quoi, d'un mouvement vif, il ôta son enveloppe d'aigle, l'accrocha au mur extérieur de l'habitation et parut sous la forme d'un homme. Un deuxième aigle le suivait, qui fit de même après avoir posé un jeune chevreuil auprès du daim. Et ainsi, devant le jeune Indien qui pouvait à peine en croire ses yeux, tout un groupe d'aigles déposa au milieu de la place le produit de sa chasse puis apparut sous une forme humaine. Ils étaient cinquante : vingt-cinq hommes, vingt-cinq femmes.

Lorsqu'ils furent tous arrivés, la jeune fille qui avait amené le garçon sur ses ailes s'approcha de celui qui semblait être le chef. Elle lui parla à voix basse et le chef, se tournant vers l'Indien, lui dit :

— Mon fils, soyez le bienvenu chez nous et restez ici aussi

longtemps que vous voudrez. Ma fille vous aime. Si vous voulez l'épouser, mes enfants vous feront une enveloppe d'aigle et vous resterez toujours avec nous.

Itawa aimait la jeune fille. Il l'épousa et les aigles se mirent en mesure de tenir la promesse du chef. Ils prirent une peau de daim, chacun s'arracha un peu de duvet, qui fut cousu sur cette peau. Des aigles prirent quelques plumes de leur aile droite, d'autres quelques plumes de leur aile gauche, d'autres des plumes de la poitrine ou du dos ou de la tête, et de ces plumes on fit les ailes, la poitrine, le dos et la tête. Puis on cisela un bec puissant et de fortes serres, et l'Indien put se revêtir d'une enveloppe en tout semblable à celle de ses compagnons.

Chaque matin, les aigles s'habillaient pour aller à la chasse et, taches blanches aux becs jaunes, ils s'envolaient à l'aube pour ne rentrer que le soir, chargés de daims, de chevreuils et de lapins.

Aussi longtemps qu'il n'avait pas eu d'enveloppe d'aigle, Itawa n'avait pu songer à accompagner les autres. Il restait au village avec sa femme et, alors que tous mangeaient la viande crue, il vivait des provisions qu'il avait apportées avec lui. Maintenant qu'il était muni du vêtement convenable, il lui fallait apprendre à s'en servir et ce fut sa femme qui lui enseigna à voler.

Lorsque tous les aigles furent partis à la chasse, elle lui demanda de monter sur le toit d'une maison et d'essayer ses ailes. Il essaya, se lançant dans le vide du mieux qu'il put, mais il tomba. Il essaya de nouveau, et tomba ainsi plusieurs fois de suite.

La jeune femme le conduisit alors du côté ouest de la maison, car ce côté-là était plus haut que les autres, et elle lui dit :

— Élanchez-vous sans crainte et en battant des ailes. Je vais rester à vos côtés. Si je vois que vous allez tomber, je me mettrai sous vous et je vous aiderai.

C'est ce qu'elle fit et c'est ainsi qu'il apprit à voler.

Lorsqu'il put voler, elle lui dit :

— Maintenant, il faut apprendre à chasser. Essayez d'abord de prendre un lapin et surtout n'ayez pas peur. Je vous aiderai dans votre vol.

Ils descendirent donc doucement vers la terre. Traversant successivement le pays des éperviers et celui des corbeaux, ils arrivèrent chez les hommes, rasant dans leur vol la grande prairie couverte de brousse.

Itawa reconnut le village de ses parents et la forêt où il avait un jour trouvé l'oiseau blessé ; mais, bon chasseur lorsqu'il avait son arc et ses flèches, il ne savait fondre sur sa proie et la tuer d'un coup de bec. Il

manqua un lapin ; puis un autre. Ce fut sa femme qui attrapa un daim. Ils firent alors une chose que ne font jamais les aigles : ils enlevèrent leur enveloppe, s'assirent au bord d'un ruisseau à l'ombre d'un buisson et se reposèrent avant de remonter.

C'était courir un danger mortel que de se reposer ainsi sur la terre des hommes. Mais la descente, puis la chasse, avaient été difficiles et il fallait que le jeune homme retrouvât de nouvelles forces avant de commencer l'ascension, qui s'annonçait plus dure encore.

Le retour fut assez pénible mais, aidé par sa femme qui volait au-dessous de lui pour l'empêcher de tomber, ils atteignirent le domaine des corbeaux, celui des éperviers, puis celui des aigles, où l'on commençait à s'inquiéter de leur longue absence et où il furent accueillis avec joie.

Itawa était bien fatigué. De la provision de maïs autrefois apportée avec lui il ne lui restait que quelques grains, qu'il mangea ce soir-là. Le lendemain matin, avant de partir à la chasse comme il l'avait fait la veille, sa femme s'aperçut qu'il ne mangeait rien.

— Pourquoi ne pas prendre quelque nourriture ? demanda-t-elle.

— Je n'ai plus ni maïs ni viande fumée, et je ne sais pas manger de viande crue, répondit-il.

— Essaie de le faire. Peut-être t'y habitueras-tu comme tu t'es habitué à voler.

Il essaya donc, mais malgré sa bonne volonté et ses efforts, il lui fut impossible d'avaler la chair saignante du daim ou du lapin, comme le faisaient les autres. Cela le rendait malade et, comme on ne peut vivre sans manger, on le vit s'affaiblir de jour en jour.

En vain, lorsqu'ils descendaient dans la prairie, essayait-il de trouver assez de grains ou de fruits pour se nourrir, mais ils ne pouvaient s'attarder en un endroit, de peur d'être aperçus et tués par un chasseur habile. Ils n'osaient se hasarder dans les champs près des habitations des hommes ; aussi, un matin, Itawa se sentit-il à bout de forces. C'est alors qu'il prévint sa femme :

— Je regrette beaucoup d'avoir à te parler ainsi, dit-il, mais je dois partir.

— Pourquoi partir ?

— Parce que je sens que je vais tomber malade, faute de nourriture.

Le chef qui se trouvait près d'eux l'entendit.

— Que dites-vous ? demanda-t-il. N'avez-vous pas assez pour vous nourrir ? Si vous n'êtes pas encore assez habile, vos frères ne partagent-ils pas avec vous le produit de leur chasse ?

— Nos frères sont bons et généreux, dit la jeune femme, mais mon mari ne peut s'habituer à manger la viande crue. Cela le rend malade.

Il lui faut de la viande cuite ou fumée.

— Alors faites cuire ou fumer sa viande, dit le chef. Que chacun rapporte le soir des glands, de l'écorce sèche et du bois pour faire un feu afin de rôtir les aliments de votre mari en attendant qu'il s'habitue à manger comme nous.

Et les aigles revinrent le soir rapportant des glands, de l'écorce sèche et du bois. L'Indien prépara alors un feu et tous les aigles l'aidèrent à l'allumer, tournant en rond au-dessus afin de l'éventer de leurs ailes pour attiser la flamme qui monta joyeuse dans l'air. La jeune femme commença alors à faire cuire la belle carcasse de daim qu'elle avait rapportée.

Pour empêcher les charbons de s'éteindre avant que le daim ne fut cuit, il fallait continuer à souffler sur le feu, et les aigles continuèrent de tourner en rond sans se soucier de la chaleur ou de la fumée.

C'est à force de voler dans cette fumée qu'ils devinrent gris. Ils ne s'en étaient pas aperçus d'abord, trop intéressés à voir jaillir la flamme. Ce fut leur chef qui soudain commanda :

— Arrêtez ! Nous n'aurions pas dû avoir de feu chez nous. Autrefois nous étions blancs, et l'on ne nous distinguait pas lorsque nous volions parmi les nuages ou près des pics neigeux. Maintenant nos ennemis vont nous apercevoir plus facilement.

Puis se tournant vers Itawa :

— Ce n'est pas ta faute, mon fils, et nous ne te blâmons pas. Il y a, je crois, à quelque distance d'ici, une vieille femme et sa fille qui doivent pouvoir cuire les aliments comme on le fait dans ta tribu. Nous aurions dû penser à cela. Va les trouver mais ne va pas au-delà de leur habitation, car on trouve de mauvaises gens dans cette région et il t'arriverait malheur.

Le lendemain, Itawa revêtit donc son enveloppe d'aigle et vola jusqu'à la maison de la vieille femme et de sa fille qui, dès lors, lui préparèrent chaque jour la nourriture dont il avait besoin.

Mais c'est en vain que les aigles essayèrent de blanchir leurs ailes. Ils restèrent gris.



Pourquoi les animaux ont un langage différent du nôtre



U moment de la création du monde, le Grand-Esprit donna la parole à tous les êtres vivants. Les animaux parcourant la forêt ou la plaine, ceux qui nageaient dans les cours d'eau, dans les lacs ou dans l'océan, ceux qui volaient ou planaient dans les airs, tous parlaient la langue des hommes et c'est ainsi qu'ils purent instruire les Indiens et les faire profiter de leur expérience.

Le loup et l'ours leur enseignèrent à se diriger dans la plaine, à travers la forêt ou la montagne, à suivre une piste. L'ours leur apprit en outre où les abeilles cachaient leur miel, et le castor leur montra comment il fallait s'y prendre pour construire une habitation et trouver les endroits où abondait le poisson.

Les singes, les rats laveurs et les panthères leur apprirent à s'accrocher aux lianes, à grimper au sommet des arbres et à se cacher à la vue de tous, blottis au milieu du feuillage.

C'est grâce aux poissons que les hommes surent nager, flotter, remonter le cours des rivières.

Le cheval enseigna aux Indiens à courir aussi vite que le vent, et le chien, patiemment, leur enseigna l'art de rester de longues heures immobile et aux aguets. S'il leur donna aussi des leçons de fidélité et de délicatesse, le renard, rusé et malin, fut loin d'agir de même, car lui se complut à leur démontrer comment on pouvait abuser de la confiance, de la crédulité et même de la générosité des autres, prenant plaisir à se vanter de ne jamais se soucier des sentiments ou du bonheur de ceux qui l'entouraient.

Et les hommes, reconnaissant la sagesse des animaux et les services

qu'ils leur rendaient, avaient accepté de les inviter aux conseils qu'ils tenaient, où l'avis de chacun était également respecté et discuté. Aucune de leurs réunions n'avait donc lieu sans que les animaux ne fussent prévenus. Ceux-ci, en revanche, s'ils tenaient conseil, en prévenaient les hommes. Cela était devenu une coutume bien établie, un engagement réciproque et toujours observé, par lequel était reconnue l'égalité de tous les êtres vivants que le Grand-Esprit avait placés sur terre.

Mais il vint un jour que les animaux n'avaient pas prévu, et où l'homme, plus intelligent qu'eux, prouva sa supériorité. Mettant à profit les leçons de ses amis, il acquit tout à la fois le flair du loup et de l'ours, la sagesse et l'habileté du castor, l'agilité du raton laveur et du singe, la souplesse de la panthère, la vitesse du cheval, la fidélité et la patience du chien et aussi la ruse du renard.

Ce fut, pour le loup et l'ours, une surprise bien désagréable lorsqu'ils constatèrent que non seulement les hommes pouvaient suivre et retrouver la trace de ceux qu'ils cherchaient, mais aussi qu'ils arrivaient à brouiller leur propre piste, de telle façon que nul ne pouvait deviner par où ils étaient passés. Et l'ours s'aperçut aussi que, bien souvent, les hommes arrivaient à découvrir avant lui le miel qu'il aimait tant et qui, de ce fait, devenait de plus en plus rare.

Les ratons et les singes avaient beau grimper jusqu'au sommet des arbres, les petits Indiens allaient maintenant aussi vite qu'eux. Ils les suivaient de branche en branche et les dépassaient en riant. Vexé, le vieux raton laveur décida d'aller se cacher au plus profond de la forêt, loin de leurs rires, et le singe refusa de se mêler davantage à leurs jeux.

Le cheval n'était plus sûr de gagner à la course. Il voyait les jeunes gens s'entraîner afin de rivaliser de vitesse avec lui, et bientôt ceux-ci devinrent si adroits qu'ils arrivèrent même à lui monter sur le dos.

La panthère, elle aussi, se sentit bien souvent humiliée. Parfois, blottie au milieu des branches, elle se croyait bien isolée, loin de tous les regards, lorsqu'un appel connu la tirait de sa torpeur. Son œil perçant avait beau chercher où était celui qui la guettait, rien ne remuait, elle ne distinguait aucun être vivant ; mais, dès qu'elle fermait les yeux, l'appel retentissait de nouveau et cela continuait ainsi jusqu'au moment où les branches s'écartaient à peu de distance et où un jeune Indien apparaissait et se moquait d'elle, parce qu'elle n'avait pas su mieux se cacher.

Le renard lui-même fut bientôt incapable de jouer des tours à ses amis. Les hommes étaient devenus plus malins que lui. C'est en vain qu'il essayait de montrer son adresse et son intelligence. Il avait beau

vouloir brouiller sa piste, traversant des ruisseaux, contournant les collines, se fourrant dans les buissons, l'Indien le retrouvait toujours et prenait plaisir à lui tirer la queue au moment où il s'y attendait le moins.

Ce n'était pas par méchanceté que les hommes se conduisaient ainsi. Ils voulaient se distraire et s'amuser. Ils agissaient envers les animaux comme ils le faisaient entre eux ; mais les bêtes ne comprenaient pas et, peu à peu, elles se mirent à détester leurs amis d'autrefois.

Lorsque le loup s'aperçut un jour que les hommes regardaient sa fourrure avec envie, il prit peur et s'imagina qu'ils allaient peut-être la lui prendre, pour s'en couvrir le corps, ou pour s'étendre plus confortablement sur le sol. Il parla longuement de sa crainte à l'ours, fort crédule de sa nature. Tous deux se montèrent la tête et bientôt, l'imagination aidant, il ne fut plus question de crainte mais de certitude. L'ours, effrayé, écoutait les paroles du loup. Peu à peu, il se rappelait avoir souvent remarqué que les femmes aimaient à tâter l'épaisseur de sa toison. Il ne douta pas un instant que le loup n'eût raison et tous deux semèrent la panique parmi les autres animaux. Ce fut alors que, d'un commun accord, ceux-ci décidèrent de se réunir en conseil.

Au lieu que ce conseil se tint, comme à l'ordinaire et selon la règle établie, dans la plaine, au su et au vu de tous les êtres vivants, il fut convenu qu'il se tiendrait au plus profond de la forêt et à un moment de la nuit où les hommes endormis ne pourraient se rendre compte de ce qui se passait.

Le loup ouvrit la séance.

Exagérant les griefs, employant de grands mots, n'hésitant pas à déclarer comme certain ce qui n'était que suppositions, il voulut prouver à tous que la race humaine était un danger pour eux et termina en déclarant :

— J'ai longuement réfléchi et je suis sûr que seule l'extermination de tous les Indiens peut rendre notre vie aussi agréable qu'elle l'était autrefois, quand les hommes ne savaient rien et ne pouvaient rien faire.

« Groupons-nous donc et entrons dans les villages, avant le lever du soleil. Tuons-les tous, hommes et femmes, vieillards et enfants, et nous serons de nouveau libres et heureux à jamais. »

L'ours, moins cruel et plus noble, répondit :

— Nous avons, certes, tout à craindre, et nous ne pouvons nous résoudre à vivre dans les conditions actuelles, à cause des dangers qui nous menacent, mais nous ne pouvons attaquer ainsi à l'improviste. Ce serait un massacre que le Grand-Esprit ne nous pardonnerait pas.

Déclarons donc la guerre aux Indiens et que ce soit une lutte ouverte et loyale. D'ailleurs, en unissant nos forces, il nous sera facile d'avoir le dessus.

Le castor pensa qu'il serait préférable d'attendre un peu.

— L'hiver est proche, dit-il. Laissons-le venir et, lorsqu'il sera à son apogée, que les rivières seront glacées et que la bise soufflera en rafales, unissons-nous pour abattre les maisons des hommes et pour éparpiller et détruire leur provision de bois. Ils resteront alors exposés au froid et au vent du Nord et, pour que nous les aidions à s'abriter et à se chauffer, ils accepteront les propositions que nous leur ferons en vue d'adopter de nouvelles manières de vivre avec nous et de nous traiter.

En entendant ces mots, le renard partit d'un grand éclat de rire :

— Fous que vous êtes ! déclara-t-il. Ils promettent, mais je connais la valeur des promesses ; elles seront oubliées dès que reviendront les beaux jours et les hommes ne penseront plus alors qu'à se venger du mauvais tour que nous leur aurons joué.

La discussion continua ainsi longtemps. Selon leur tempérament ou leurs dispositions, les uns proposaient une chose, les autres une autre.

Le cheval et le chien écoutaient. Ils n'approuvaient rien. Ils ne comprenaient pas bien pourquoi on s'en prenait ainsi, tout à coup, aux êtres humains. Ceux-ci n'étaient-ils pas le plus souvent de bons voisins ? Sans doute se montraient-ils parfois plus habiles que les animaux, mais cela était dû à leur intelligence. Il n'y avait chez eux ni méchanceté, ni intention de nuire, et en se montrant plus compréhensif, on pouvait facilement vivre en bonne compagnie avec eux.

— Mes ancêtres et les Indiens ont toujours été amis, dit le cheval. Jamais l'ombre d'une mésentente n'a troublé leurs relations et il m'est pénible de penser que nous ne pourrions continuer à vivre comme par le passé. Pourtant, si vous craigniez vraiment les hommes, pourquoi ne pas les éloigner de nous sans attenter à leur vie ? Offrons-leur d'être des nôtres, pour une longue expédition qui les entraînera loin d'ici, de l'autre côté des montagnes. L'aigle m'a dit qu'il y avait là-bas de grands lacs, de belles prairies et d'immenses forêts, où ils pourraient être heureux. Ils sont braves, ils aiment l'aventure, ils accepteront sans doute. Une fois là-bas, nous leur demanderons d'y rester et ceux d'entre nous qui le voudront reviendront ici vivre en paix, sans crainte de voir leur miel volé par de plus adroits qu'eux, ou leur fourrure enviée par les femmes. C'est tout ce que je puis suggérer, car je ne désire pas considérer les hommes comme des ennemis et je refuse de m'associer à vous pour leur nuire.

— Vous parlez comme un sot, répartit la panthère. Vous voulez épargner les hommes et vous ne comprenez pas qu'ils sont à craindre,

qu'ils nous conduiront graduellement à notre perte, en nous privant de tout ce qui nous est cher, y compris notre liberté et notre indépendance. Votre idée de les abandonner dans la grande prairie au-delà des montagnes est stupide. À peine serons-nous partis qu'ils se mettront en route pour revenir eux aussi dans leurs anciens villages afin de retrouver la forêt, le lac ou le cours d'eau qu'ils aiment parce qu'ils en connaissent chaque détour, chaque rive, chaque pierre. Une fois de retour ils se vengeront et nous tuerons sans merci.

Le raton laveur se leva alors pour prendre la parole. C'était un des plus anciens parmi les animaux. On le connaissait comme sage et les hommes même écoutaient volontiers ses conseils.

— Je ne suis pas de l'avis de la panthère, dit-il, car les Indiens ne m'ont jamais fait grand tort. Je pense toutefois qu'ils deviennent plus versés que nous dans tout ce qui se rapporte au bois ou à la rivière. Nul artifice ne leur échappe. Ils vont bientôt être trop habiles et trop puissants ; ce sera pour nous un danger de chaque jour et, à cause de cela, je suis de l'avis du castor. Pensons sérieusement à l'accord que nous pourrions avoir avec eux. Lorsque tous les termes en auront été pesés, que nous aurons bien tiré nos plans, obligeons-les, par la force s'il le faut, à accepter nos conditions et surtout, veillons à ce qu'ils tiennent leurs promesses.

— Nous n'aboutirons à rien si nous nous y prenons ainsi, dit le renard. Usons plutôt de ruse. Laissons-leur croire que nous sommes toujours leurs amis, mais détruisons le maïs qu'ils sèment, détachons de leurs amarres leurs bateaux et les filets qui iront se perdre dans les rapides. Qu'ils soient affamés, et nous pourrions plus facilement leur faire admettre le pacte que proposent le castor et le raton. Croyez-moi, cette idée est la meilleure. Pensez-y bien et je suis sûr que vous l'adopterez.

Le chien était resté pensif et silencieux.

— Jusqu'ici, dit-il, je ne m'étais jamais rendu compte que j'étais différent des hommes. Je regrette d'avoir eu la faiblesse d'accepter de me joindre à vous pour une séance de conseil où ils n'étaient pas invités. Ceci est contraire à l'ordre établi, convenu entre nous après que le Grand-Esprit nous eut tous réunis dans ce pays. Je crains fort que nous n'ayons à nous en repentir.

» Il me semble que les Indiens nous ont toujours traités avec bonté et avec justice. Lorsqu'il fait froid l'hiver et que nous manquons de nourriture, ne nous ont-ils pas acceptés dans leurs maisons et n'ont-ils pas partagé leurs provisions avec nous ? Sans eux, certains d'entre nous n'auraient pu résister au vent du Nord ni aux rigueurs de la mauvaise saison.

» Reconnaissez que jamais un Indien n'a refusé d'aider un animal blessé ou malade.

» Il est certain que nous leur avons appris beaucoup ; jusqu'ici cela ne nous a guère vraiment porté préjudice. Nous envions leur intelligence, mais ce n'est pas une raison pour vouloir les exterminer.

» Je ne peux pas et je ne veux pas être des vôtres, si vous persistez à vous liguier contre nos amis et je vous préviens que si vous décidez de leur faire du mal, je quitterai le Conseil ; j'irai les prévenir du danger qui les menace et, en cas de besoin, je les aiderai à se défendre contre vous. »

Ces paroles déclenchèrent une certaine confusion dans l'assemblée. Le cheval pensait comme son ami et le disait hautement. La gent des oiseaux trop petits craignait de donner ouvertement son avis car l'aigle, jaloux de garder son prestige, leur lançait des regards à la fois dédaigneux et menaçants. Ils n'osaient hausser la voix, mais c'est de tout leur cœur qu'ils approuvaient le cheval, et c'étaient entre eux des chuchotements sans fin.

Les deux plus fâchés parmi les animaux étaient certes le loup et la panthère, qui traitèrent le chien de poltron et de traître.

— Vous êtes grisé par les louanges et les flatteries des jeunes filles et des enfants, dit le loup. Les femmes vous demandent de veiller sur leurs papooses et vous le faites. Vous laissez les petits vous tirer la queue et les oreilles, sans rien dire. Vous acceptez de garder la maison et de tenir compagnie aux vieillards. Vous aimez les hommes et vous n'osez rien leur refuser. Vos complaisances font de vous un être méprisable.

— Vous vous êtes vendu pour des gâteaux de maïs desséchés et rassis, trop durs pour les dents de ceux qui se disent vos amis, et qu'ils vous donnent parce qu'ils ne peuvent les manger, ou parce qu'ils en ont trop, ajouta la panthère. Vous ne pensez qu'aux caresses des femmes, vous les regardez avec des yeux brillants d'affection. Une flatterie vous fait perdre toute dignité et tout bon sens.

Ces paroles, et plus encore le ton haineux avec lequel elles furent prononcées, soulevèrent un mouvement général. Chacun voulut dire son mot, approuvant ou désapprouvant selon les cas.

L'aigle avait toujours son regard fixe et hautain, mais les petits oiseaux manifestaient par des battements d'ailes et des piailllements aigus ; l'ours grommelait, sans qu'on sût exactement ce qu'il voulait dire ; le castor et le raton laveur discutaient entre eux.

Le chien restait calme et digne au milieu de ce vacarme. C'est alors que le cheval se leva de nouveau. Il alla se planter devant le loup et la panthère, qui se trouvaient côte à côte.

— Je prends fait et cause pour mon ami le chien, dit-il. Je vous défends de l'insulter et de le diffamer, comme vous venez de le faire. Plus qu'aucun d'entre vous, le chien est mon frère. Je l'aime, parce qu'il est à la fois affectueux, noble et courageux et parce qu'on peut

toujours avoir confiance en lui.

» Vous le loup, et vous la panthère, vous vous vantez d'être braves. L'êtes-vous réellement ? Vous semblez croire que la bravoure consiste à attaquer lâchement et à tuer. La bravoure est bien autre chose. Est-ce vous qui, comme le chien, vous élanceriez au milieu des flammes de la forêt en feu, pour en sauver les animaux ou les hommes en détresse ? Est-ce vous qui, comme lui, au moment de la chute des neiges, quand les cours d'eau débordent de leur lit, vous jetteriez au milieu des flots en furie, pour ramener à terre un compagnon qui se noie, ou qui vous exposeriez au froid et à la faim, pour retrouver dans la montagne un animal blessé ayant besoin d'aide ou de secours ?

» Je reste donc à côté de mon ami. Je l'accompagnerai chez les Indiens et, avec lui, je les aiderai au besoin à se défendre contre vous. »

À peine avait-il fini de parler que le Grand-Esprit se trouva tout à coup debout au milieu d'eux. Nul ne l'avait vu venir et nul ne sait comment il vint. Calme et majestueux, il s'assit au centre du cercle qui se forma autour de lui et il dit :

— Le bruit de votre discussion est venu jusqu'à moi. C'est avec tristesse que je vous ai écoutés du haut du Céleste-Terrain-de-Chasse. J'ai pensé qu'il fallait que je descende parmi vous, afin de remettre les choses au point.

» Je vois que, désormais, les relations qui existaient autrefois entre les Indiens et vous ne peuvent continuer et je le regrette.

» J'aurais aimé vous voir tous heureux et j'avais espéré que vous sauriez mieux vous comprendre et vivre en paix, en attendant de venir me rejoindre dans les terres de l'au-delà. Puisque cela est impossible, je me trouve dans l'obligation de tout changer et, pour que tout change réellement, je vais vous donner à chacun un langage différent de celui des Indiens. Désormais, vous ne pourrez plus parler avec eux et vous ne comprendrez plus ce qu'ils diront. Je leur expliquerai la raison de ce changement et je leur dirai ce qui s'est passé cette nuit.

» Désormais aussi, toi, panthère, et toi, loup, vous subirez le sort que vous vouliez voir subir aux hommes. Ce sont eux qui vous chasseront et vous mettront à mort afin d'éviter votre attaque imprévue.

» Toi, raton laveur, et toi, castor, qui n'hésitez pas à voir exposer vos amis au froid piquant de l'hiver, vous leur donnerez votre épaisse fourrure, afin qu'ils puissent s'en vêtir et protéger contre le froid leurs femmes et leurs enfants.

» Toi, renard, qui trouvais plaisir à l'idée de les réduire au besoin, tu pourras essayer de leur jouer de mauvais tours ; les hommes sauront te prendre au piège, se moquer de toi, et ta fourrure aussi sera d'un

grand prix pour eux.

» Désormais, seuls le chien et le cheval sauront comprendre leurs amis ; mais parce qu'ils ont manqué à leur devoir en assistant à un Conseil où ils savaient que les hommes ne seraient pas invités, ceux-ci ne les comprendront plus comme autrefois tout en restant unis à eux par les liens de l'amitié.

» Vous pourrez donc, chien et cheval, continuer à vivre comme par le passé auprès des familles indiennes. Vous serez présents à leurs fêtes, vous partagerez leurs joies et leurs peines, vous les aiderez dans leurs chasses. Les jeunes filles et les enfants n'auront pas peur de vous et ils continueront à vous aimer ».

Ayant dit cela, le Grand-Esprit disparut on ne sait comment. La place qu'il occupait resta vide, et les animaux, consternés, se dispersèrent en silence.

Lorsque, peu à peu, ils se hasardèrent enfin à aller de nouveau rôder près du village, ils ne comprenaient plus les hommes. Les hommes ne les comprenaient plus et avaient appris à se méfier d'eux ; c'est pourquoi ils s'éloignèrent, pour vivre désormais loin des habitations, dans la forêt ou dans la plaine, se cachant le plus souvent parmi les buissons ou dans la brousse.

Seuls, le cheval et le chien restèrent auprès des Indiens et continuèrent à vivre avec eux, partageant leur bonne ou leur mauvaise fortune, toujours heureux de se sentir aimés et appréciés de leurs amis.

Courte-queue et bec-de-lièvre



UTREFOIS les lièvres avaient la queue aussi longue et aussi touffue que celle des renards. Ils en étaient d'ailleurs très fiers. Lorsqu'un lièvre sortait de son terrier et broutait l'herbe de la grande prairie ou de la clairière, il redressait cette queue autant qu'il pouvait, afin que son panache dépassât les plus hautes tiges des touffes de sauge ou atteignît les corolles des fleurs.

Or, il y avait un jour un lièvre, un beau lièvre, le plus beau et le plus imposant des lièvres, le Maître-Lièvre. Comme tous ceux de son espèce, il n'était pas très intelligent ; c'est pourquoi, sans doute, il se croyait très fort et pensait qu'on devait toujours lui accorder tout ce qu'il désirait.

C'était au moment de l'année où les citrouilles mûries commencent à pourrir sur le sol. Le bonhomme Hiver s'approchait lentement. En effet, les gelées blanches qui le précèdent ordinairement annonçaient son arrivée prochaine ; cependant, le vent du Nord et la neige étincelante, qui l'accompagnent presque toujours, ne paraissaient pas encore à l'horizon. Le lièvre avait sa fourrure épaisse et sa queue touffue pour faire face aux rigueurs de l'Hiver. Il se sentait bien protégé contre le froid et, comme il aimait particulièrement la neige, il se mit à crier de toutes ses forces :

— Neige ! Neige ! Neige ! Je veux la neige ! Grand-Esprit, donne-moi de la neige ! J'aimerais tant à courir sur la neige ! J'aimerais tant la sentir sous moi, au-dessus de moi, près de moi ! Neige ! Neige ! Neige !

Il criait si fort que le Grand-Esprit l'entendit et, indulgent, demanda à l'Hiver de satisfaire le lièvre.

L'Hiver accepta. Dès qu'il fut arrivé, il fit tomber la neige sur le petit

bois où se trouvait l'animal. Et le lièvre, heureux, se mit à gambader dans toutes les directions, allant de plus en plus vite, courant et dansant, en criant toujours : « Neige ! Neige ! Neige ! »

La neige tombait de plus en plus épaisse. Bientôt, le bois en fut tout couvert. Elle passait entre les branches dénudées, s'accrochait aux aiguilles des sapins, bouchait les trous des terriers, couvrait tous les sentiers de son tapis blanc, et notre ami continuait de courir et de danser. Dès qu'elle s'arrêtait de tomber, il la réclamait à grands cris, et l'Hiver lui en envoyait une nouvelle provision.

Peu à peu, la couche de neige qui couvrait le sol devint si épaisse qu'elle atteignit les premières branches des arbres. C'est le lièvre qui était heureux ! Jamais jusqu'ici il n'avait pu se percher sur un arbre et le voilà tout à coup, les yeux brillant de joie et de fierté, bien assis sur une branche, qui se trouvait maintenant au même niveau que la neige. Il se croyait l'égal des écureuils, et même des oiseaux. La neige lui cinglait le museau, elle entraînait dans ses longues oreilles qu'il devait secouer sans cesse. Cela l'amuseait follement. Soudain, il quitta sa branche et se remit à courir et à crier de nouveau : « Neige ! Neige ! Neige ! »

La neige tombait toujours. Elle atteignit les deuxièmes branches des arbres, puis les autres, et monta ainsi jusqu'au sommet des sapins.

Le lièvre, lui, commençait à se sentir fatigué. Pendant de longues heures, il avait couru, gambadé, crié. Le soleil avait, depuis longtemps déjà, disparu à l'Ouest. La lune à son tour était montée dans le ciel. La voix de l'animal devenait moins vibrante. Il courait moins vite. Enfin, n'en pouvant plus, il commença à sentir l'influence du grand calme de la nuit toute blanche et pensa à se reposer.

Autour de lui, les sommets des arbres, qui sortaient de la couche neigeuse, semblaient de minces arbustes ou des fourrés bas et touffus. Le lièvre choisit, pour s'y blottir, le haut d'un hêtre. Il s'y installa, bien en équilibre près du tronc, sur une assez grosse branche. La neige était juste au-dessous de lui, il pouvait la sentir malgré l'épaisseur de sa fourrure.

La lune le regardait et le gênait. Elle semblait se moquer de lui. Il lui tourna le dos et ferma les yeux, pour ne plus la voir. Mal lui en prit. Il s'endormit.

Il dormit toute la nuit et une partie du lendemain. Quand il se réveilla, il vit avec stupeur que presque toute la neige avait disparu. La pluie avait commencé à la faire fondre. Le vent en avait dispersé une partie, puis le soleil avait continué l'action commencée par la pluie.

Que faire ? Le lièvre se remit à crier : « Neige ! Neige ! Neige ! » Mais le bonhomme Hiver décida que, vraiment, il avait envoyé sur le petit bois toute la neige qu'il pouvait lui accorder en cette saison ; et,

cette fois, il resta sourd aux appels et aux demandes.

Le lièvre espérait toujours, mais le soleil continuait de briller et la neige de fondre sans cesse.

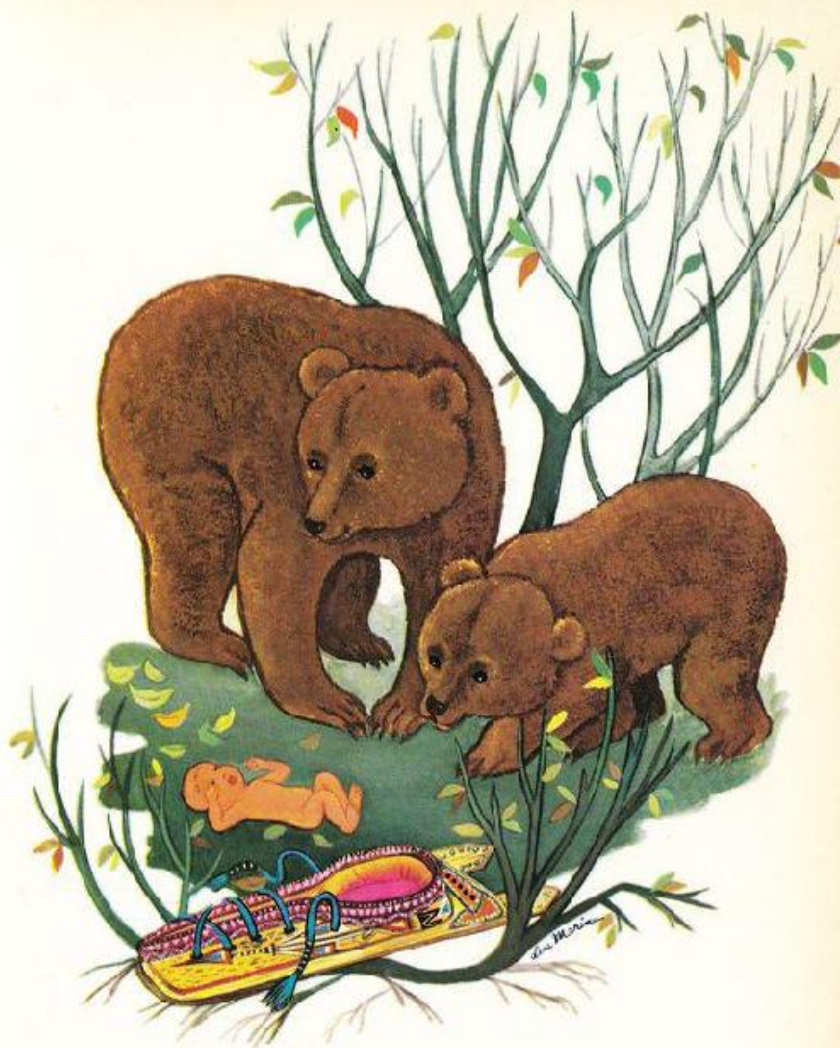
La faim se faisait sentir. L'animal, malheureux et haut perché, commença à grignoter les quelques petites pousses qu'il put atteindre. Il grignota même un peu de l'écorce du hêtre, mais cela n'était guère substantiel. De plus en plus, il sentait le vertige lui troubler l'esprit et la faim lui tirailler l'estomac.

« Neige ! Neige ! Neige ! »

La neige fondait toujours. Le soleil continuait sa route vers l'Ouest, vers l'horizon où il allait de nouveau disparaître. Bientôt la lune apparaîtrait à son tour. Le lièvre pensa à elle et à son air moqueur. Il ne pouvait supporter l'idée qu'elle le verrait en si mauvaise posture, affamé et honteux. Il se dit que, tôt ou tard, il lui faudrait quitter le sommet de l'arbre, s'il ne voulait y mourir de faim. Alors, appelant à lui tout son courage, il ferma les yeux et se précipita dans le vide.

Hélas ! sa queue touffue s'accrocha dans les branches, il en perdit la plus belle partie. De plus, il tomba si malencontreusement sur le sol qu'il eut la lèvre fendue par un méchant silex qui se trouvait là, et depuis il est resté : Courte-queue et bec-de-lièvre.





L'Ourson appela sa mère...

L'ourse et le papoose



E que je vais vous raconter arriva lorsque les hommes et les bêtes savaient encore se comprendre.

Cette année-là, il commençait à faire froid, les feuilles des arbres tombaient chaque jour davantage. Le grand homme blanc qui vient du Nord, l'Hiver, s'avancait à grands pas. Une maman ourse se promenait dans la forêt avec ses deux petits, lorsque l'un des oursons découvrit au pied d'un buisson un tout petit bébé nu, qui vagissait sur le sol humide. Ce petit être lui sembla un animal si étrange que l'ourson appela sa mère à grands cris.

La mère ourse accourut, et fut bien étonnée en apercevant là un papoose à peine âgé de quelques jours. Il paraissait si faible et grelottait si fort qu'elle eut pitié de lui. Elle savait qu'il allait mourir de froid s'il restait là ; aussi le prit-elle immédiatement dans ses bras pour le réchauffer. L'enfant, se sentant bien au chaud contre cette poitrine fourrée, cessa de pleurer et peu à peu s'endormit.

C'est la Maman Ourse qui se trouva alors bien embarrassée ! Que faire de ce papoose ? Ses deux oursons occupaient tout son temps. Mais elle n'eut pas le cœur d'abandonner l'enfant au vieil homme Hiver et elle décida de l'emporter chez elle.

Elle s'était aménagé un confortable wigwam, dans une sorte de caverne naturelle, dont l'entrée se trouvait cachée par un gros arbre. C'est là que, bien à l'abri, elle élevait ses petits ; c'est là qu'elle éleva le petit de l'Homme. Elle le nourrit et le soigna comme s'il eût été son propre fils et l'enfant devint un gentil garçon, vigoureux, intelligent et gai.

Le petit Indien vivait comme ses frères adoptifs. Il passait tout son temps avec eux. Ensemble ils couraient, se roulaient dans l'herbe,

essayaient de grimper aux arbres. L'enfant ne savait pas qu'il était différent des oursons : en fait, il se croyait un petit ours.

La grosse maman velue surveillait leurs ébats. Elle était heureuse de voir le papoose devenir un vigoureux petit Indien. Elle était fière de lui. Parfois, elle se disait que s'il arrivait à connaître les secrets de la forêt, puis plus tard ceux des hommes de sa race, il pourrait devenir un grand chef et faire beaucoup de bien. Parfois aussi, elle se demandait ce qu'il adviendrait de l'enfant, si elle venait à disparaître. Des chasseurs pourraient la tuer et alors que deviendrait le petit des hommes, abandonné dans la grande forêt, dont les habitants ne sont pas toujours bons ?

Ces craintes, d'ailleurs, étaient fondées. Elle avait, à plusieurs reprises, flairé l'odeur des chasseurs. Elle savait que des chiens, dressés à cet effet, finiraient peut-être par trouver sa demeure derrière le gros arbre. Cela la rendait triste, inquiète et pensive.

Ne sachant que faire, elle se décida à demander avis et alla trouver Porc-Épic, qui était le chef des animaux de l'endroit.

Porc-Épic la reçut très courtoisement mais à distance, afin de ne pas la piquer de ses pointes. Il lui offrit même un siège : un arbre tombé. Maman Ourse s'assit et expliqua la raison de ses inquiétudes.

Porc-Épic avait bon cœur malgré son abord difficile. Il comprit les craintes qu'on lui exprimait mais il ne savait que répondre. Il proposa de réunir les animaux en conseil. L'Ourse accepta.

Le chef Porc-Épic fit alors résonner la forêt de sa grosse voix, qui s'entendit jusque dans la plaine :

— Venez, venez tous, animaux de la forêt. Venez près de la rivière, à l'arbre du Conseil.

Et les animaux vinrent tous, depuis les plus gros, jusqu'aux plus petits ; depuis les poissons qui passaient leur tête entre les roseaux et les nénuphars de la rivière, jusqu'aux oiseaux perchés sur les branches de l'arbre du Conseil.

Lorsqu'ils furent tous rassemblés, le chef Porc-Épic leur expliqua les craintes de Maman Ourse et demanda :

— Si quelque chose lui arrivait, y en aurait-il un parmi vous qui se chargerait de l'enfant ?

Tous réfléchirent un instant et, pendant ce temps-là l'Ourse les regardait. Elle n'était pas très intelligente, ses pensées étaient lentes à se former, mais son amour pour ce petit qu'elle chérissait comme l'un de ses enfants la rendait clairvoyante et prudente.

— Je veux bien le prendre, dirent les premiers le loup et le chacal.

— Je veux bien le prendre, dirent le serpent et l'élan.

— Je m'en chargerais volontiers, dirent le renard et le castor.

— Qu'il vienne avec moi, dirent le poisson et l'écureuil.

Mais l'Ourse hocha la tête et répondit :

— Chef Porc-Épic, je ne veux pas leur donner l'enfant. Le loup et le chacal le mangeraient. Le serpent l'étoufferait. L'élan ne reste jamais en place et le perdrait dans la forêt. Le renard lui apprendrait à être rusé et voleur. Le castor et le poisson le noieraient en voulant l'emmener dans leur maison. Il aurait le vertige et se tuerait en suivant l'écureuil en haut des grands arbres. Non, je ne puis leur donner l'enfant.

Les oiseaux écoutaient, éparpillés sur les branches. Ils auraient bien aimé adopter le petit, mais ils se sentaient tout à fait incapables de le soigner comme il faudrait. Ils regrettaient leur impuissance, ils en étaient honteux et cela les empêchait de chanter.

Tout à coup, il y eut des bruits d'ailes, des piailllements et des exclamations de plaisir. C'est qu'ils venaient d'apercevoir le grand aigle. Celui-ci, caché dans les branches touffues de l'arbre, avait tout entendu et se montrait.

« S'il se montre, c'est qu'il a quelque bon conseil à donner », pensèrent les oiseaux. Et, en effet, le grand aigle, après avoir secoué ses ailes, parla :

— Je crois que le plus sage serait de rendre le petit à ceux de sa race, qui l'élèveraient comme un homme. Or je connais, non loin d'ici, un wigwam d'indiens où l'on désire un enfant. Confiez-le-moi, je suis fort, je peux prendre le petit, l'emporter et l'offrir à la femme qui habite ce wigwam. Elle l'acceptera comme venant du Grand-Esprit. Elle sera heureuse et l'enfant aussi.

L'Ourse consentit. Elle eut bien de la peine à retenir ses larmes lorsqu'elle donna le petit Indien à l'aigle ; mais, comme toutes les mères (même les mères adoptives), elle cherchait avant tout le bonheur de l'enfant qu'elle aimait et elle savait que l'aigle était plus intelligent qu'elle et incapable de la tromper.

L'oiseau s'envola donc. Il déposa son fardeau à la porte du wigwam, où le papoose fut accueilli avec joie. Les Indiens l'adoptèrent comme leur enfant. Il grandit heureux, et devint un robuste jeune homme et l'un des meilleurs chasseurs de la tribu. Nul mieux que lui ne savait découvrir, puis suivre la piste des animaux. Il savait surtout distinguer la piste des ours et trouver leur repaire, mais jamais il n'essaya d'en tuer un et il n'indiqua jamais leur lieu de retraite aux autres chasseurs.

Il se maria, éleva une nombreuse famille, devint un chef. Sa demeure fut décorée de peaux magnifiques, peaux des animaux qu'il avait tués : loup, hyène, élan, renard, mais on ne vit jamais une peau d'ours orner sa maison ou couvrir le sol de son wigwam. Toute sa vie, il enseigna à ses enfants d'abord, à ses petits-enfants ensuite, à épargner et même à aimer ceux qui l'avaient épargné, secouru et aimé, lorsqu'il était abandonné, nu et grelottant, auprès d'un buisson, sur le sol humide de la grande forêt.

Le lièvre et le feu



ECI se passait à l'époque où les Manitous erraient encore sur la terre, prenant parfois la forme d'animaux ou encore transformant les humains au gré de leur désir. L'Indien dont nous allons parler s'appelait Nanabushu ; c'est lui qui fonda la tribu des Lièvres. Sa grand-mère l'avait élevé dans un pauvre wigwam perdu au milieu d'une vallée à l'écart du monde.

Quand Nanabushu interrogeait la vieille Indienne à propos de son père et de sa mère, elle répondait :

— Ta mère est morte peu après ta naissance, et ton père est le vent d'Ouest.

Parfois, il lui demandait aussi :

— Grand-mère, savez-vous où il y a d'autres hommes ?

— Oui, répondait-elle. Il y en a vers l'Est, de l'autre côté de la mer.

— Possèdent-ils du feu, grand-mère ?

— Oui, ils en possèdent, mais ils le gardent jalousement.

— Eh bien ! j'irai chercher le feu chez ces gens-là.

— Impossible. Un vieillard, qui veille sur ce feu et ne sort jamais de sa demeure, travaille constamment à côté du foyer. Ses fils vont à la chasse, ses filles vont au village et parfois dans les bois, mais lui reste là, gardien solitaire et vigilant.

— N'importe, dit Nanabushu, je rapporterai le feu. Si un jour, vous ne me voyez pas revenir comme à l'ordinaire, tenez-vous prête à recevoir le feu, grand-mère, car je serai parti le chercher de l'autre côté de la mer.

Ce qu'il appelait « la mer » devait être un des Grands Lacs. Un beau matin d'automne, il dit en regardant ce lac :

— Je veux que l'eau de cette mer se change en glace épaisse.

Et l'eau se changea en glace. Et Nanabushu continua :

— Et je veux devenir un lièvre !

À peine eut-il parlé qu'il était changé en lièvre.

Nanabushu ! Qui saura jamais s'il était le protégé d'un Manitou ou un Manitou lui-même ? Qu'importe ! Le voici devenu lièvre, courant sur la glace solide et arrivant de l'autre côté du Grand Lac, là où l'on gardait le feu.

Aussitôt dans le village, il se dirigea tout de suite vers la source où les femmes venaient chercher l'eau et il pensa :

« Je désire être petit et joli, et voir venir ici la fille du gardien du feu. »

Quelques secondes après, il vit arriver une jeune fille. Certain que c'était celle qu'il souhaitait voir, il se mit à se rouler sur la terre humide.

Le pauvre lièvre ! Il était soudain devenu aussi petit qu'un lapereau et avait l'air si malheureux, mouillé et grelottant, que la jeune fille le prit dans ses bras dès qu'elle le vit. Il pensa alors :

« Je désire qu'elle m'emmène chez elle pour s'amuser avec moi ! »

Et la jeune fille l'essuya soigneusement avec de l'herbe sèche qui se trouvait là, et l'emporta dans sa maison, en le serrant bien fort contre elle pour le réchauffer ; mais le petit lièvre tremblait toujours.

Une fois arrivé dans le wigwam, Nanabushu vit le vieillard travaillant près du feu. C'était bien lui le gardien redoutable dont il fallait se méfier. L'Indien ne s'aperçut pas que sa fille rentrait, tenant le levraut dans ses bras. Ce fut la sœur aînée qui le vit. Elle trouvait le petit animal bien joli, mais elle craignait que leur père ne le chassât s'il le voyait.

Doucement et en silence, les deux sœurs placèrent le petit lièvre près du foyer, afin qu'il pût se sécher et se réchauffer un peu. Nanabushu sentait la douceur des flammes ; son cœur bondissait de joie. Quand les jeunes Indiennes le virent agiter les oreilles, remuer la queue et les regarder d'un œil plein de malice, elles ne comprirent pas qu'il se moquait d'elles et elles se mirent à rire. Le vieillard leva alors la tête et demanda :

— Que se passe-t-il ? Pourquoi riez-vous ?

Les jeunes filles montrèrent le lièvre mais leurs rires cessèrent quand elles entendirent le vieillard crier d'une voix courroucée :

— Reportez cet animal où vous l'avez trouvé. N'avez-vous jamais entendu parler de Manitous qui se changent en lièvres ?

L'aînée s'approcha du foyer, comme pour faire ce qui lui était ordonné, mais au lieu d'obéir, elle se mit à caresser l'animal et l'exposa un peu plus à la flamme.

Nanabushu commençait à se sentir vraiment sec et à avoir même un peu trop chaud. Il jugea qu'il était temps d'agir et pensa :

« Maintenant, je veux qu'une étincelle saute sur moi. »

À peine avait-il eu cette pensée qu'une étincelle, jaillissant du foyer, lui tomba sur le dos. Vite, il s'échappa des mains qui le caressaient, s'élança le plus vite qu'il put hors du wigwam, et courut droit vers le lac.

Et le vieillard, qui ne quittait jamais sa demeure, se leva d'un bond. Aux yeux étonnés de tous, il se précipita à la poursuite du lièvre. Il ne sentait plus sa vieillesse ; il voulait avant tout rattraper le voleur, car il pensait :

« Cet animal est un Manitou, qui a volé une parcelle de notre feu. »

Arrivé au rivage, l'Indien croyait pouvoir sauter dans sa pirogue et aller plus vite que l'animal ; mais la glace interdisait l'usage de la pirogue. Le vieillard ne put que regarder fuir le lièvre, qui se perdait dans le lointain avec, sur le dos, une tache de feu qui brillait.

Lorsqu'il arriva, toujours courant, dans la vallée où s'élevait leur pauvre wigwam, Nanabushu cria à sa grand-mère, du plus loin qu'il la vit :

— Grand-mère ! Grand-mère ! Êtes-vous prête ? Essayez le feu qui est sur moi, car je brûle ! Grand-mère !

La grand-mère essuya le feu, qu'elle fit soigneusement tomber sur un petit tas de feuilles et de branches sèches, et Nanabushu redevint un homme.

La grand-mère fut dès lors la gardienne du nouveau foyer qu'elle venait d'allumer et qu'elle entretenait avec un soin jaloux.

Grâce au feu qu'il possédait, Nanabushu devint le chef d'autres Indiens, qui s'installèrent dans la vallée autour d'un wigwam qu'il construisit, plus grand et plus beau que celui de jadis. Il se maria quelques lunes plus tard, à l'époque où le maïs dresse fièrement ses jeunes épis. Peu à peu, son habitation s'orna des plus belles peaux de la région et la tribu qu'il fonda fut connue sous le nom de « tribu du Lièvre ».

Lorsque, changé en lièvre, il avait volé le feu, une étincelle était tombée dans ses yeux. Nanabushu garda toujours cette étincelle dans son regard et la transmet à ses enfants. Les lièvres aussi l'ont gardée et nous pouvons encore la voir quand, par une nuit obscure, nous apercevons un de ces animaux et qu'il nous regarde un moment, effrayé, avant de se sauver.



Le renard et l'ours



Un jour le renard, passant près d'un *teepee*, vola un magnifique poisson qu'un Indien faisait cuire devant sa demeure, au-dessus d'un feu de cendres rouges. Ce poisson constituait le dîner de cet homme, mais le renard, voleur rusé et méchant, profita d'un moment d'inattention de l'Indien pour saisir la proie et se sauver. Heureux d'avoir découvert si facilement un bon repas et d'avoir joué un mauvais tour, il s'en allait allègrement, agitant sa longue queue en signe de plaisir. Le fait est qu'il était très content de lui et ne songeait qu'à commettre d'autres méfaits, lorsque, tout à coup, il vit l'ours. Celui-ci, profitant d'un rayon de soleil, avait quitté son abri et s'avavançait lourdement : flip... flop... flip... flop... flip... flop...

Notre renard grimpa sur un arbre. Il commença à manger son poisson à grand bruit de mâchoires et, lorsque l'ours passa sous l'arbre, il lança un petit morceau de son dîner sur le museau de l'animal.

« Qu'est cela ? » grogna l'ours, en se léchant le museau et en mangeant avec délices le petit morceau de poisson.

Un autre morceau lui tomba de nouveau sur le nez. Tout en l'avalant, l'ours leva la tête.

— Miam, miam, miam..., faisait le renard, perché sur l'arbre.

— Que mangez-vous de si bon, là-haut, ami Renard ? demanda l'ours.

— Miam, miam, miam, c'est du poisson que j'ai pêché.

— Et où l'avez-vous pêché ?

— Miam, miam, miam, au bord de l'étang. C'est là que ceux qui aiment la bonne chère vont pêcher leur poisson.

— Mais je ne sais guère pêcher, ami Renard. J'effraie les poissons

quand ils m'entendent approcher de la rivière. J'ai faim. Ne voudriez-vous pas me jeter encore un peu de ce poisson ?

— Nenni. Allez le pêcher vous-même.

— Cela m'est impossible. L'eau est gelée.

— Belle excuse. J'ai pêché le mien malgré l'eau gelée.

— Et comment avez-vous fait ?

— Ce n'est guère difficile. J'ai cassé un peu de glace près de la rive. J'ai trempé ma queue dans le trou ainsi formé. Je me suis assis, et j'ai attendu, la queue dans l'eau.

» Mais oui, lourdaud ! Je suis resté là, sans remuer, sans me retourner et, après un moment, j'ai senti tous les poissons qui venaient se prendre à ma queue. Allez à l'étang, bonne bête, et quand vous en aurez pêché en quantité suffisante, je ferai cuire vos poissons. »

L'ours s'éloigna, un peu fâché à cause du ton ironique que le renard avait pris pour lui parler. Il était indécis et lent, mais il était aussi gourmand, et il avait vraiment faim ce jour-là. L'odeur du poisson cuit, les quelques petits morceaux qu'il avait pu en goûter, l'avaient plus que jamais mis en appétit.

« Après tout, pourquoi ne pas essayer ? » se dit-il.

Il alla donc au bord de l'étang. Le renard, caché derrière une grosse pierre, le regardait en riant, et s'amusait de telle sorte, qu'il en oubliait de finir son repas. L'ours brisa un peu de glace, s'assit, et attendit, la queue dans l'eau, car l'ours d'alors avait une queue au moins aussi longue que celle du renard.

Elle avait beau être touffue, cette queue, il sentit le froid de l'eau glacée qui semblait lui monter tout le long de l'échine, mais il ne bougea pas. Le bonhomme Hiver ne pouvait s'empêcher de hausser les épaules, en voyant une telle sottise. La neige, compatissante, se faisait molle et douce pour tomber sur la grosse tête de l'animal, mais elle lui entraînait dans les yeux. Il crut qu'elle voulait le séduire et il ferma les paupières pour ne plus la sentir et pour ne pas la voir. Le vent du Nord, féroce, tourbillonnait en sifflant lugubrement autour de lui ; il se boucha les oreilles pour ne plus l'entendre.

Il commençait toutefois à regretter l'abri qu'il avait quitté et où il était si bien protégé du froid, de la neige et du vent, mais la gourmandise, la faim, l'amour-propre aussi, le retenaient.

Il attendit un bon moment. Il sentit sa queue devenir plus lourde et la crut chargée de poissons. Il voulut la retirer de l'eau, mais elle était gelée et retenue par la glace. Il essaya à plusieurs reprises ; sans succès. Il se décida alors à appeler le renard :

— Renard ! Renard ! Ami Renard !

Le renard le laissa crier un bon moment avant de se diriger vers l'étang, les yeux moqueurs et la queue en panache. Il se mit à rire et à se moquer de l'ours, de façon si bruyante que les chiens qui étaient

par là l'entendirent et accoururent. C'était ce que désirait le fourbe qui, au lieu de prendre une direction opposée à celle de l'ours pour que la meute ne vit pas ce dernier, continua au contraire dans la direction de l'étang. Les chiens, voyant l'ours en difficulté, l'attaquèrent ; mais il se défendit si bien qu'ils abandonnèrent la partie et se mirent à la poursuite du renard.

L'ours avait fait un si violent effort, pour résister à la meute sauvage qui le croyait impuissant, que sa longue queue s'était brisée. C'est depuis ce temps-là que les ours ont une courte queue et que les chiens s'obstinent à chasser les renards.



Les pommes du raton laveur



RIEN que rusé, le renard n'est pas toujours le plus fin. Il lui arrive de temps en temps de rencontrer plus malin que lui. Du reste, cela arrive toujours à ceux qui veulent trop profiter de la naïveté et de la crédulité de leurs voisins.

Lorsque le renard avait joué le vilain tour que nous venons de raconter, un vieux raton laveur somnolent, engourdi par le froid, se tenait tapi dans un terrier, au bord du lac, près de l'endroit où il avait coutume de venir laver tous ses aliments avant de les manger.

Les aboiements des chiens, les appels et les plaintes de l'ours, l'avaient réveillé en sursaut. Plein de sagesse, et l'expérience lui ayant appris à connaître les habitants de la forêt, il avait compris ce qui s'était passé, et avait décidé de donner une bonne leçon au renard.

« Cet animal n'est pas très intelligent, se dit-il. Les gens vraiment intelligents ne sont pas à ce point méchants. Pour se distraire, ils savent employer d'autres moyens que la malice. »

Raton est lent à prendre une décision. Il dut réfléchir longuement à ce qu'il pourrait faire. Enfin, une idée germa dans son petit cerveau.

Un jour, à l'époque où les feuilles des pommiers commencent à jaunir, on put le voir s'installer confortablement sur une grosse branche de hêtre, à un endroit où passait fréquemment le renard. Il tenait entre ses pattes une belle pomme, bien lavée, toute luisante, mûre à point et juteuse, cueillie la veille et gardée toute la nuit dans son terrier qu'elle avait parfumé.

Le renard parut. Il s'avancait le nez en l'air, les oreilles droites, la queue au vent. Raton commença à grignoter le beau fruit et en laissa tomber un petit morceau juste au moment où le renard passait.

Le gourmand à queue touffue s'arrêta net, ramassa vite le morceau

de pomme et le mangea avec délices. Claquant la langue de plaisir, il leva les yeux et découvrit maître Raton. Celui-ci laissa de nouveau tomber, comme par hasard, une autre bouchée juteuse, qui ne resta pas longtemps sur le sol. Le renard la trouva si sucrée, si à son goût, qu'il la croqua vivement, pour relever de nouveau le nez et attendre un autre morceau. Et le morceau tomba. Comme un quatrième morceau se faisait trop attendre, le renard se mit alors à appeler le raton :

— Bonjour, l'ami Raton ! Raton, mon cher ami, lancez-moi un petit morceau de pomme. Mon bien cher ami Raton, soyez gentil avec moi !

Le raton faisait la sourde oreille ; il termina tranquillement son repas, sans prêter aucune attention aux appels du gourmand.

Une fois le fruit mangé, seule la queue restait. Il la posa en équilibre sur la grosse branche du hêtre, s'amusa à la regarder, sans s'occuper des appels qui lui étaient lancés puis, d'un coup de patte, il l'envoya se perdre dans l'herbe. Il se mit ensuite à s'essuyer et à se lustrer le museau.

— Hé, l'ami, ne me voyez-vous pas ? lui demanda de nouveau le renard, d'une voix douce malgré l'impatience et la colère qui bouillonnaient en lui.

— Si... Mais si... Pourquoi ?

— Dites-moi, mon cher, où avez-vous donc trouvé cette pomme délicieuse ?

— L'endroit n'est pas très éloigné d'ici, mais il faut le connaître et il faut aussi savoir abattre les fruits.

— Me croyez-vous moins adroit que vous ? Mon bien cher camarade, indiquez-moi, je vous prie, la direction que je dois prendre. Dites-moi ce qu'il faut faire et je le ferai. S'il faut vous prouver ma gratitude, je vous apporterai le plus beau, le meilleur des fruits, ajouta-t-il, bien décidé d'ailleurs à n'en rien faire.

Le raton, qui savait à quoi s'en tenir, ne fut pas dupe de la promesse et d'une voix calme, il commença :

— Si vous voulez trouver l'arbre qui porte ces pommes, il faut vous diriger du côté du soleil couchant. Vous traverserez d'abord le village que vous voyez là-bas, puis un champ que vous rencontrerez de l'autre côté du village, puis une rivière qui borde ce champ, puis un bois qui se dresse sur la rive opposée de cette rivière. Au-delà de ce bois, vous apercevrez un vaste plateau couvert d'une herbe haute et épaisse et, se dressant tout seul au milieu du plateau, vous verrez un pommier, mais quel pommier ! Son tronc est noueux, ses branches sont tordues et ses pommes sont les plus belles, les plus juteuses, les meilleures pommes du monde, mais... il ne faudra surtout pas que vous grimpiez à l'arbre pour les cueillir.

— Que devrai-je faire alors ? demanda impatiemment le renard, qui

ne pensait qu'à courir manger les pommes.

— Cela vous sera facile, à vous qui êtes capable de tant de prouesses. Lorsque vous arriverez sur le plateau, vous prendrez votre élan et, la tête en avant, vous vous précipiterez sur l'arbre de toutes vos forces, afin que la secousse fasse trembler la terre, que l'arbre cède sous votre poussée et que les fruits, détachés de leurs branches, par dizaines roulent sur le sol. Mais... j'y pense... vous n'avez pas de famille, vous n'avez pas besoin de tant de pommes à la fois, cela serait trop pour vous seul. Si vous voulez bien vous contenter de quelques-unes, ne prenez pas votre élan avec autant d'énergie. Allez doucement à l'arbre et...

Le renard n'écoutait plus. Il ne pensait même pas à remercier le raton. Ne songeant qu'à satisfaire sa gourmandise, il avait pris la direction du soleil couchant et il s'était élancé vers le village, qu'il traversa en courant, renversant tout sur son passage et soulevant derrière lui un nuage de poussière.

Les enfants, les lapins, les poissons et les daims, stupéfaits, le regardèrent avec étonnement : il fendait l'air comme une flèche dans le champ, nageait à perdre haleine dans la rivière, courait à travers le bois, comme si des chiens le poursuivaient. Étonnés aussi, les nuages du ciel le voyaient passer comme un éclair et se demandaient où il pouvait bien aller.

Il arriva enfin sur le plateau où se dressait le pommier solitaire. Il s'arrêta un moment pour reprendre haleine ; alors, la tête tassée, la queue haute, il s'élança de toutes ses forces vers l'arbre, sûr que celui-ci allait céder sous la poussée, que la terre tremblerait du coup qu'il allait porter et que, non des dizaines, mais des centaines de pommes allaient bientôt joncher le sol.

Mais l'arbre ne céda pas, la terre ne trembla pas, aucun fruit ne tomba. Le pommier étant plus dur que la tête du compère, c'est celui-ci qui s'abattit, si étourdi par le choc, qu'il en perdit connaissance.

Lorsque, plus tard, il rouvrit les yeux, il se trouva toujours étendu sur l'herbe épaisse au pied de l'arbre. Les papillons, les fourmis, les grillons et des tas de petits insectes disaient en le regardant :

— Est-ce là notre Renard ? Se croyait-il donc plus fort que notre vieux pommier ?

Le renard apercevait au-dessus de lui tout un monde d'écureuils et d'oiseaux, perchés sur les branches et piaillant à qui mieux mieux. Il lui sembla que tous se moquaient de lui. Le soleil lui-même paraissait sourire là-haut, entre deux nuages. Vexé et honteux, il referma les yeux mais, ne pouvant tout même pas rester étendu jusqu'à la tombée de la nuit, il dut se décider à partir.

Se relevant avec peine, la tête encore endolorie, l'air piteux et la queue basse, il alla se cacher loin des regards moqueurs, dans le tronc

creux d'un vieil arbre tombé près de la rivière, à l'orée du petit bois.

Les Pléiades



A-HAUT, dans le ciel, six étoiles brillantes sont groupées l'une à côté de l'autre, dans la constellation des Pléiades. Ce sont en réalité six petits Indiens dont voici l'histoire.

C'était après la récolte du maïs, quand les feuilles des érables deviennent écarlates et que les femmes s'apprêtent à faire sécher le grain. Ce jour-là, plusieurs d'entre elles étaient occupées à éplucher le blé d'Inde, c'est-à-dire à enlever les feuilles et la barbe fine qui protègent les épis. Elles travaillaient, travaillaient et bavardaient, bavardaient comme seules les femmes peuvent travailler et bavarder.

Pendant ce temps, leurs enfants jouaient. Il y en avait sept. Ils chantaient et dansaient à l'ombre d'un grand orme comme peuvent le faire de petits Indiens.

Ils chantaient et dansaient depuis longtemps, lorsqu'ils sentirent qu'ils avaient faim, et qu'un peu de maïs cuit ferait bien leur affaire. L'un d'eux, l'aîné, alla trouver les femmes.

— Pourrions-nous avoir un peu de *hominy* ? demanda-t-il.

— Nous n'avons guère le temps de nous occuper de vous. Ne voyez-vous pas que nous épluchons le maïs ? Va jouer.

L'enfant rejoignit ses camarades. Bien sagement, tous ensemble, ils se remirent à chanter et à danser ; mais cela ne les rassasiait pas, au contraire. Un autre enfant alla à son tour trouver sa mère.

— Nous avons faim, dit-il. Voudriez-vous nous donner à manger ?

— Nous n'avons pas le temps de nous occuper de vous en ce moment, répondit la femme. Continuez de chanter et de danser.

L'enfant retourna avec ses compagnons et, pour oublier la faim en s'amusant, les petits garçons se mirent à fabriquer un tambour, puis, frappant en cadence sur ce nouveau jouet, ils recommencèrent à

danser ; mais ce fut en vain : ils ne pouvaient oublier qu'ils avaient besoin de manger. Le plus jeune des enfants courut alors implorer sa mère :

— Ne pourrions-nous avoir un peu de *hominy* ? Nous avons tellement faim !

— Ne vois-tu pas que nous sommes trop occupées ? Va jouer et danser avec tes camarades et, si vous êtes vraiment affamés, mangez ces pierres.

En riant, la femme lança dans la direction de l'enfant une poignée de pierres grises qu'elle avait sous la main.

Le petit s'en retourna vers ses frères. Désespérés, ils essayèrent de trouver un remède à leur faim : quelques herbes écrasées qu'ils se mirent à mâcher.

Le ventre creux, mais n'y voulant pas penser, ils recommencèrent à danser de plus belle au rythme du tambour, tout en mâchant les herbes bienfaisantes. Il leur semblait que, peu à peu, ils devenaient plus légers et que leurs pieds se détachaient, puis s'éloignaient du sol. Se sentant moins malheureux, ils continuèrent donc et se trouvèrent tout à coup au niveau des premières branches de l'arbre. Bientôt ils atteignirent le faite de l'orme. Ils n'interrompirent pas alors cette danse effrénée et s'élevèrent de plus en plus haut, si bien qu'ils finirent par arriver jusqu'aux premiers nuages.

C'est à ce moment qu'une des femmes sortit pour voir ce qui se passait. Elle ne vit plus les enfants sous l'orme, mais entendit leurs voix ; et, levant les yeux, elle aperçut les sept danseurs qui, au son de leur tambour, semblaient graduellement monter vers le ciel. Vite, elle donna l'alarme. Ses compagnes accoururent et appelèrent les petits :

— Revenez, revenez ! Votre *hominy* est prêt !

Mais les enfants étaient probablement trop loin. Ils ne pouvaient entendre les appels venant de la terre. Ils s'éloignaient de plus en plus. Les battements du tambour devenaient presque imperceptibles. Bientôt les petits Indiens ne furent plus que sept petites taches. On eut dit sept plumes d'oiseau voltigeant là-haut, tout là-haut, et entraînées par le vent. Seul l'un d'entre eux se détacha du groupe, mais il se changeait en sapin au fur et à mesure qu'il se rapprochait du sol.

Les femmes, assises, se mirent à pleurer. À la tombée du jour elles étaient encore là, essayant de suivre des yeux les petites formes qui devenaient de moins en moins distinctes, et incapables de reconnaître un des leurs dans le nouvel arbre qui se dressait à côté d'elles.

La nuit vint. Les lucioles lumineuses commencèrent à tourner autour des grandes herbes de la prairie, les rainettes de l'étang voisin se mirent à chanter, et les femmes aperçurent six nouvelles étoiles qui scintillaient dans le ciel, juste au-dessus du grand sapin de leur frère. Elles comprirent alors ce qui était arrivé à leurs enfants.

La couverture de l'Aïeul



LORSQU'IL y avait moins d'hommes sur terre, le Grand-Esprit pouvait se manifester plus facilement auprès d'eux qu'il ne peut le faire de nos jours et il lui arrivait souvent de venir, sous une forme quelconque, afin d'aider les bons ou de punir les mauvais.

Un Indien, nommé Tige-de-Maïs, avait son *teepee* installé dans la prairie, près d'un menhir. Comme tous les Indiens de la région, il savait que cette pierre était une manifestation du Grand-Esprit qui, au commencement du monde, l'avait posée dans la plaine pour qu'elle entendît les prières de ses enfants. Ce menhir avait vu passer bien des générations d'Hommes Rouges ; il comprenait leurs besoins, et c'est pourquoi on le désignait sous le nom d'« Aïeul ».

Ce jour-là, Tige-de-Maïs n'avait rien à manger. La chasse avait été mauvaise et la faim se faisait sentir. Lui qui ne pensait au Grand-Esprit que lorsqu'il avait quelque chose à lui demander, se rappela soudain la bonté de l'Aïeul, et décida d'aller s'adresser à lui.

Il partit donc, sa couverture grise toute trouée pliée sur l'épaule et, lorsqu'il arriva à la pierre, il l'entoura de ses longs bras maigres et lui dit :

— Aïeul, bon Aïeul, aie pitié de ton enfant qui a faim, écoute sa prière.

La pierre restait froide et ne semblait pas comprendre.

C'était l'heure du soleil couchant. Tige-de-Maïs ne pouvait se résoudre à passer la nuit sans manger, d'autant plus que rien ne lui faisait prévoir si le lendemain lui apporterait quelque nourriture. Il se fit plus pressant :

— Aïeul, cher Aïeul, regarde ton petit-fils qui t'aime et qui, si besoin était, ferait tout pour toi. Grand-Esprit, écoute ma prière. Que veux-tu

que je t'offre, vieil Aïeul ? Dis-le moi ; je serais heureux de te donner tout ce que je possède, bien que je ne possède pas grand-chose. Toutefois, veux-tu ma couverture, en reconnaissance de ce que tu feras pour moi ? Prends-la, elle te réchauffera cette nuit.

Et Tige-de-Maïs étendit sa vieille couverture trouée sur la pierre.

À ce moment-là le soleil formait un globe rouge qui descendait à l'horizon. L'Indien vit des reflets roses et violets dirigés vers la pierre et il comprit que ces reflets étaient le sourire du Grand-Esprit qui allait sans doute l'exaucer. Il se mit alors à la recherche de ce que l'Aïeul pouvait lui envoyer.

À quelques pas de lui il aperçut en effet, étendu sur le sol, un daim qui venait d'être tué. Le corps de l'animal était encore chaud et le sang coulait d'une large blessure. Tige-de-Maïs tira vite son long couteau de chasse de sa gaine ornée de perles et découpa les meilleurs morceaux de l'animal. Il partit alors tout joyeux vers son teepee et, après avoir ramassé des touffes d'herbe sèche et du bois mort, il fit un feu devant la porte de son habitation. Puis il chercha une branche solide, qu'il ficha au sol et où il attacha la viande, sous laquelle il plaça une grande coquille afin d'y recueillir le bon jus du rôti.

Assis à côté du feu, les jambes repliées sous lui, les mains posées sur ses genoux osseux, les yeux brillants, l'Indien balançait son long corps de droite et de gauche. Il regardait cuire le daim et humait avec délices le fumet qui émanait de la cuisson.

Le soleil s'était couché. Peu à peu l'obscurité s'étendit sur la brousse, la lune commença à paraître et, dans la plaine, on pouvait à peine distinguer le menhir.

Tout à coup, Tige-de-Maïs frissonna. Il commençait à sentir la fraîcheur du crépuscule et à regretter d'avoir donné sa couverture. Il se frotta les épaules, balança un peu plus vite son corps maigre, regarda la viande qui cuisait. Elle n'était pas tout à fait dorée. Il fallait encore attendre un peu avant de la manger.

« Pourquoi ai-je fait ce cadeau au menhir ? pensa-t-il. Il n'a certes pas besoin de couverture autant que moi, et j'aurais bien trouvé ce daim sans rien demander à personne. »

Il se leva, tourna plusieurs fois autour du feu. Il faisait de plus en plus frais. Alors, ne pouvant résister à la tentation, il retourna vers la pierre et, tout en grommelant, reprit la couverture, se la mit sur le dos et revint vers le feu où son repas devait être maintenant cuit à point.

Les charbons ardents étaient bien là devant le teepee ; les bâtons fichés en terre y étaient aussi, mais la viande avait disparu et la coquille, qu'il avait laissée pleine de bon jus, était maintenant sèche ; seule une bonne odeur de rôti s'en dégageait encore, comme pour faire regretter davantage l'absence de ce qui n'était plus.

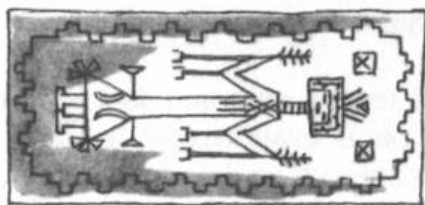
Tige-de-Maïs, tenant en main la coquille, se dirigea vers l'endroit où

il avait trouvé le daim. À la lueur de la lune, il n'aperçut sur le sol que de vieux os blanchis et pourtant, le fumet savoureux de la viande cuite à point continuait à s'exhaler du coquillage. Bien qu'il eût sa couverture sur le dos, il se mit à trembler et à frissonner, car il comprit que l'Aïeul était fâché contre lui, parce qu'il n'avait pas tenu parole.

L'Indien aurait pu regretter sa faiblesse et peut-être l'Aïeul lui eût-il pardonné, mais Tige-de-Maïs avait beau souffrir de la punition qui lui était infligée, il ne savait pas reconnaître ses torts. Au lieu de se repentir, il s'écria plein d'amertume et tremblant de dépit :

— Ai-je été stupide ! J'aurais dû manger mon repas AVANT d'aller chercher la couverture !

Et de grosses larmes roulaient sur ses joues maigres. Mais le Grand-Esprit est insensible à ces sortes de larmes et Tige-de-Maïs resta seul dans la nuit, la coquille vide à la main, la vieille couverture trouée sur le dos, la rage au cœur, le ventre creux et sentant le froid de la nuit qui, mordant de plus en plus sa chair, pénétrait jusqu'à ses os.



Les deux aveugles



ES ratons laveurs sont des animaux très propres, puisqu'ils lavent tous leurs aliments avant de les manger, mais ils n'ont pas que des qualités : nombre d'entre eux sont aussi rusés et voleurs.

L'un d'eux, affamé, suivait un jour le bord d'un lac en essayant d'attraper des écrevisses, lorsqu'il remarqua la présence d'un pieu planté dans l'eau et auquel était attachée une corde solide et bien tressée.

Intrigué et curieux, il voulut savoir ce que cela signifiait. Quittant la rive, il longea cette corde et arriva ainsi à la porte d'un wigwam.

Ce que le raton laveur ne pouvait deviner, c'est que ce wigwam était habité par deux aveugles. Les enfants de ces aveugles, qui craignaient alors les attaques d'une tribu ennemie, avaient pensé mettre les deux infirmes en sécurité à cet endroit. Ils leur apportaient régulièrement de la nourriture et avaient tendu cette corde pour les guider vers le lac, où ils allaient puiser l'eau nécessaire à leurs besoins.

Lorsqu'il arriva au wigwam, Raton le crut inhabité. Aucun bruit. Poussant doucement la porte, il l'entrouvrit juste assez pour que sa tête ronde, au museau effilé et pointu, pût passer par l'ouverture et pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur de la demeure.

Tout y était tranquille et silencieux. Les deux vieillards dormaient, enroulés dans leurs couvertures. Ils étaient étendus sur le sol, derrière la porte. Dans le pot de terre, à feu doux, mijotait une viande qui répandait une odeur délicieuse, si agréable qu'elle aiguisa encore l'appétit du curieux. Il décida d'abandonner sa pêche à l'écrevisse et d'avoir sa part du festin.

Comme il ne pouvait ouvrir davantage la porte sans risquer

d'éveiller les deux vieillards, Raton attendit patiemment dehors, allant et venant, restant à l'écoute, un peu impatient, ne sachant que faire.

Il entendit enfin du bruit : les deux Indiens s'éveillaient.

En voyant leurs mouvements, leurs gestes, Raton se rendit compte de leur infirmité et, sans aucune pitié, pensa qu'il serait facile, non seulement de les voler, mais aussi de bien s'amuser à leurs dépens.

— Notre repas sera bientôt cuit à point, dit l'un, et j'en suis fort aise car j'ai grand faim.

— Moi aussi, répondit l'autre. Je vais aller chercher de l'eau et nous pourrons ensuite manger.

Raton vit l'Indien qui, muni d'un récipient, se dirigeait vers le lac, marchant le long de la corde. Oubliant sa faim, notre compère au nez pointu conçut immédiatement l'idée du mauvais tour qu'il allait jouer. Il courut au pieu, se hâta de délier la corde et alla l'attacher à un buisson qui se trouvait sur la rive à quelque distance de l'eau ; puis il s'en retourna vers le wigwam, content de lui, le nez au vent, ses petites oreilles dressées, sa queue en l'air.

La surprise et le désappointement de l'aveugle furent grands lorsque, arrivé au bout de la corde, il constata qu'il n'y avait pas d'eau et sentit la broussaille sous ses pieds au lieu du sable humide. Effrayé, il revint en hâte auprès de son compagnon.

— Nous sommes perdus, dit-il. Le lac est desséché. Il n'y a plus une goutte d'eau, et la broussaille a poussé pendant la nuit à l'endroit même où le pieu était planté.

Surpris et justement inquiet, son camarade décida de se rendre compte par lui-même de l'horrible situation où ils semblaient se trouver. Il prit le récipient et se dirigea à son tour vers le lac.

L'anxiété des vieillards amusait follement Raton. De nouveau, il courut vers le lac, dénoua la corde qu'il avait attachée au buisson, la renoua au pieu et, satisfait, retourna de nouveau au wigwam, les oreilles et la queue plus que jamais dressées.

— Quelle histoire m'avez-vous racontée, ami ? Pourquoi m'avoir menti ? Le lac n'est pas desséché et voici de l'eau, dit à son compagnon l'Indien qui revenait, heureux d'avoir découvert que leur crainte était vaine, mais se demandant pourquoi son camarade lui avait précédemment parlé comme il l'avait fait.

Ce dernier ne comprenait pas. Il se sentait profondément blessé d'être pris pour un menteur. L'air soupçonneux de l'un, l'air malheureux de l'autre, amusaient de plus en plus Raton qui, à l'écart, surveillait à la fois les deux hommes et le repas qui allait être prêt.

Les aveugles n'avaient qu'un bol pour eux deux. Ils y versèrent la nourriture : huit morceaux de viande. Assis sur le sol, l'un en face de l'autre, le bol entre eux, ils commencèrent à manger. Un morceau chacun, d'abord.

En mangeant, ils se remirent à parler et oublièrent l'incident qui, un moment, les avait contrariés si fort.

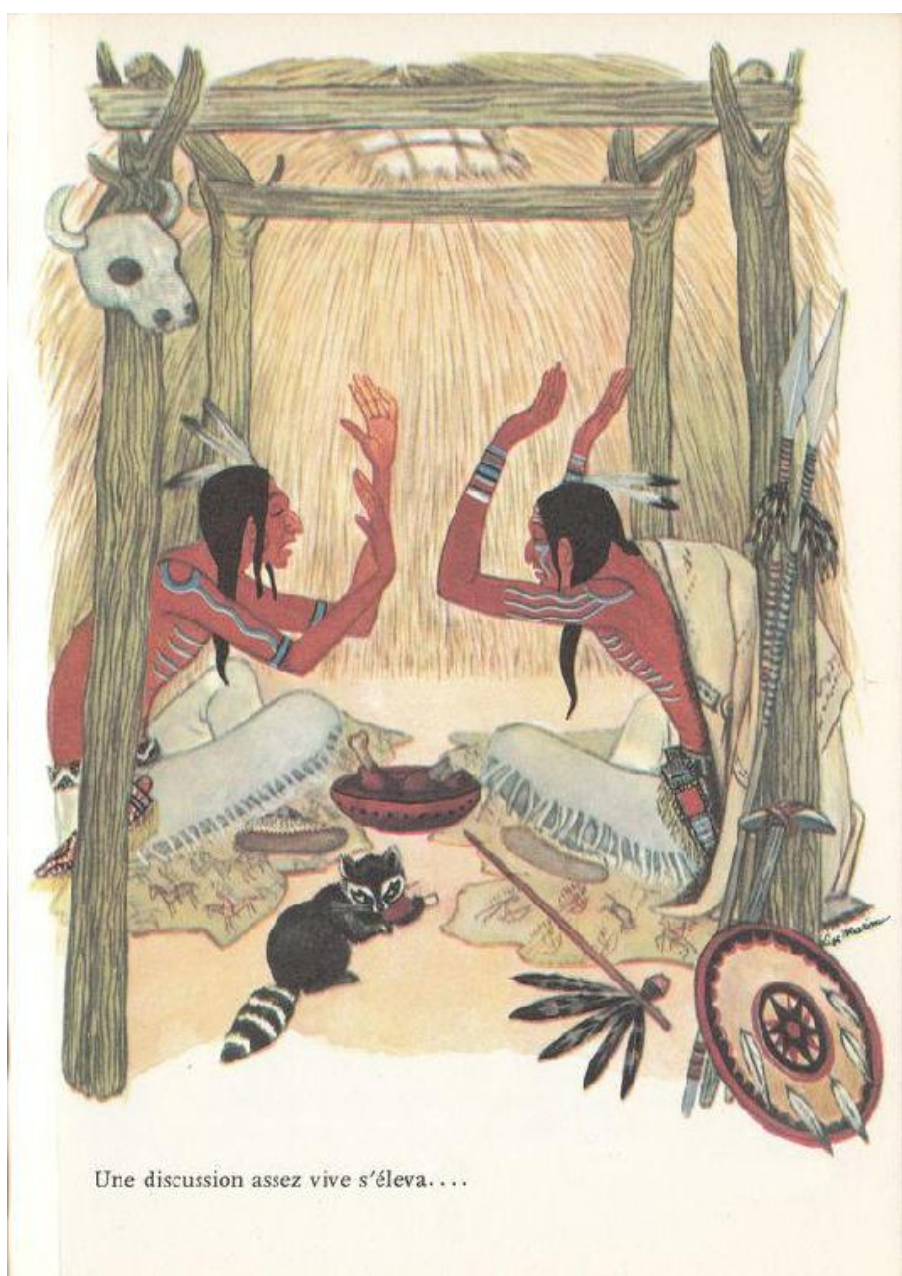
Raton s'approcha alors sans bruit, saisit prestement, l'un après l'autre, quatre des morceaux de viande et alla s'installer à l'écart pour les manger à son aise.

Lorsque les Indiens voulurent reprendre de la nourriture, ils furent surpris d'en trouver si peu au fond du bol.

— Mon ami, dit l'un d'eux, vous mangez bien vite. Je devrais avoir quatre morceaux de viande, j'en ai mangé un, et il n'en reste plus que deux. Étiez-vous si affamé ?

— Comment osez-vous me poser une telle question ? répondit l'autre. C'est vous qui avez dû vous servir amplement !

— Moi !...



Une discussion assez vive s'éleva...

Sûr de son fait, chacun des deux vieillards croyait l'autre coupable. Une discussion assez vive s'éleva, à la grande joie de Raton. Pour mettre le comble à son amusement, le méchant animal gifla chacun des Indiens qui, se croyant souffleté par l'autre, rendit le coup.

Une véritable bataille s'ensuivit. Le bol fut cassé, l'eau renversée sur le feu et une épaisse fumée remplit la pièce. Suffoqués et toussant, les deux aveugles se prirent les pieds dans les couvertures, tombèrent, et continuaient à se battre, lorsqu'ils entendirent un éclat de rire strident et moqueur.

Surpris, ils cessèrent immédiatement la lutte, comprenant, mais trop tard, qu'ils étaient victimes d'un mauvais plaisant.

Raton saisit alors les deux derniers morceaux de viande et se sauva en criant bien fort :

— Vieux fous ! Vous n'avez que ce que vous méritez ! Vous n'auriez pas dû vous mettre si facilement en colère !

En cela, il avait raison. Les deux amis, repentants et confus, reconnurent leur tort.

Et Raton ?

Il eut, certes, un bon repas ce jour-là ; mais le Grand-Esprit voulut le punir de sa ruse et de sa méchanceté : pendant toute une semaine, sa pêche lut infructueuse et il n'eut rien à manger.



Femme-Sel



ES Zunis manquaient de sel et le Grand-Esprit, répondant à leur prière, envoya chez eux une femme qu'on désignait sous le nom de Femme-Sel, mais aussi quelquefois sous celui de Mère-Sel, car le sel, disaient-ils, est comme la mère qui se donne à ses enfants. Femme-Sel était la grande dispensatrice du précieux aliment.

Femme-Sel s'installa au lac du Rocher-Noir, à peu de distance de la demeure d'Homme-Turquoise qui, lui aussi, s'offrait généreusement à ceux qui le recherchaient et savaient l'apprécier.

À cause de la présence de Femme-Sel, le lac du Rocher-Noir devint un lac salé. Les cristaux argentés étincelaient le long de ses rives. Ils formaient un magnifique tapis et Mère-Sel contemplait son domaine, heureuse à l'idée de pouvoir aider les hommes.

Lorsque le prêtre d'Itiwana, village situé à peu de distance du Rocher-Noir, apprit la venue de Femme-Sel, il réunit les jeunes gens et leur dit :

— Garçons et filles, nous irons demain au lac du Rocher-Noir, pour en rapporter du sel. Que les jeunes filles préparent la nourriture nécessaire et que les garçons se munissent de sacs.

Toute la jeunesse, mise en joie par cette nouvelle, se prépara comme il convenait. Les jeunes filles se mirent à moudre du maïs, dont elles firent de jolies galettes. Les garçons se munirent de sacs de peau de faon, parce que ceux-ci sont plus légers et plus faciles à porter que les autres.

Selon la coutume, le lendemain au lever du soleil, les jeunes Indiennes, vêtues de leurs plus beaux vêtements et parées comme pour un jour de fête, jetèrent sur leurs épaules une couverture noire. Elles portaient à la main la nourriture qu'elles avaient préparée. Deux par

deux, elles allèrent ainsi chercher les garçons, et tous partirent sous la conduite du prêtre.

Quand ils arrivèrent au lac, Femme-Sel était là, qui les attendait. Sa demeure était resplendissante. Le lac s'étendait, calme et uni comme un grand miroir, et les cristaux de sel semblaient autant de pierres précieuses qui scintillaient aux rayons du soleil.

En voyant arriver les jeunes gens, Femme-Sel eut un moment d'anxiété. Elle se demanda si des couples de cet âge apprécieraient la beauté de sa demeure et la générosité du Grand-Esprit. C'est pourquoi, elle leur dit :

— C'est la première fois que vous venez ici. Je me donne volontiers à vous. Prenez de moi ce dont vous avez besoin mais n'oubliez pas de me traiter comme il convient.

Puis elle resta au bord du lac et les regarda faire.

Tous se conduisirent bien. Ils ramassèrent du sel et en emplirent les sacs. Quand la provision fut jugée suffisante et que la faim commença à se faire sentir, ils s'installèrent par groupes de quatre : deux garçons et deux filles, et partagèrent les galettes de maïs ; puis, ôtant leurs mocassins, ils retournèrent tous au lac et s'y ébattirent joyeusement. Lorsque le prêtre jugea le moment venu de partir :

— Êtes-vous prêts ? demanda-t-il.

Et tous, revenant vers lui, répondirent :

— Nous sommes prêts.

Sur le chemin du retour, les garçons chantaient, les jeunes filles dansaient, et ils arrivèrent ainsi au village un peu avant le coucher du soleil.

Une fois arrivés, ils vidèrent les sacs. Le sel faisait un petit monticule d'une blancheur éblouissante, au sommet duquel, selon la coutume, ils déposèrent un épi de maïs, dont tous les grains étaient de forme et de couleur parfaites. Ils étendirent alors dessus une couverture noire et, sur la couverture, des perles choisies avec soin. C'était leur façon de remercier le Grand-Esprit.

Sûrs d'être entendus, ils dirent alors :

— Femme-Sel, toi qui es pour nous une Mère, nous sommes heureux que tu sois parmi nous. Nous sommes au milieu de tes enfants.

La présence de leur bienfaitrice à peu de distance du village leur fit croire qu'elle y resterait toujours et que, désormais, ils ne manqueraient plus jamais de sel. Eux qui en avaient été si souvent privés, ils se mirent à l'employer sans ménagement, alors qu'autrefois ils n'en usaient qu'avec grande parcimonie.

Lorsqu'on s'aperçut que la provision diminuait, le prêtre décida de la renouveler et déclara :

— Dans quatre jours, nous irons chercher du sel au lac du Rocher-Noir. Que les jeunes filles préparent la nourriture et que les garçons se

munissent de sacs.

Et les jeunes filles se mirent à broyer le maïs pour en faire des galettes, les garçons se munirent de sacs de peau de faon et, quatre jours plus tard, les jeunes filles, deux par deux, vêtues comme pour un jour de fête, portant sur les épaules la couverture noire et à la main la nourriture, partirent chercher leurs camarades.

Sous la conduite du prêtre, la bande joyeuse se rendit ainsi de nouveau au lac du Rocher-Noir où Mère-Sel, bien qu'étonnée de les voir revenir si tôt, les reçut aimablement.

Les garçons remplirent les sacs. Les jeunes filles s'occupèrent du repas puis, ôtant leurs mocassins, tous allèrent se baigner, jusqu'au moment où le prêtre demanda :

— Êtes-vous prêts ?

Ils avaient respecté la demeure de Femme-Sel. Ils s'étaient conduits de façon convenable et rentrèrent au village avant la tombée de la nuit. Ils vidèrent leurs sacs, posèrent sur le sel l'épi de maïs, recouvrirent le tout d'une couverture noire, sur laquelle ils placèrent des perles choisies et prièrent, remerciant la Femme-Sel d'être venue parmi eux.

La première provision de sel n'avait pas duré longtemps ; la deuxième dura moins encore.

On s'était dit, après la première visite au lac : « Puisqu'il nous est maintenant facile d'avoir du sel, ne nous en privons plus. » Après y être allé une seconde fois, on se mit à le gaspiller, et il fallut bientôt penser à retourner au Rocher-Noir. D'ailleurs, ces expéditions au lac commencèrent à ressembler à une partie de plaisir, où la jeunesse réunie faisait la route en chantant.

Le prêtre annonça donc :

— Dans deux jours, nous irons chercher du sel. Que les jeunes filles préparent la nourriture et que les garçons se munissent de sacs.

Et deux jours après, la bande joyeuse partit. Les jeunes Indiennes portant les galettes de maïs et coquettement vêtues sous la couverture noire drapée sur leurs épaules, allèrent, deux par deux et en riant, chercher leurs camarades.

On se mit en route. Le prêtre marchait un peu en avant et, derrière lui, ce n'étaient plus maintenant que plaisanteries et chansons.

Lorsque le Vent, indigné et voulant la prévenir, porta jusqu'à Femme-Sel le son de leurs voix, elle comprit ce qui s'était passé. Et ce fut avec tristesse qu'elle les vit s'approcher sans respect de sa demeure et fouler aux pieds, ne pensant plus à sa valeur, le beau tapis argenté qui bordait le lac.

Lorsqu'ils eurent fait leur provision garçons et filles ôtèrent leurs

mocassins, se baignèrent et prirent leurs ébats dans l'eau salée. Ils ne se gênaient plus maintenant pour en troubler la pureté, allant jusqu'à cracher dedans et à y jeter leurs détrit.

Une fois de retour au village, fatigués de s'être tant amusés, ils vidèrent leurs sacs avec indifférence, déposèrent un épi de maïs sur le tas de sel et étendirent la couverture noire, sur laquelle ils déposèrent quelques perles prises au hasard. L'esprit absent, les jeunes gens dirent ensuite la prière rituelle avec quelques anciens qui se trouvaient là, et l'on se mit à employer beaucoup de sel et même à le gaspiller à plaisir, afin de retourner bientôt au lac.

Et voici qu'un jour le prêtre déclara :

— Demain, les hommes iront chercher des turquoises.

Les femmes préparèrent les repas, les hommes se munirent de solides bâtons et se rendirent à l'est de la rive sud du lac, là où demeurait Homme-Turquoise. Ils furent d'abord surpris d'en trouver tant et de si belles et, parce qu'ils en trouvèrent beaucoup, ils ne surent apprécier à leur juste valeur des pierres si facilement obtenues.

Femme-Sel avait vu tout cela avec tristesse. Elle était raisonnable et sage et se dit :

« Il n'est pas bon que les hommes puissent se procurer aisément ce qu'ils désirent ou même ce dont ils ont besoin. Parce que je me suis donnée à eux sans limite, ils n'ont plus de respect pour moi. Parce que Turquoise s'est offert si généreusement, ils vont bientôt le mépriser. Il faut éviter cela. Il est nécessaire que les hommes rencontrent quelques difficultés dans leur tâche et paient de leur travail les dons que nous leur faisons. »

Elle se rendit donc chez Turquoise.

— Turquoise, lui dit-elle, vous avez été trop généreux envers les hommes et les hommes n'apprécient pas votre bonté. J'ai fait comme vous, c'est pourquoi ils me traitent sans respect et n'ont plus aucune considération pour moi. Ils pensent que tout leur est dû.

— C'est vrai, mais que pouvons-nous faire à cela ? C'est pour eux que le Grand-Esprit nous a envoyés sur terre.

— Le Grand-Esprit nous a demandé de les aider, mais il n'est pas dans ses desseins de voir les hommes abuser de nous. Allons vivre plus loin d'eux. Nous ne les abandonnerons pas, mais il leur sera plus difficile de nous atteindre et ils attacheront plus de valeur à ce que nous leur donnerons.

— Vous avez raison. Quand partirons-nous ?

— Ils sont venus chez moi il y a huit jours, ils vont probablement revenir dans quatre. Je leur laisserai prendre une petite provision de sel et nous partirons immédiatement après. Je viendrai vous chercher.

Les habitants d'Itiwana étaient loin de soupçonner ce qui allait se passer. Le jour même où Femme-Sel et Turquoise se rencontrèrent, le prêtre déclara :

— Demain, nous irons au lac du Rocher-Noir, afin de renouveler notre provision de sel. Que les jeunes filles préparent la nourriture nécessaire et que les garçons se munissent de sacs.

Joyeuses à l'idée du plaisir qu'elles allaient avoir, les jeunes Indiennes se mirent gaiement à écraser le maïs et à faire de jolies galettes. Le soleil se levait à peine lorsqu'elles allèrent chercher leurs compagnons. Ce lut au milieu des rires, des chants et des plaisanteries de tous genres qu'on se mit en route pour le lac.

La provision que l'on put faire fut loin d'être aussi importante que les fois précédentes. Mère-Sel avait déjà ôté le beau tapis qui couvrait ordinairement l'entrée de sa demeure. Au lieu de les attendre ou d'aller à leur rencontre, souriante et généreuse comme elle l'avait fait précédemment, elle s'était retirée chez elle, au centre du lac desséché. C'est là qu'il fallut aller la chercher.

Les jeunes gens et le prêtre pensèrent :

« C'est peut-être le temps chaud qui a fait évaporer l'eau du lac et fondre le sel. »

Pour en avoir davantage ils durent travailler dur, gratter le sol avec leurs ongles et recueillir la moindre petite parcelle que faisait étinceler le soleil ardent.

Quand ils partirent le soir, leurs sacs n'étaient qu'à moitié pleins ; ils étaient fatigués, les mains leur faisaient mal. Ils n'avaient pas compris et pensaient : « La prochaine fois, tout ira mieux. Nous allons bientôt revenir. »

Cet espoir redonna courage et c'est assez gaiement qu'ils rentrèrent au village.

Une fois de retour, ils firent machinalement les gestes rituels : les sacs furent vidés, l'épi placé sur le sel, que recouvrit la couverture noire sur laquelle on posa quelques perles avant de dire la prière, mais les mots prononcés ne l'étaient que par habitude et ne venaient plus du cœur.

Ce soir-là, Mère-Sel mit une plume blanche dans ses cheveux, traversa le lac et alla chez Turquoise. S'arrêtant près de la caverne où il demeurerait, elle cria :

— Turquoise, êtes-vous prêt ?

— Oui, répondit-il.

— Partons, alors.

Il sortit, telle une grande ombre bleue se détachant de la masse grise, et tous deux se mirent en route.

Lorsqu'ils arrivèrent au Rocher de l'Aigle, Mère-Sel s'arrêta.

— Je vais laisser ici ma plume blanche, dit-elle.

Elle retira la plume, la planta solidement dans le sol. Turquoise la saupoudra de farine magique et l'on vit la plume blanche se changer en un roc qui, graduellement, sortit de terre, formant une masse épaisse et blanche près du Rocher de l'Aigle.

Ils se remirent alors en route, allant vers le Sud, puis vers l'Ouest. Ils arrivèrent ainsi dans la région de Tenatsali, puis au bord d'un autre lac, celui que nous désignons maintenant sous le nom de Lac Salé.

— C'est ici que je vais rester, dit Femme-Sel.

Turquoise, lui, décida d'aller plus à l'est. Il la quitta donc et se remit en marche. Il s'arrêta une première fois au-delà de Santo Domingo, où il laissa une partie de ses vêtements puis, continuant la route, il alla s'installer dans la région habitée par les Visages-Pâles et c'est pourquoi les Hommes-Blancs ont des turquoises plus belles que celles des Indiens.

Pendant ce temps, à Itiwana, nul ne se doutait de ce qui se passait. La petite provision qu'on avait apportée fut bientôt épuisée et ce fut naturellement d'une voix pleine d'assurance que le prêtre déclara qu'on allait retourner au Rocher-Noir.

On partit gaiement, comme à l'ordinaire, mais quand la bande joyeuse arriva à l'endroit où était autrefois le lac, les chants et les plaisanteries s'arrêtèrent soudain. Le rire fit place à la stupéfaction : il n'y avait plus de lac. La demeure de Femme-Sel avait disparu avec elle. Elle était partie, et on pouvait deviner la route qu'elle avait prise à cause des roseaux, encore brillants de parcelles argentées.

Tous revinrent tristement au village, et le prêtre dit aux habitants :

— Il n'y a plus ni lac, ni sel au Rocher-Noir. Mère-Sel nous a quittés.

Et chacun rentra chez soi, regrettant amèrement de n'avoir pas ménagé sa provision.

On ne pouvait vivre sans sel, surtout après s'être habitué à en avoir autant que l'on voulait ; aussi les prêtres qui formaient le Conseil du village se réunirent-ils et décidèrent-ils d'envoyer deux d'entre eux, accompagnés de leurs meilleurs coureurs, à la recherche de Femme-Sel.

La petite caravane partit le lendemain dès le lever du soleil ; les coureurs chargés de la nourriture allaient en avant, les prêtres les

suivaient, portant les bâtons de prières. Ils arrivèrent ainsi au Rocher-Noir et de là purent assez facilement s'orienter.

Lorsqu'ils virent se dresser, près du Rocher de l'Aigle, celui de la Plume-Blanche, ils ne doutèrent point d'être dans la bonne voie. Ils continuèrent donc, gagnèrent ainsi le village de Tenatsali puis celui de Kamaka, où ils durent s'arrêter, car il avaient faim et étaient trop fatigués pour aller plus avant.

Ils s'assirent à l'ombre d'un rocher où se voyaient les traces du passage de celle qu'ils cherchaient. Ils mangèrent, burent l'eau d'une source qui coulait près de là et, une fois reposés, ils remarquèrent tout à coup que ce rocher ressemblait à une maison. Ils le contournèrent, virent une ouverture dans le roc et y entrèrent, les prêtres les premiers.

Leur étonnement fut grand de se trouver bientôt dans une pièce où se tenaient deux jeunes garçons, qui les regardèrent avec bonté et leur dirent :

— Nous sommes heureux de vous voir enfin. La route est longue d'Itiwana à ici. Que pouvons-nous faire pour vous ?

— Notre Mère-Sel vivait au Rocher-Noir, dirent les prêtres. Nos gens n'ont pas su la traiter comme il convenait. Elle est partie. Nous sommes à sa recherche et nous avons suivi sa trace jusqu'à cet endroit.

— Oui, dirent les garçons. Elle s'est arrêtée chez nous et ne demeure pas très loin d'ici. Descendez vers le Sud, vous pourrez être chez elle au coucher du soleil.

Ils partirent donc, se dirigeant vers le Sud, toujours guidés par les particules de sel qu'elle avait laissées derrière elle afin que ses enfants pussent la retrouver. Et ils arrivèrent ainsi au Lac Salé qui, semblable au lac du Rocher-Noir, s'étendait et brillait au soleil comme un grand miroir.

Les coureurs s'arrêtèrent, n'osant poser les pieds sur l'épais tapis de sel qui bordait ses rives, car c'était aux prêtres qu'il incombait d'aller d'abord la saluer et s'excuser auprès d'elle ; mais les prêtres eux-mêmes craignaient cette rencontre. Qu'allait-elle dire, elle qui avait été si bonne et dont la générosité avait été si mal appréciée ?

Les prêtres ôtèrent donc leurs mocassins et entrèrent dans le lac afin d'aller jusqu'à sa demeure, mais les cristaux de sel coupaient leurs pieds. Ils durent s'arrêter et revinrent en arrière tant la douleur était forte.

Ils s'assirent un moment, puis entrèrent de nouveau dans le lac. Ils étaient presque arrivés au centre, mais là le sel semblait plus dur, plus coupant encore. La demeure de Mère-Sel était comme entourée d'une barrière hérissée de piquants et de pointes. De nouveau, ils se virent obligés de rebrousser chemin.

Ils recommencèrent ainsi trois fois. Leurs pieds étaient ensanglantés

et la douleur intense. C'est alors qu'ils eurent l'idée de les enduire d'argile. Après s'être reposés un moment, ils reprirent courage et essayèrent encore d'atteindre leur but.

Cette fois, Mère-Sel les laissa arriver jusqu'à elle. Ils entrèrent dans sa demeure et se présentèrent humblement.

Elle était habillée d'une longue robe blanche, chaussée de mocassins blancs et une couverture blanche drapait ses épaules. Ils furent éblouis de sa splendeur. Jamais elle ne leur avait semblé si belle.

Elle les reçut avec bienveillance et demanda :

— Que voulez-vous de moi ?

— Nous vous cherchons partout, dirent les prêtres. Nous avons eu beaucoup de mal à vous trouver.

— Oui. Quand j'étais près de vous, vous pouviez avoir trop facilement recours à mes services. Ma présence vous semblait toute naturelle. Vous en étiez venus à ne plus avoir aucune considération pour moi. À vos yeux, j'étais votre bien une chose qui vous était due et, sans vous inquiéter de ce que je pouvais ressentir, vous avez taché ma robe et craché dans ma demeure. Je ne veux plus être salie par la jeunesse. Les jeunes gens sont trop souvent insoucients et volages, vous le savez, c'est pourquoi ce n'est pas à eux à venir chez moi.

» Ce n'est pas non plus la tâche des femmes. Je veux que ce soit les hommes qui viennent me chercher et s'ils désirent que je me donne à eux, ils devront me traiter avec respect et remercier le Grand-Esprit en priant de façon convenable et surtout sincère. Aujourd'hui, vous pourrez emporter un peu de sel avec vous.

» Quand vous serez arrivés au village, que chacun de vous fasse venir auprès de lui les sœurs de son père. C'est à elles qu'il conviendra de laver votre corps. Elles vous donneront un cadeau, qui sera comme une offrande faite à moi-même. Vous leur donnerez, en échange, un peu de sel.

» Si d'autres que vous veulent venir, laissez-les faire. Mais qu'ils n'oublient pas ceci : la première fois qu'ils viendront, il faudra qu'au retour ce soient les sœurs de leur père qui lavent leur corps. Elles constateront ainsi les traces de leur fatigue et de leur travail. À cause de cela je serai plus appréciée, plus respectée. L'on aura plus de plaisir à vous voir revenir et l'on remerciera le Grand-Esprit avec plus de ferveur. »

Cela dit, Femme-Sel les laissa remplir leurs sacs et ils partirent. Mais, pour que la punition fut plus sévère et qu'ils s'en souvinssent plus longtemps, au retour le Grand-Esprit les induisit en erreur. Ils se trompèrent de route, durent traverser une région accidentée, tantôt escaladant des rochers, tantôt se frayant un passage au milieu des buissons et des ronces. Ils allèrent ainsi pendant quatre jours.

Leurs vivres étaient épuisés. Affamés et ne trouvant rien d'autre, ils

durent manger des papillons. Ils avaient les pieds en sang, quand enfin ils aperçurent dans le lointain les collines de sable qui entouraient Itiwana.

Voulant signaler leur arrivée et espérant du secours, ils allumèrent un grand feu mais les gens du village ne s'attendaient pas à les voir revenir de ce côté ; ils crurent que ces feux étaient un signal allumé par leurs ennemis, les Navajos, et, effrayés, au lieu d'aller à la rencontre de leurs frères, ils se barricadèrent et se préparèrent à la défense.

Quand enfin après une absence de huit jours, prêtres et coureurs arrivèrent aux dunes bordant le village, leurs mocassins en lambeaux collaient à leurs pieds meurtris, leurs mains étaient ensanglantées, leurs cheveux collés au crâne par la sueur et la poussière, leur corps couvert de plaques d'argile et de boue séchées.

Rassemblant leurs forces, ils crièrent tous ensemble : « Nous voici ! » Et quand un des leurs les entendit et vint auprès d'eux, ils lui dirent :

— Nous voici enfin revenus, mais il faut que le corps de chacun de nous soit lavé par les sœurs de son père et qu'elles nous offrent un cadeau, avant même que nous ne prenions aucune nourriture avec vous. Prévenez-les vite car nous sommes à bout de force.

Les tantes se hâtèrent de se rendre aux demeures des prêtres et des coureurs afin d'être là, dès qu'ils y entreraient. Elles prirent des racines et des herbes odorantes, en firent une eau savonneuse, lavèrent d'abord les cheveux, puis le corps de leurs neveux et pansèrent leur plaies en disant :

— Vous nous êtes aussi chers que nos propres enfants ; vous revenez de loin et vous avez souffert pour nous aider à vivre, nous vous en remercions et voici notre offrande.

On vida alors les sacs de sel. Cela faisait un petit monticule d'une blancheur éblouissante, sur lequel on déposa avec respect un épi de maïs aux grains pleins et réguliers. Ce fut au milieu d'un silence vraiment religieux que les Anciens étendirent alors sur le tout la couverture noire prescrite par l'usage ; ils y disposèrent les plus belles perles d'Itiwana et, tous ensemble, ils remercièrent Femme-Sel et le Grand-Esprit. Puis, avant que le sel ne fût équitablement distribué à chacun, l'aînée des tantes en remplit plusieurs bols et en donna un à chacune de celles qui avaient soigné les émissaires.

C'est depuis ce temps-là que, lorsqu'un Indien zuni va pour la première fois au Lac Salé, les sœurs de son père lui disent au départ : « Nous attendrons notre enfant. » À son retour, elles sont là, ayant préparé les racines et les herbes odorantes. Elles lui souhaitent la bienvenue, lui lavent le corps, lui font un cadeau, et c'est à elles que

vont les premiers bols de sel.



L'opossum et les loups



Un jour, le plus vieux des opossums, l'Ancien, tua un loup. Ce loup avait de longues dents blanches et brillantes, dont il se fit un collier. Puis, content de lui, ce collier bien enfoui dans son épaisse fourrure, l'Ancien se mit en route en chantant son exploit.

Son chant joyeux, aux accents triomphants, attira l'attention du plus vieux et du plus sage des loups qui rôdait dans la campagne, cherchant le camarade disparu, et qui, intrigué et méfiant, alla vers l'opossum et lui demanda :

— Que chantez-vous donc ainsi ?

— Rien... Je pensais que les fleurs étaient belles et la sauge odorante et je le disais bien haut.

L'Ancien des loups ne posa pas d'autres questions, mais il retourna auprès des siens, leur fit part de sa rencontre et leur demanda de se mettre en embuscade et d'écouter attentivement.

Tapis dans un buisson épais, les loups attendirent donc. Le son d'une voix, d'abord lointaine, se rapprochait peu à peu. L'opossum, en effet, ignorant le danger, s'était remis en route et chantait de plus belle. Tout d'abord, méfiant, il avait graduellement loué le parfum pénétrant de la sauge, la beauté des fleurs, les bouleaux et les hêtres qui bordaient les ruisseaux. Puis, lorsqu'il s'était cru loin de l'Ancien des loups, il s'était remis à chanter à la fois sa victoire et la joie qu'il éprouvait à sentir contre sa peau le collier de dents blanches.

Certains qu'ils tenaient le coupable, les loups sortirent alors du fourré et se dressèrent, menaçants, en criant :

— C'est lui qui a tué l'un des nôtres !

Ils se jetèrent sur l'animal surpris, lui lièrent les pattes, l'étendirent sur le sol, le fouillèrent, découvrirent le collier et allaient le tuer,

lorsque l'opossum resté calme malgré l'attaque inattendue, leur dit :

— Je suis brave et je n'ai pas peur de la mort, mais j'aimerais mourir vite. Si vous me frappez avec n'importe quoi ou n'importe comment, je ne mourrai pas tout à fait. Seul l'arbre mort dont l'écorce se détache du tronc et qui se trouve près de la cascade peut causer ma mort. Allô ? le déraciner, prenez une des branches, la plus grosse : un seul coup de cette branche m'abattra à jamais. Faites vite, pendant que je commence à chanter mon chant de mort.

Les loups, crédules, décidèrent de se mettre à la recherche de l'arbre indiqué. Ils partirent, laissant l'opossum, membres liés, sous la garde de l'un d'entre eux, un loup borgne et stupide, qui s'assit à côté de son prisonnier.

Quand ils furent assez loin l'opossum interrompit son chant, pour dire à son gardien :

— Veux-tu être considéré comme étant le brave des braves ? Délie mes liens, puis va couper n'importe quelle branche sans feuille. Tu m'en donneras bravement un grand coup sur la tête et je tomberai mort à tes pieds.

Le loup stupide le crut. Il délia les liens de son prisonnier et allait couper la branche indiquée, quand l'opossum se redressa et, d'un bond, s'élança vers un terrier qui se trouvait près de là et qu'il devait bien connaître.

Lorsque les loups revinrent, portant une grosse branche morte, ils comprirent qu'on s'était moqué d'eux. Furieux, ne voulant plus laisser échapper leur proie, ils décidèrent de creuser le sol, afin de l'atteindre dans le terrier. Ils se mettaient à l'œuvre avec acharnement, lorsque tout à coup, un peu plus loin une tête toute rouge émergea du sol.

C'était celui qu'ils cherchaient, mais nul ne le reconnut car le rusé s'était peint le corps. Changeant sa voix, il leur cria :

— Que faites-vous ainsi, mes amis ?

— Nous creusons le sol, car l'Ancien des opossums a tué l'un des nôtres et se cache ici, répondirent-ils.

— Je vais vous aider, dit le rusé. Ne creusez pas davantage. Il va me suffire d'entrer dans le terrier pour l'en chasser. Restez aux aguets. Je le fais sortir, vous n'aurez plus qu'à le tuer.

Ce disant, il disparut sous terre.

Au bout d'un instant, il apparut de nouveau à un endroit différent, mais là encore, il était méconnaissable : cette fois, il s'était peint le corps en jaune.

— Que faites-vous ? demanda-t-il en changeant le timbre de sa voix.

— Nous creusons le sol car l'Ancien des opossums qui a tué l'un des nôtres se cache ici. Un de nos amis essaie de le forcer hors du trou.

— Je vais aller, moi aussi, chasser votre ennemi, afin que vous puissiez vous en débarrasser plus vite, dit l'opossum qui, de nouveau,

s'engagea dans le terrier.

Lorsqu'il pensa se trouver à une distance raisonnable le mettant hors de danger, il reprit sa voix normale et cria aux loups qui se tenaient aux aguets :

— C'est moi qui ai tué l'un des vôtres ! C'est moi qui l'ai fait et qui me suis moqué de vous !

Mais hélas ! il se croyait beaucoup plus loin qu'il ne l'était réellement. Son corps tout entier était bien dans le terrier, mais il n'en était pas de même de sa longue queue touffue, dont une partie, à son insu, émergeait encore de terre. Les loups, plus furieux que jamais, s'en saisirent. Ils tirèrent, tirèrent, pour amener à eux le coupable.

L'opossum, d'abord surpris, comprit vite ce qui se passait. Il tira de son côté. Agrippé à une forte racine qui heureusement se trouvait là, il résistait désespérément aux efforts conjugués des loups, car il savait que c'en était fait de lui s'ils parvenaient à le tirer jusqu'à eux.

Un moment il se crut perdu. Dans un effort suprême, il donna une forte secousse en avant ; mais les loups tenaient si bien les poils de la queue que toute la belle fourrure se détacha.

C'est depuis lors que l'opossum n'a plus qu'une vilaine queue osseuse, qu'il traîne derrière lui avec un peu de honte, ayant perdu en même temps son trophée de dents de loups et son panache.



Oktimiji et les canards sauvages



Il ne valait pas grand-chose, Oktimiji. Il était égoïste, sournois, menteur ; aussi n'avait-il aucun ami et vivait-il seul dans un teepee, qu'il avait dressé au bord de la rivière, à l'orée d'un petit bois. Il était aussi peu agréable à regarder qu'à fréquenter, avec ses pommettes trop saillantes, sa figure mal peinte de rouge et de bleu, ses yeux entourés d'un large cercle noir et ses cheveux toujours crasseux, qui ressemblaient à des cordons sales.

Oktimiji, paresseux, ne voulait rien faire de bien. Lorsqu'il sentait la faim lui mordre le ventre, il préférait voler ou user de ruse, plutôt que de chasser ou de pêcher comme tout bon Indien doit le faire. Et c'est une de ses ruses que je vais vous raconter.

Il n'avait rien à manger ce jour-là lorsque, accroupi devant son teepee, il vit au loin, dans le marécage, des oiseaux qui semblaient être des canards. Il se dit qu'il pourrait trouver là de quoi faire plusieurs bons repas ; et, prenant sa vieille couverture et son tambour, il partit en longeant la rivière.

À un endroit où se trouvaient de hautes herbes sèches, il en arracha quelques poignées et les mit dans sa couverture dont il noua les quatre coins. Son léger fardeau sur le dos, il continua allègrement sa route ; ses lèvres grimaçaient d'un plaisir malicieux et il sautillait sur le sol sablonneux et inégal.

Les canards ne se doutaient guère des idées d'Oktimiji. Ils étaient heureux d'être ensemble dans ce marécage, de sentir le bon soleil sur leur dos, l'eau bien boueuse à leurs pattes. Ils avaient mangé à leur faim et les plus jeunes s'amusaient à se poursuivre en ramant vigoureusement. Ils chantaient et dansaient aussi, car les canards chantent et dansent quand ils sont heureux. Les plus vieux tournaient

dans l'eau en larges ronds, balançant la tête de droite et de gauche, regardant avec bienveillance et avec plaisir les ébats de la jeunesse et poussant des « coin... coin... » de satisfaction.

L'air tout joyeux, Oktiviji s'avavançait vers le marais. Les canards, le voyant sans armes et souriant, crurent qu'il avait bien mangé lui aussi, et que, par conséquent, il était sans méchanceté. Ne craignant rien de lui, certains parmi les plus jeunes crièrent :

— Bonjour, Oktiviji !

— Bonjour, mes amis, bonjour !

— Que portes-tu sur le dos ?

Hélas ! les canards sont souvent bavards et curieux, ils sont aussi confiants et naïfs. Ils ne remarquèrent pas le plissement des lèvres et la lueur sournoise qui brillait dans les yeux de l'Indien. Le contenu de la couverture les intéressait trop ! Tous les cous se tendaient vers cette couverture gonflée et tous les becs, jeunes ou vieux, remuaient :

— Coin... coin... Oktiviji, que portes-tu là ?

— Oh ! rien de bien intéressant, répondit celui-ci. Ce n'est qu'un paquet de chansons.

— Un paquet de chansons ? Coin... coin... Oktiviji, ouvre ton paquet, laisse-nous entendre tes chansons ! Coin... coin... coin...

Et voilà tous les canards qui accourent autour de lui, lui passant entre les jambes, lui becquetant les mollets, tirant les franges de sa tunique en peau de daim chacun le suppliant à sa manière.

— Vous êtes mes amis et je serai heureux de faire sortir mes chansons pour vous, dit enfin Oktiviji, mais elles sont timides. Il faudrait les entendre les yeux bien fermés, en dansant en rond autour de moi pour les encourager.

— Qu'à cela ne tienne, Oktiviji ! Nous fermerons les yeux et danserons en rond autour de toi, pendant que sortiront tes chansons !

— Entendu, mes amours !

Et l'Indien fit d'abord asseoir les oiseaux autour de lui pendant qu'il se préparait. Puis il prit son tambour et son paquet et dit :

— Maintenant, que toutes les paupières se ferment. Ceux qui les ouvriront auront à jamais les yeux couleur de sang. Écoutez mes chansons, en dansant, les yeux fermés.



Oktimiji se mit alors à frapper sur son tambour....

Oktimiji se mit alors à frapper sur son tambour et à chanter doucement. Les canards se levèrent et, toujours en rond, au rythme de la chanson, ils commencèrent à danser, les yeux bien clos.

Peu à peu le bruit du tambour cessa. La chanson fut chantée d'une voix de plus en plus forte. Le rythme en devint moins bon ; on sentait de grands mouvements, comme si Oktimiji s'agitait au centre du cercle. Que faisait-il ? Est-ce que, par hasard, les chansons voulaient s'enfuir et qu'il essayait de les rattraper ? Nul n'osait ouvrir les yeux, de peur de les avoir à jamais couleur de sang et l'on continuait de tourner sans lever les paupières.

Tout à coup, on entendit un cri de terreur et d'alarme : « Sauvez-vous ! Sauvez-vous ! »

C'était le cri d'un des jeunes canards qui, plus curieux que les autres et ne pouvant résister davantage à la tentation, avait voulu voir ce qui se passait. Et qu'avait-il vu ?

Debout au milieu du cercle, Oktimiji chantait, mais tout en chantant, il attrapait celui des canards qui passait devant lui et lui tordait le cou avant que le malheureux eût le temps de pousser un cri de souffrance ou d'alarme.

Ce fut la débandade. Tous se sauvèrent, aussi loin et du mieux qu'ils purent : les jeunes s'envolèrent à tire d'ailes, malgré les battements précipités de leur cœur et les vieux, s'aidant à la fois de leurs pattes et de leurs ailes, essayèrent de se cacher dans les roseaux. Leur cœur à eux aussi battait à se rompre et leurs yeux étaient rouges de frayeur.

Pendant ce temps Oktimiji, cruel et fourbe, riait en voyant leur épouvante et leur détresse. Il avait autour de lui une bonne douzaine de victimes, de quoi faire quelques bons repas. Il les ramassa dans sa couverture et, toujours ricanant, il partit vers son teepee en fredonnant ses chansons.

Les vieux le virent s'éloigner ; et eux, qui étaient sages et prévoyants, ils disaient, en hochant la tête et en pleurant la mort des leurs :

— Oktimiji est rusé, menteur et méchant. Personne ne l'aimera jamais. Personne ne l'aidera quand il sera dans le besoin ! Il mourra seul dans son teepee et le Grand-Esprit ne voudra pas le recevoir au Terrain-de-chasse-des-Bienheureux, là où vont les Indiens qui, sur terre, ont été braves, justes et francs !



Peau-de-Loup et Antilope



N l'appelait Peau-de-Loup parce qu'on l'avait toujours connu vêtu de la peau d'un loup. Il vivait au Village-des-Hommes, qui se trouvait situé dans les Terres-du-Sud.

Village curieux. Comme l'indiquait son nom, il n'y avait là que des hommes, rien que des hommes. Fiers et souvent hâbleurs, ils ne voulaient dépendre de personne et encore moins des femmes ; d'ailleurs, bien qu'on sût au Village-des-Hommes que les femmes existaient réellement quelque part au Nord, nul n'en avait jamais vu. Ils vivaient donc en se nourrissant du produit de leur chasse, faisant eux-mêmes rôtir ou sécher la viande. Ils étaient le plus souvent vêtus de peaux de buffle ou d'élan et couchaient sur le sol, sans abri, enveloppés de peaux d'ours pendant les nuits fraîches.

Un village tout aussi étrange était celui situé au Nord, dans les collines du Porc-Épic. C'était le Village-des-Femmes. Il était habité par des femmes, rien que par des femmes.

Elles aussi subvenaient à tous leurs besoins. Comme elles n'avaient pas la force des hommes, elles ne pouvaient prétendre chasser le buffle et l'élan, mais elles tendaient des pièges aux abords des salines où venaient boire les antilopes, et à l'entrée des terriers où vivaient les lapins, les marmottes et les lièvres.

Elles l'avaient, séchaient, grattaient et tannaient les peaux, dont elles faisaient des robes et des mocassins.

Elles ne se nourrissaient pas exclusivement de viande, mais aussi de fruits sauvages, qu'elles allaient chercher dans les buissons et qu'elles faisaient sécher afin d'en avoir une provision pour l'hiver. Elles savaient tresser des nattes de roseaux et dresser des tentes en fichant en terre de solides pieux qu'elles recouvraient de peaux de bêtes. Et

elles vivaient heureuses sans penser aux hommes.

Or, un jour, Peau-de-Loup eut l'idée d'aller voir ce qui se passait réellement au village qu'on disait exister, perdu au milieu des collines du Porc-Épic.

— Je vais chez les femmes, dit-il.

Et il partit.

Il marcha, marcha longtemps, très longtemps, se dirigeant vers le Nord.

Ce ne fut qu'après plusieurs lunes qu'il aperçut le camp des femmes. Il s'approcha, pénétra hardiment dans l'enceinte et s'accroupit devant la plus belle des tentes. C'est là qu'habitait Antilope, « chef » de la tribu. Peau-de-Loup l'ignorait. Il ne connaissait pas Antilope et ne savait rien de ce qui se rapportait aux femmes.

Aucune d'elles ne voulut avoir l'air de remarquer l'étranger. Toutes continuèrent de vaquer à leurs occupations : l'une dépeçait un animal, l'autre cousait des mocassins, une autre écrasait des myrtilles pour en faire des galettes.

Lorsqu'elles avaient vu l'étranger, les Indiennes avaient redoublé d'activité car, sans s'en rendre compte, elles désiraient faire étalage de leur diligence et de leur capacité ; mais à cause de la chaleur, du mouvement qu'elles se donnaient, la sueur perlait sur leur visage, leurs cheveux étaient en désordre, de longues traînées de graisse et de sang coulaient le long de leurs vêtements et le jus des fruits teintait leurs mains.

Peau-de-Loup les regardait. Il pensait qu'elles n'étaient pas jolies à voir, ces femmes peu soignées et bavardes, mais il n'en restait pas moins accroupi, silencieux, à la même place.

Il resta ainsi longtemps. C'est alors qu'après l'avoir bien examiné, Antilope se dirigea tout à coup vers lui.

Elle le montra du doigt et, dans son langage qui ne connaissait pas d'autre expression, elle dit à ses compagnes :

— Je le prends pour époux.

Peau-de-Loup leva les yeux vers elle. Elle avait très chaud. Elle paraissait sale. Ses mains semblaient gluantes. De longues mèches noires et inégales, humides de sueur, tombaient en désordre sur son front. Sa robe était maculée de toutes sortes de taches. Il détourna dédaigneusement la tête.

Toutes les femmes comprirent que l'Indien ne voulait pas d'Antilope, qui se retira sous sa tente, humiliée et malheureuse à cause de l'affront qu'elle, chef du village, venait d'essuyer devant ses compagnes.

Celles-ci se remirent à leur travail, sans entrain cette fois. Personne ne voulait plus s'occuper de Peau-de-Loup. Qu'il le désirât ou non, il

était l'homme choisi par Antilope et c'est à elle seule qu'il pouvait appartenir.

Il retourna donc à son village, maussade et mécontent, et se garda bien de raconter à ses camarades ce qui lui était arrivé.

À quelque temps de là, un autre Indien du village décida lui aussi d'aller chez les femmes. Il suivit à peu près les mêmes sentiers qu'avait suivis Peau-de-Loup, s'égara dans la montagne mais finit par arriver.

Comme de coutume les femmes étaient occupées à coudre, à cuire, à faire des galettes de maïs ou de fruits, à préparer des peaux. L'Indien s'accroupit à l'entrée du village.

Malgré sa fatigue, il regardait avec intérêt et bienveillance ce qui se passait autour de lui, lorsque l'une des femmes s'approcha, le montra du doigt, comme avait fait Antilope, et déclara :

— Je le prends pour époux.

C'était une Indienne jeune, agréable à regarder, avec ses cheveux bien tressés, ses yeux brillants, son sourire aimable, son visage et ses mains propres, sa robe sans tache. Instinctivement l'homme se leva et la suivit sous la tente. Là, elle lui offrit un grand bol de maïs et de la viande rôtie. Pendant qu'il mangeait et se reposait en fumant, elle se mit à lui confectionner un vêtement de peau de daim et des mocassins. Puis elle coupa une bande de cuir, dont elle lui entourait le front et qu'elle orna d'une plume d'aigle. L'Indien, séduit, resta avec elle et devint son époux.

Ne le voyant pas revenir, plusieurs amis du jeune homme partirent à sa recherche et finirent par arriver aux collines du Porc-Épic. Eux aussi furent choisis par les femmes et restèrent avec elles. Peu à peu, tous les hommes de la Terre-du-Sud connurent le Village-des-Femmes, et tous y trouvèrent une épouse. Ils s'habituèrent à vivre sous les tentes et dans les wigwams. Des enfants naquirent. Le village devint bientôt trop petit et les hommes, qui ne trouvaient pas assez de buffles et d'ours dans les parages, décidèrent d'aller s'installer avec leurs familles dans une région qui se trouvait à mi-chemin entre les deux camps et où abondaient gibier et poisson.

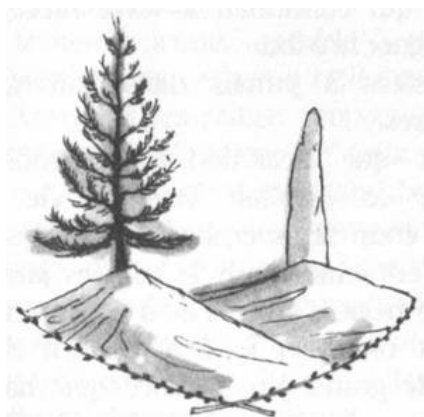
Peau-de-Loup, obstiné, ne voulut pas être des leurs, et Antilope, qui continuait à vivre seule, ne désirait pas accompagner la tribu.

— Qu'ils restent à jamais dans leur camp désert, dirent les autres.

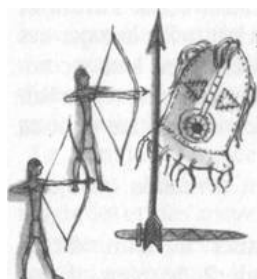
Et pendant que Peau-de-Loup, immobile, pensait tristement à ce qu'allait être sa vie solitaire, il sentit tout à coup ses membres se paralyser, ses pieds semblaient s'enraciner dans le sol, ses jambes prendre la forme d'un tronc d'arbre. Peu à peu, il comprit ce qui se

passait et remercia le Grand-Esprit de permettre qu'il devînt le grand pin solitaire qui marque encore aujourd'hui l'emplacement du Village-des-Terres-du-Sud et qu'égaie le chant des oiseaux.

Au même moment, Antilope, montée sur le haut de la colline, regardait tristement s'éloigner ses amies de toujours. Trop fière pour changer d'avis et les suivre, elle restait là. Il lui semblait que jamais plus elle n'aurait le courage d'accomplir les tâches quotidiennes. Et le Grand-Esprit, compatissant, la changea en un rocher, sorte de menhir au sommet arrondi, qu'on peut voir encore au point le plus élevé des collines du Porc-Épic et au pied duquel poussent la sauge odorante et les Heurs sauvages.



Yeitso et les deux frères navajos



ES Navajos sont des Indiens qui habitent encore aujourd'hui l'immense région désertique du Sud-Ouest des États-Unis. Ils y construisent des hogans, mais ils aiment tant le grand air et l'espace qu'ils préfèrent vivre dehors. On les voit donc se reposer, ou travailler, accroupis à la porte de l'habitation. Parfois, ils dansent et chantent au soleil. La nuit, enveloppés dans une couverture, ils dorment à la belle étoile. Ils n'utilisent leur hogan qu'en hiver, lorsqu'ils doivent se protéger du froid.

Des quantités de chants et de nombreuses légendes ont rendu fameuse la tribu des Navajos. Le personnage principal d'un grand nombre de ces récits est Yeitso, un géant, le plus féroce des mauvais génies ennemis des Navajos. Voici comment deux Indiens de la tribu parvinrent à débarrasser le pays de ce terrible personnage dont, tout enfants, ils avaient manqué d'être les victimes.

Ils jouaient un jour près de leur mère, qui était occupée à cuire des galettes de maïs sans penser au géant malfaisant, quand, soudain on entendit dans le lointain un bruit semblable à celui du tonnerre. La mère se retourna et aperçut le monstre qui s'avavançait à grands pas. Rapide comme l'éclair, elle attrapa ses deux enfants, les cacha dans un buisson, en leur recommandant d'y rester immobiles et silencieux, et revint à son four, comme si la cuisson de ses galettes était sa seule préoccupation.

Yeitso arriva près d'elle et lui en demanda quelques-unes.

— Mes galettes ne peuvent apaiser ta faim, dit la mère ; à quoi bon m'en demander ? Je n'en ai pas d'assez grosses pour toi.

— Eh bien ! cela m'est égal, répondit le géant. Je mangerai tes enfants car je préfère les enfants aux galettes. Où sont-ils ? On m'a dit

qu'il y avait deux garçons chez toi et je viens les chercher.

Il était bien difficile à la courageuse femme de ne pas se trahir. Elle réussit toutefois à convaincre Yeitso que ses fils n'étaient pas là et à l'éloigner de son habitation. Pendant ce temps, les enfants, serrés l'un contre l'autre, entendaient ce que disait le monstre et se demandaient si leur dernière heure était arrivée. Enfin, le géant s'éloigna et ils sortirent de leur cachette. Ils jurèrent alors qu'un jour ils se débarrasseraient de lui et en délivreraient toute la région.

Pour tuer un monstre aussi fort et aussi cruel que Yeitso, il ne faut pas être un homme ordinaire, car la tâche est dangereuse et difficile. Pour réussir, il faut beaucoup de courage et d'obstination. Il faut aussi avoir des amis. Les meilleurs amis des enfants furent d'abord une sorcière qu'on appelait la Femme-Araignée, puis leur père, puis le vent.

La Femme-Araignée leur parla des dangers qu'ils devraient affronter. Elle connaissait des formules magiques et des moyens extraordinaires pour faire face à toutes les épreuves. Un de ces moyens, qu'elle leur enseigna, consistait à avoir toujours sur soi une grande quantité de pollen. Il suffisait alors de lancer ce pollen sur la personne ou sur la chose qu'on voulait réduire à l'impuissance, en prononçant ces paroles magiques :

Que ce pollen vous paralyse les pieds.

Que ce pollen vous paralyse les mains.

Que ce pollen vous paralyse le corps,

Que ce pollen vous paralyse l'esprit.

Que ce pollen vous paralyse la voix.

Et maintenant :

Immobilisez-vous.

Quand les enfants se crurent assez forts et que la Femme-Araignée pensa qu'ils en savaient assez pour se mettre en campagne, ils récoltèrent tout le pollen qu'ils purent trouver, puis se mirent à la recherche de leur père, car ils ne doutaient pas que lui aussi les aiderait dans leur tâche.

Leur père n'était pas un Indien ordinaire : c'était le porteur du soleil. Il vivait loin d'eux, si loin qu'il n'était jamais venu voir ses fils et que ceux-ci n'avaient jamais pu aller jusqu'à lui.

Nos deux jeunes héros quittèrent donc le hogan de leur mère et arrivèrent un jour à un endroit où se trouvaient deux énormes rochers, qui ressemblaient à deux falaises se faisant face. Ils savaient que ces rochers étaient en réalité deux mauvais esprits, cannibales, géants malfaisants alliés de Yeitso. Lorsqu'un Navajo s'engageait dans le large couloir qui se trouvait entre ces masses de pierre, celles-ci se refermaient vite sur lui et l'écrasaient.

Les deux frères firent semblant d'avancer et de s'engager sur cette route. Au moment même où les rochers allaient se refermer sur eux, ils se rejetèrent en arrière et l'on entendit le bruit épouvantable des énormes rocs qui s'entrechoquaient.

Les garçons attendirent que les falaises se fussent écartées de nouveau. Ils recommencèrent alors une deuxième, puis une troisième, puis une quatrième fois ; et chaque fois, les rochers voulaient les atteindre et les broyer mais n'y parvinrent pas. Après la quatrième fois, ils demandèrent aux invulnérables jeunes gens :

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Où allez-vous ?

— Nous sommes les fils de celui qui porte le soleil, répondirent les jeunes Navajos. Nous venons de Dsilnaotil et nous allons à la maison de notre père.

Alors ils jetèrent du pollen sur les rochers en répétant la formule magique qu'on leur avait apprise.

Et les rochers s'immobilisèrent pour reprendre l'aspect de ceux des falaises, face à face en bordure du chemin et ils dirent :

— Allez à la maison de votre père.

Les garçons se remirent en route. Après quelque temps, ils atteignirent un immense espace marécageux, couvert de roseaux gigantesques aux feuilles effilées tranchantes comme des sabres. Devant eux, les roseaux s'écartèrent. Une route s'ouvrit toute droite, dans la direction qu'ils devaient prendre. Les deux garçons savaient que, s'ils s'engageaient sur cette route, les roseaux se refermeraient sur eux et les couperaient en morceaux. Ils firent semblant d'avancer et, au moment où les roseaux allaient les envelopper, ils se rejetèrent en arrière.

Ils recommencèrent une deuxième, une troisième, puis une quatrième fois. Chaque fois les roseaux croyaient pouvoir les atteindre, chaque fois, les enfants évitaient le danger.

Après la quatrième fois les roseaux, surpris, demandèrent :

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Où allez-vous ?

— Nous sommes les enfants de celui qui porte le soleil, répondirent-ils. Nous venons de Dsilnaotil et nous allons à la maison de notre père.

Ils jetèrent alors du pollen sur les roseaux en répétant la formule magique. Les roseaux s'immobilisèrent et les laissèrent passer, disant :

— Allez à la maison de votre père.

Plus tard, ils atteignirent un désert où les cactus poussaient en abondance. Les deux frères n'en avaient jamais vu d'aussi grands ; leurs épines ressemblaient à des instruments de torture. Si un voyageur traversait cette région, les cactus se rejoignaient sur lui et les épines meurtrières le tuaient en déchirant son corps.

Quand les garçons arrivèrent à la lisière de ce désert, ils recommencèrent ce qu'ils avaient fait à la bordure du marécage

couvert de roseaux. Quatre fois, ils firent semblant d'avancer et quatre fois se rejetèrent en arrière, laissant les cactus se déchirer les uns contre les autres. Après la quatrième fois, les cactus, surpris, demandèrent :

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Où allez-vous ?

Ils répondirent ce qu'ils avaient déjà répondu aux rochers et aux roseaux et répétèrent la formule magique. Alors les cactus, eux aussi, leur dirent :

— Allez à la maison de votre père.

Ils atteignirent bientôt la région des sables mouvants. Figurez-vous des sables de toutes couleurs, tantôt se déroulant comme les vagues de l'océan, tantôt bouillonnant comme l'eau sur un brasier ardent, tantôt s'élevant et tournoyant comme à la merci d'un cyclone ; toujours prêts à engloutir, à brûler, à étouffer l'Indien qui s'y serait aventuré.

En apercevant les garçons, les sables s'immobilisèrent pour les tromper, tout en s'apprêtant à s'agiter et à saisir leur proie. Mais les deux frères savaient qu'il fallait être prudent. À quatre reprises, ils firent semblant de vouloir s'engager dans les sables ; chaque fois, les sables commencèrent à se mouvoir et, surpris, retombèrent en une fine pluie multicolore qui brillait aux rayons du soleil, devant les jeunes garçons qu'ils n'avaient pu atteindre. Après la quatrième fois, les sables demandèrent :

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Où allez-vous ?

Ils répondirent :

— Nous sommes les fils de celui qui porte le soleil. Nous venons de Dsilnaotil et nous allons à la maison de notre père.

Ils prononcèrent la formule magique. Le sol étant devenu immobile et uni, ils purent continuer leur route. Suivant sagement les conseils que leur avait donnés la Femme-Araignée, ils arrivèrent enfin à la maison de leur père.

C'était une maison merveilleuse, aux murs de turquoise, qui se dressait, resplendissante, sur le sable argenté, près d'un grand lac aux eaux calmes où se reflétait un ciel sans nuages. Ils en firent le tour et n'y trouvèrent personne. Ils attendirent, assis devant la porte.

Au bout de quelque temps, ils virent venir un géant qui portait le soleil sur son dos : c'était leur père. Aussitôt arrivé à sa demeure, le bon géant se débarrassa de son fardeau et accrocha l'énorme disque d'or au mur de l'Ouest. Avant de s'immobiliser le disque s'agita quelques instants, émettant un très pur son métallique chaque fois qu'il heurtait le mur. Le bon géant le regardait en souriant et ne le quitta des yeux que lorsqu'il fut immobile et silencieux. C'est alors qu'il remarqua la présence des jeunes Navajos à la porte de sa

demeure.

Il fut bien étonné de découvrir qu'il était leur père, mais cette découverte le remplit de joie. La tâche importante qu'il devait accomplir et la grande distance qui le séparait d'eux ne lui avait pas permis de les voir et de les connaître, mais maintenant qu'ils étaient réunis, il en était heureux. Il leur demanda comment ils avaient réussi à venir jusqu'à lui et de quelle manière il pouvait les aider.

Les garçons lui racontèrent alors comment les génies malfaisants dévastaient la région qu'ils habitaient.

— Bientôt ils auront détruit toute notre tribu, dirent-ils. Nous devons engager la lutte. Donnez-nous les armes dont nous avons besoin et nous exterminerons nos ennemis.

Ils lui parlèrent surtout de Yeitso, qui avait voulu les manger. Pour montrer leur bravoure, ils lui racontèrent toutes les épreuves qu'ils avaient dû surmonter avant d'atteindre la maison du soleil.

Le langage de ses fils remplit le père de joie et de fierté. Il s'empessa de les aider.

— Voici ce qu'il vous faut, dit-il.

D'étranges vêtements de métal épais étaient accrochés aux murs intérieurs de la maison ; ils semblaient pouvoir résister aux coups les plus terribles. Le père les leur offrit, ainsi qu'un arc magique avec des flèches, toutes sortes de flèches faites d'arc-en-ciel, de rayons de soleil et d'éclairs.

Les jeunes gens revêtirent ces armures. Les flèches formaient comme une seconde cuirasse autour de leur corps. Ils remercièrent leur père qui, après leur avoir donné de sages conseils, ordonna à un éclair de transporter ses fils au sommet du mont San Mateo.

C'est près de ce mont San Mateo que Yeitso apparaissait ordinairement trois fois, avant de descendre et de disparaître dans la vallée. Les jeunes héros l'attendirent. En l'attendant, ils essayèrent une de leurs flèches, en la lançant contre le flanc de la montagne. La puissance de l'arme était telle qu'elle transperça le mont. Une brèche qu'elle y fit se voit encore aujourd'hui. Alors ils se dirent :

« Avec de telles armes, nous sommes sûrs de notre victoire. »

Et, le cœur plein de confiance, ils attendirent l'ennemi.

Tout à coup, un grondement qu'ils connaissaient déjà et qui était semblable au roulement du tonnerre, se fit entendre : c'était le monstre qui s'avavançait. On pouvait voir sa tête se montrer, puis disparaître par-delà les collines, à l'est de la vallée.

On entendit un nouveau grondement et l'on ne vit plus seulement la tête, mais aussi le torse de Yeitso au-dessus des sommets plus élevés du Sud. Le géant regardait autour de lui. Il disparut encore.

Un autre grondement, plus puissant et plus terrible que les autres, se prolongea longuement. Apparaissant derrière les montagnes de

l'Ouest, Yeitso se dressait, visible jusqu'à la taille. Enfin il se montra, effrayant et gigantesque, au-dessus des montagnes du Nord. Il passa entre ces montagnes, se dirigea vers le lac, s'agenouilla sur le bord et s'y pencha pour boire. Il était si terrible à voir et roulait des yeux si féroces que les jeunes garçons ne purent s'empêcher de trembler. Cependant, le souvenir de leur père et de la cause qu'ils défendaient ranima leur courage. Lorsqu'ils entendirent Yeitso annoncer d'une voix puissante qu'il allait les manger, ils le défièrent en le raillant.

Le vent, ami des Indiens, voyant le géant se préparer à jeter sur eux la foudre qu'il portait avec lui et qui les aurait certainement tués, se précipita vers eux pour les en prévenir. Chaque fois que jaillissait un éclair, les deux frères en évitaient les coups, se cachant tantôt d'un côté tantôt de l'autre, selon les indications que leur donnait le vent.

À quatre reprises, le monstre essaya vainement de les atteindre. Alors, toujours guidés par le vent qui leur signalait les mouvements de leur ennemi, ils attaquèrent à leur tour. Ils préparèrent leurs flèches-éclairs, bandèrent leur arc et visèrent Yeitso.

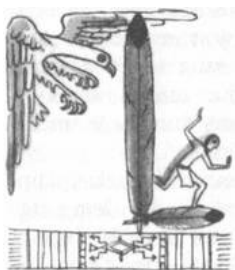
Quand la cause est juste et qu'on a la ferme volonté de vaincre, la main ne tremble pas. Avec calme, le frère aîné lança quatre flèches. La quatrième atteignit le géant ; celui-ci tomba sur le sol, face en avant, avec un bruit sourd, qui résonna longtemps dans toute la vallée. Et la terre trembla sous le choc.

Le plus jeune des frères se jeta alors sur le monstre et lui coupa la tête, qu'il alla placer au sommet du mont San Mateo, face à l'Est, afin d'effrayer les mauvais génies qui voudraient troubler la paix des Navajos.

Depuis ce temps-là, les Indiens continuent de vivre dans le désert. Les femmes cuisent les galettes de maïs et tissent des tapis de laine, les enfants n'ont plus peur des génies malfaisants, les hommes confectionnent des bijoux d'argent et de turquoise. Parfois, ils chantent et dansent, ou assis en rond sous les étoiles, à l'ombre d'un hogan ou près d'un grand cactus, ils fument paisiblement leur pipe en se racontant les légendes que déjà racontaient leurs pères.



L'aigle aux ailes rouges



A surprise fut grande lorsqu'un jour le grand aigle rouge apparut pour la première fois au-dessus de la forêt. Lorsqu'ils virent la couleur écarlate de ses ailes, les Indiens furent saisis de frayeur : elles semblaient avoir trempé dans le sang et donnaient à l'oiseau un aspect lugubre et terrifiant.

Les Indiens avaient raison d'avoir peur du monstre, car l'aigle rouge était un chasseur d'hommes. Il avait installé son aire au sommet d'un grand arbre dominant la falaise. C'est là qu'il emportait régulièrement sa proie : vieillard, femme ou enfant, tout lui était bon.

En vain, les meilleurs des chasseurs essayèrent-ils de l'abattre. Malgré leur habileté et leurs efforts, leurs flèches ne pouvaient atteindre l'oiseau gigantesque. Voyant cela, le Grand Chef de la tribu réunit les guerriers et promit de donner l'une de ses filles en mariage à celui qui tuerait l'aigle rouge.

Les filles du Grand Chef étaient belles, intelligentes et travailleuses ; aussi les jeunes Braves redoublèrent-ils de vigilance et d'audace, tantôt guettant l'oiseau, prêts à l'attaque, tantôt essayant d'escalader la falaise, pour aller l'atteindre dans son aire. Mais la falaise était taillée à pic, l'ascension en était presque impossible, et l'aigle couleur de sang savait défendre féroceement son domaine. Chaque matin, au soleil levant, il revenait planer au-dessus du village, menaçant, effrayant, toujours invulnérable.

Or, un jour, des Braves, chassant dans la plaine virent dans le lointain un Indien qui leur était inconnu. À cause de son visage peint et de la sorte de tunique qu'il portait, on devinait que c'était un guerrier de la tribu des Dakotas. Il se trouvait à quelque distance d'un groupe de buffles, lorsqu'il lança sa flèche. Le projectile tua un animal

mais, au lieu de rester dans le corps de celui-ci, les Indiens furent stupéfaits de voir cette flèche sortir de la blessure, rebondir, se lancer de nouveau d'elle-même et aller frapper un autre buffle, puis un autre encore, jusqu'à ce que tous les animaux fussent exterminés.

— Il faut que cette flèche soit enchantée, dirent-ils.

— C'est cette flèche enchantée qui, seule, pourra abattre l'aigle rouge, déclarèrent les Sages.

Les Braves essayèrent donc immédiatement de rattraper l'inconnu, qui s'était éloigné de son terrain de chasse. Ils le retrouvèrent de l'autre côté de la vallée et le jeune Dakota promit de venir les aider.

Il y avait alors dans la région un Indien vaniteux, envieux, paresseux, menteur et, de plus, très laid, car on ne peut qu'être laid avec pareille nature. Nous le connaissons déjà : il s'appelait Iktomini.

Iktomini désirait vivement épouser une des filles du Grand Chef, non pas à cause des qualités morales de celle-ci (cela lui était bien indifférent !), mais parce qu'il aurait alors une femme travaillant pour lui et que, grâce à son beau-père, il occuperait une place enviable dans la tribu. Il prévoyait ainsi pour lui une vie heureuse et sans effort. Poussé par cette idée, il décida d'user de ruse afin de prendre la place de l'Indien vengeur.

Le guerrier dakota devait arriver au village à jour dit. Iktomini alla guetter sa venue. Il le vit s'approcher d'un pas léger et reconnut tout de suite celui dont on avait décrit les beaux traits et les grands yeux noirs. La figure de cet Indien était peinte avec, au-dessus des tempes, les raies rouges, signes de haut rang. Il portait allègrement un arc, à la verge longue et forte et un carquois rempli de flèches. « Les flèches enchantées », pensa Iktomini.

À son approche, les oiseaux, soudain plus joyeux, se mettent à chanter, lui souhaitant la bienvenue :

— *Koda Ni Dakota* : Ami, vous êtes un Dakota, disent les oiseaux dans leur langage.

Et l'Indien semble un jeune dieu, comparé au mauvais génie qui l'épie.

Le mauvais génie se moque bien de la beauté du guerrier et du chant des oiseaux. Intérieurement, il rit d'un mauvais rire en s'approchant du jeune homme.

— Grand Guerrier, lui dit-il d'un air doucereux et pitoyable, ayez pitié d'un pauvre affamé. Vous êtes beau et vous semblez heureux, je suis laid et je n'ai rien eu à manger aujourd'hui. Ne pourriez-vous tuer pour moi cet oiseau perché tout là-haut ?

Le jeune homme au grand cœur sourit à son frère malheureux, voit l'oiseau qui s'est tu, et prenant une flèche, la lance vers son but.

L'oiseau frappé tombe, mais sa chute se trouve arrêtée par les branches et il reste dans l'arbre.

— Ne pourriez-vous aller le chercher pour moi ? demanda Iktomini. Vous êtes jeune et fort, je suis vieux et mes jambes sont faibles.

L'Indien n'hésite pas. Au moment où il arrive au pied de l'arbre, Iktomini suggère :

— Ôtez vos jolis mocassins. Vous risqueriez de les déchirer en grimpant le long du tronc ou parmi les branches rugueuses.

Et l'Indien laisse ses mocassins au pied de l'arbre.

— Laissez aussi vos flèches, qui vous gêneraient.

Le jeune homme se débarrasse de son arc et de son carquois. Lestement il grimpe dans l'arbre, atteint l'oiseau, le lance à Iktomini et s'aperçoit alors que celui-ci a ses flèches en mains et qu'il parle à voix basse.

— Que dis-tu ? demande le jeune homme.

— Rien d'important, grogne Iktomini.

Et il continue à murmurer :

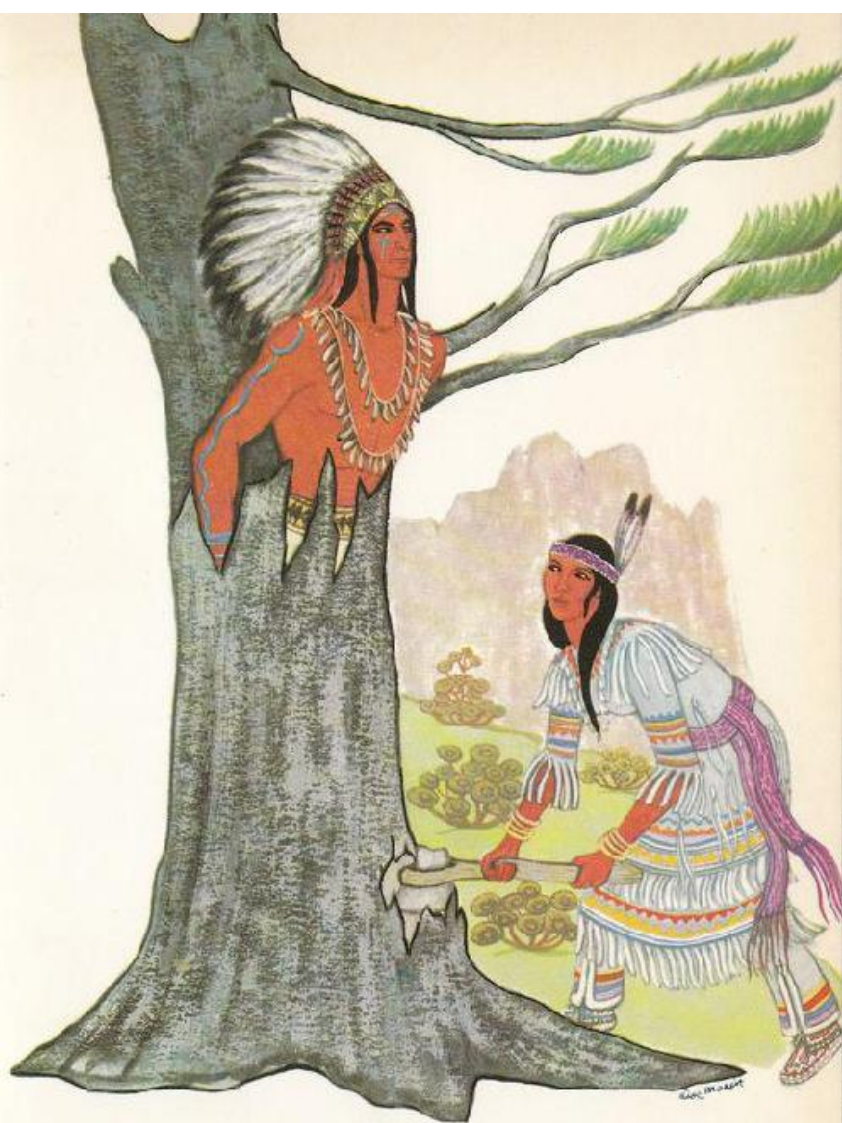
— Je veux que tu sois emprisonné dans l'écorce de l'arbre, je veux que tu sois emprisonné dans l'écorce de l'arbre, je veux...

Au fur et à mesure que le Dakota descend, il lui semble qu'il perd de son agilité ; bientôt même, il se meut avec difficulté. Il ne comprend pas ce qui lui arrive lorsque, tout à coup, Iktomini, se redressant, crie d'une voix forte :

— *Je veux que tu sois emprisonné dans l'écorce de l'arbre !*

Au même instant, le jeune Dakota se sent saisi et entouré par l'écorce. Il essaie vainement de se dégager. Une force inconnue paralyse tous ses membres. Il est incapable de bouger et bientôt, semble ne plus faire qu'un avec le grand pin sur lequel il était monté.

Iktomini partit alors d'un grand éclat de rire, fit une horrible grimace au prisonnier, chaussa les mocassins, jeta le carquois sur son dos et, l'arc en main, se dirigea vers le village.



Elle détacha l'écorce et libéra le jeune homme...

Le jeune homme resta ainsi, prisonnier et immobile, durant tout la nuit. Au soleil levant, il aperçut enfin dans le lointain, arrivant vers lui à cheval, une des plus jolies jeunes filles qu'il eût jamais vues. C'était une des filles du Grand Chef, qui revenait d'un village voisin où elle avait passé quelques jours.

— Belle jeune fille, s'écria le Dakota, viens me délivrer ! Je suis emprisonné par l'écorce de cet arbre !

La jeune fille entendit la voix, se retourna, regarda autour d'elle et ne vit personne. La voix devint plus forte et la même prière s'éleva, plus pressante.

Elle comprit alors, mit pied à terre, et saisissant sa hache, s'élança vers l'arbre, en détacha l'écorce et libéra le jeune homme, qui s'inclina respectueusement devant elle et lui raconta en quelques mots ce qui lui était arrivé.

La jeune fille reprit sa monture et partit alors au galop, afin d'informer son père de ce qui s'était passé.

Pendant ce temps, Iktomini était arrivé au village.

Les Indiens qui se relayaient pour attendre la venue du Dakota crurent l'apercevoir dans le lointain. Dès qu'ils reconnurent son arc et ses flèches ils s'élancèrent à sa rencontre en criant :

— Voici le Vengeur ! Voici celui qui va tuer l'aigle rouge !

Et tous sortirent des wigwams pour aller au-devant du héros ; mais l'aigle rouge qui planait au-dessus d'eux ne semblait pas effrayé. Avait-il deviné que cet homme était un imposteur et qu'il n'avait rien à craindre de lui ?

Ce fut d'un air fier et un peu dédaigneux qu'Iktomini accepta les hommages qui lui étaient rendus. Porté en triomphe, il arriva devant l'habitation du Chef, qui le reçut avec joie, le fit entrer et lui offrit le calumet, qu'il accepta d'un air détaché.

Assis devant le feu, il partagea avec son hôte la nourriture préparée à son intention. Et, lorsqu'il eut bien mangé, il présenta son bol sale à la femme qui le servait respectueusement, debout à côté de lui, et lui dit :

— Belle-mère, voici votre plat.

Le Chef et son épouse se regardèrent, surpris. Iktomini, sûr de tuer l'aigle rouge et d'épouser l'une des filles, se croyait déjà tout permis.

Lorsqu'il fût rassasié, ayant bien chaud, il ne chercha pas à parler ou à être aimable. Pendant que l'aigle, voyant venir la nuit, retournait enfin vers son aire, Iktomini se mit sur la tête sa couverture indienne et s'endormit. Il semblait plus laid encore pendant son sommeil, et la femme, le regardant, murmura à son mari :

— Il n'est guère beau, celui qui veut devenir notre gendre, et vraiment, n'importe laquelle de nos filles pourrait facilement trouver mieux, beaucoup mieux.

— Qu'importe sa beauté ! répondit le Chef. Il est brave, et s'il tue l'aigle rouge, nous devons remercier le Grand-Esprit de l'avoir envoyé vers nous, et il nous faudra tenir notre promesse.

La squaw n'ajouta rien. Les femmes sentent souvent ce qu'elles ne comprennent pas toujours. Elle resta incrédule, désappointée et, au fond du cœur, elle plaignait celle de ses filles qui serait l'épouse de cet homme, si brave fût-il.

Le lendemain à l'aube, tous les habitants du village étaient réunis devant la hutte du Chef, attendant le Vengeur.

Iktomini sortit.

Il semblait encore plus fier, plus dédaigneux et... plus laid que la veille. Arc en main, les mocassins de sa victime aux pieds, il fendit la foule, se dirigeant vers la falaise.

Les jeunes Indiens qui avaient parlé au Dakota étaient surpris, ne reconnaissant pas en cet homme le héros rencontré précédemment. L'air matinal était frais, mais notre imposteur ne frissonnait même pas. Il était certain d'être vainqueur, puisqu'il avait les flèches qu'il croyait enchantées.

Soudain, un cri s'éleva :

— Le voici !

L'aigle rouge s'était posé au bord de la falaise. Un moment, il sembla défier ses ennemis, puis s'élança et se mit à tourner au-dessus du ravin. Les oiseaux, effrayés, se sauvaient à son approche ou se blottissaient, silencieux, au plus épais du feuillage des arbres, se cachant de leur mieux.

Iktomini hardiment lance une flèche. L'oiseau continue de voler. La flèche ne l'a pas atteint.

L'Indien en lance une autre, puis une autre encore, mais sans succès. Et les spectateurs, étonnés, se regardent et ne comprennent pas.

À ce moment on entend le galop d'un cheval. C'est la jeune fille, qui arrive à toute allure. Elle saute de sa monture et court vers son père, à qui elle raconte tout ce qui est arrivé.

Indigné, le Chef ordonne à ses hommes de saisir l'imposteur. Ils l'attachent alors à un poteau, où il restera jusqu'à ce que le soleil disparaisse à l'autre bout de l'horizon. Longtemps, les femmes et les enfants défilèrent devant le fourbe, se moquant de lui tout à leur aise.

Des hommes sont envoyés au-devant du vrai Dakota. Cette fois, ils le reconnaissent. Quand il arrive au village, il est acclamé par des cris de joie et d'admiration et la mère de la jeune Indienne lui sourit tendrement, le cœur déjà plein d'amour pour ce futur gendre, qu'elle juge digne de sa fille.

Le père le fait entrer dans sa demeure, car, avant d'accepter son aide, il convient de bien le recevoir et de prouver l'estime qu'on a pour lui. Les deux hommes fument ensemble le calumet que leur

présente la jeune fille, puis ils partagent le repas préparé par les femmes qui se tiennent près d'eux, attentives. Pendant ce temps, l'aigle est rentré dans son aire.

— Nous le reverrons demain au lever du soleil, déclarent les Sages.

Le lendemain à l'aube, le village est de nouveau réuni devant la demeure du chef : jeunes et vieux, femmes et enfants, tous sont là. Ils attendent le Vengeur.

Le Dakota paraît devant eux. Il semble encore plus grand et plus beau que la veille. Il a retrouvé ses mocassins, son arc et son carquois. Le soleil levant lance à l'horizon ses flammes rouges et violettes. Les oiseaux, tous ensemble, chantent à tue-tête : « *Koda Ni Dakota, Koda Ni Dakota* », et le Dakota lève les yeux vers eux et leur sourit.

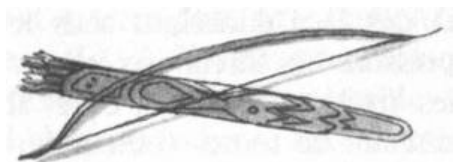
Il sourit au soleil levant. Il sourit à la foule. Il sourit à la nature entière, car elle est belle, jeune et bonne comme lui. Et il se dirige vers la falaise, l'œil brillant, l'air heureux, ayant à la main prêt à s'en servir, une de ses flèches, la plus forte, « la plus rapide », pense-t-il.

Son regard se fixe tout à coup sur le nid qui fait une tache brune sous le ciel. L'aigle se montre.

Cette fois, les oiseaux ne semblent plus effrayés comme ils l'étaient la veille. Afin de le remercier d'être venu, lui en qui ils ont confiance, leurs chants de plus en plus forts et joyeux répètent : « *Koda Ni Dakota, Koda Ni Dakota*, pendant que, calme et sûr de lui-même, le Vengeur tend son arc.

Une flèche part. L'aigle l'a vue. Il a modifié son vol, pris une autre direction. Pas assez vite. Une seconde flèche l'atteint, presque en même temps que la première, et il tombe mortellement frappé aux pieds de son vainqueur.

Et les Sages remercient le Grand-Esprit, pendant que le Dakota est porté en triomphe jusqu'à la demeure du Grand Chef où les femmes l'attendent, souriantes et heureuses.



La légende du Grand Sonora



A région du Sonora est maintenant un plateau inculte, qui s'étend dans le sud-ouest des États-Unis. Voici comment les Indiens expliquent l'aridité de ce plateau.

Il y a bien longtemps, disent-ils, quand la terre était encore neuve, la région du Sonora était un endroit merveilleux, que le Grand-Esprit semblait avoir favorisé.

Il y avait là des lacs étincelant sous le soleil et où abondait le poisson. Les forêts aux arbres gigantesques donnaient des fruits succulents ; elles abritaient une multitude d'oiseaux de toutes couleurs et toutes sortes d'animaux sauvages. Le blé et le maïs croissaient à plaisir dans la plaine immense.

Les Indiens qui habitaient ce pays appartenaient à la tribu des Tausikas. Ils vivaient heureux. Leur chasse et leur pêche étaient toujours fructueuses, leurs récoltes abondantes. La terre se montrait si généreuse et le climat si agréable qu'ils n'avaient jamais besoin d'émigrer pour chercher de la nourriture ou pour se protéger du froid, comme beaucoup d'autres de leur race étaient obligés de le faire. Ils appréciaient leur bonheur et chaque jour disaient leur reconnaissance au Grand-Esprit, qui leur avait donné une terre si fertile. Ils remerciaient aussi Sonorata, le Soleil, qui leur envoyait sa bienfaisante chaleur et ses rayons vivifiants, grâce auxquels mûrissaient les fruits et les moissons.

Or, un jour que Sonorata s'ennuyait, seul dans le ciel, l'idée lui vint de rendre visite à ces si heureux Indiens, dont il entendait souvent les chants et les actions de grâce. Il demanda au ciel de se couvrir de nuages, afin que les Tausikas ne pussent le voir arriver. Ainsi caché, il descendit dans son char d'or tiré par ses chevaux de feu et mit pied à

terre dans une forêt à quelque distance du village. Là, il attacha ses chevaux à l'un des arbres, car il pensait qu'il était préférable de les quitter et d'aller seul chez les Indiens, afin de mieux jouir de la surprise que causerait son arrivée.

Il sortit de la forêt, se dirigea vers l'Ouest, traversa la prairie et arriva à peu de distance des habitations.

Ce jour-là, les Tausikas étaient moins heureux qu'à l'ordinaire. Accroupis près de leurs tentes, ils chantaient un chant monotone et grave, parce que le ciel sombre et couvert de nuages ne leur permettait pas de voir le soleil.

Tout à coup, ils aperçurent un homme qui s'approchait, un homme étrange, qui semblait fait de rayons lumineux. Tout s'éclairait autour de lui, et tout se réchauffait sur son passage.

« Quel est cet étranger ? se demandaient les Tausikas. Serait-ce par hasard Sonorata, le soleil lui-même ? »

— Oui, je suis Sonorata, répondit le visiteur. J'ai voulu venir parmi vous, car je vous aime et je m'ennuyais dans le ciel.

Les Indiens ne savaient que dire, tant leur surprise était grande. Leur chef allait parler et souhaiter la bienvenue au soleil, lorsque, tout à coup, on vit un épais tourbillon de fumée qui se dressait au-dessus de la forêt.

— Qu'y a-t-il ?

Sonorata comprit tout de suite ce qui était arrivé et comment son imprudence allait peut-être causer un malheur irréparable.

— Hélas ! s'écria-t-il, mes chevaux ont dû mettre le feu là où ils étaient attachés. Voyez, la fumée vient vers nous. Mes chevaux s'emportent. L'incendie gagne de tous côtés. Sauvez-vous, mes amis !

Il s'élança alors, pour essayer d'arrêter ses chevaux, mais ceux-ci n'obéirent pas. Ils bondissaient, crinière au vent, et des flammes jaillissaient autour d'eux.

Dans sa course, Sonorata perdit son manteau qui, tombant de ses épaules, enflamma la terre. Les champs furent détruits avec les blés, l'eau des rivières et des lacs s'évapora, les grands arbres tombèrent calcinés sur le sol, devenu aride. Et ce qui était autrefois la belle prairie et l'immense forêt n'est plus aujourd'hui qu'un désert.



Oochigeaskw et le chasseur invisible



EHIM, jeune guerrier de la tribu des Micmacs, vivait alors à Mameeskeet, sur les bords d'un lac.

Il était brave et beau, mais seuls pouvaient le voir ceux qui étaient aussi bons et aussi vertueux que lui. Aux autres, il était invisible. Ceux-ci pouvaient entendre filer son traîneau, invisible lui aussi, et admirer au passage l'élan ou le daim, produits de sa chasse. Ils entendaient le bruit de ses pas et voyaient les mocassins qu'il enlevait de ses pieds. Ils entendaient aussi le son de sa voix, et même si Tehim était silencieux, ils sentaient sa présence ; mais ils ne pouvaient le voir.

Tehim n'avait pas de parents, si ce n'est une sœur qui, comme toutes les autres femmes de la tribu, s'occupait du wigwam, faisait la cuisine, cousait les vêtements et tannait les peaux. Elle aussi était courageuse, bonne et belle. On l'appelait Blanche-Fille, peut-être parce que la couleur de sa peau était plus claire que celle de ses compagnes, peut-être aussi à cause de la pureté de son cœur et de son esprit.

À la grande surprise de tous, la sœur de Tehim demanda un jour aux jeunes filles du village de se réunir dans la salle du Conseil. Elle avait à leur parler. Toutes se rendirent à son appel, intriguées et curieuses.

Lorsqu'elles furent réunies, assises en rond autour de Blanche-Fille, celle-ci leur dit :

— Vous avez entendu parler de mon frère. Vous pouvez voir souvent, près de l'entrée du wigwam, sécher les peaux des animaux qu'il tue au cours de ses chasses. Il est aussi beau qu'il est bon chasseur. Il est riche et généreux et saura rendre sa femme heureuse. Or, il a décidé de se marier. Il est, certes, invisible pour beaucoup, mais pas pour tout le monde, et il est certain que la meilleure d'entre

vous pourra le voir. C'est celle-là qu'il doit choisir comme épouse.

Plus d'une jeune fille sentit son cœur tressaillir de joie à cette nouvelle. Se croyant la meilleure, chacune espérait avoir la chance de voir Tehim et de devenir sa femme.

Dès lors, à la fin du jour, au moment où l'on savait que le jeune chasseur allait rentrer, on rencontrait au bord du lac de jeunes Indiennes, qui s'attardaient jusqu'à ce qu'elles eussent entendu le bruit d'un traîneau invisible et vu passer devant elle, comme en un rêve, le produit d'une chasse merveilleuse. D'autres, plus hardies ou plus sûres d'elles-mêmes, osaient aller jusqu'au wigwam, où elles étaient toujours aimablement reçues par Blanche-Fille qui les faisait entrer. Assises auprès du foyer, elles bavardaient, attendant impatiemment le moment où elles entendraient les aboiements des chiens et l'arrivée du traîneau.

Soudain la porte s'ouvrait toute grande, quelqu'un entrait, mais aucune des visiteuses ne pouvait voir celui qui arrivait et toutes devaient quitter la demeure de Tehim, tristes et désappointées.

Dans un grand wigwam situé à l'autre extrémité du village, demeurait, avec ses trois filles, un des meilleurs chasseurs de la tribu. Il y avait une assez grande différence d'âge entre les aînées et la cadette, aussi cette dernière vivait-elle sous la domination des deux autres, n'osant les contrarier ni leur désobéir. C'était elle qui faisait tout l'ouvrage dans la maison. Du lever au coucher du soleil, il lui fallait travailler, sans jamais prendre un moment de repos, ne recevant pour nourriture que les restes du repas de ses sœurs et comme vêtements les hardes que celles-ci ne pouvaient plus porter.

La plus âgée de ces filles était la plus méchante. Lorsque la fillette, fatiguée, n'allait pas assez vite à accomplir sa tâche, ou bien si la besogne n'était pas à son goût, l'aînée se mettait en colère, battait sa jeune sœur et prenait un malin plaisir à lui jeter des cendres chaudes au visage et à la frapper jusqu'à ce qu'elle tombât sur la pierre du foyer, où se consumaient des charbons ardents. Les cheveux de la pauvre enfant en étaient tout brûlés, son visage n'était plus que plaies, escarres et cicatrices ; et lorsque, au coucher du soleil, le père rentrait, fatigué après une journée de chasse, et lui demandait, en voyant ses vêtements en lambeaux, sa figure sale et ses cheveux en désordre :

— Qu'as-tu donc encore fait aujourd'hui ? Pourquoi es-tu en cet état, avec les cheveux en désordre et la figure pleine de cendres ?

— C'est parce qu'elle est paresseuse, souillon et sans ordre, se hâtait de répondre l'aînée. C'est aussi parce qu'elle nous désobéit sans cesse. Bien que nous le lui défendions, elle veut toujours se tenir auprès de l'âtre, pour s'amuser avec les charbons ardents.

Le père, attristé, ne répondait rien et la fillette se taisait, car elle ne voulait pas le chagriner davantage en lui disant combien ses sœurs étaient méchantes. Par pitié et par amour pour lui, elle gardait son secret au fond du cœur et n'en parlait à personne.

À cause de son visage couvert de plaies et de cicatrices, les habitants du village, qui ignoraient ce qui se passait, l'avaient appelée « Oochigeaskw ». Dans la langue des Micmacs, cela veut dire « couverte de croûtes ».

Quelques jours après la réunion des jeunes filles dans la salle du Conseil, l'aînée des sœurs appela la fillette et, de sa voix désagréable et autoritaire, lui dit :

— Oochigeaskw, apporte-moi mes mocassins et mes colliers de perles. Je vais aller voir Tehim et l'épouser.

Oochigeaskw obéit et aida son aînée à se parer.

Lorsque celle-ci, sûre d'elle-même et de son succès, arriva devant la demeure du jeune brave, Blanche-Fille la fit entrer, l'invita aimablement à s'asseoir, et se mit à causer avec elle.

Tout à coup, les deux jeunes filles entendirent le traîneau qui glissait sur la neige. Elles se levèrent, allèrent à la porte et la sœur de Tehim demanda à sa compagne :

— Voici mon frère. Pouvez-vous le voir ?

— Naturellement ! répondit celle-ci.

— Alors, dites-moi de quoi sont faites les brides de son traîneau ?

— Elles sont faites de peau d'élan.

Cette réponse fâcha Blanche-Fille, qui répliqua, indignée :

— Elles ne sont pas faites de peau d'élan. Vous mentez donc, lorsque vous dites que vous pouvez voir mon frère ! Éloignez-vous de notre demeure et n'y revenez jamais !

La cadette devina ce qui s'était passé. Elle espéra avoir plus de chance que son aînée et, quelques jours après cet incident, elle appela sa jeune sœur, et lui dit brusquement :

— Oochigeaskw, apporte-moi mes mocassins et mes colliers de perles. Je vais aller épouser Tehim.

Oochigeaskw obéit et aida sa sœur à se parer.

Lorsque cette dernière arriva au wigwam de Tehim, Blanche-Fille la fit entrer et toutes deux, assises auprès de l'âtre, attendirent en bavardant.

Tout à coup, le bruit d'un traîneau et les aboiements des chiens annoncèrent l'arrivée du jeune chasseur. Blanche-Fille se leva et, conduisant sa compagne à la porte, elle la fit sortir et lui demanda en souriant :

— Voici mon frère. Pouvez-vous le voir ?

— Naturellement ! répondit la visiteuse.

— Alors, dites-moi de quoi sont faites les brides de son traîneau ?

— Elles sont faites de peau de renne.

— Vous mentez ! répliqua Blanche-Fille. Les brides du traîneau ne sont pas faites de peau de renne. Vous ne voyez pas mon frère. Éloignez-vous !

Et elle renvoya la deuxième sœur, comme elle avait renvoyé la première.

Les démarches de ses sœurs avaient éveillé l'attention d'Oochigeaskw qui, fatiguée des mauvais traitements qu'elle devait subir sans cesse, se dit un soir, avant de s'endormir :

« Pourquoi n'irais-je pas, moi aussi, chez Tehim tenter la chance ? Ce serait la fin de mes ennuis, si je pouvais le voir. »

Le lendemain, elle se leva donc de grand matin, se hâta de préparer le feu et de cuire le hominy, mit de l'ordre dans le wigwam et empila une grande quantité de bois près du foyer afin que ses sœurs n'eussent pas à sortir pour aller en chercher, puis, s'armant de courage, elle leur demanda :

— Voudriez-vous bien me prêter vos perles et une paire de mocassins ?

— Pourquoi faire ?

— Parce que je veux aller voir Tehim et essayer de l'épouser.

À ces mots, les deux sœurs partirent d'un grand éclat de rire.

— Occupe-toi de nettoyer la marmite et de réparer ce carquois, commanda l'aînée.

Oochigeaskw ne répondit pas. Elle venait d'apercevoir une vieille paire de mocassins appartenant à son père. Il ne s'en servait plus depuis longtemps, aussi étaient-ils desséchés et durcis. Elle les prit, les fit tremper et, bien qu'ils fussent trop grands pour elle, se décida à les chausser.

En faisant mille promesses à sa cadette, elle obtint que celle-ci lui prêtât un petit collier de perles et, vêtue d'une misérable robe d'écorce de bouleau, maladroitement ornée de dessins de perles, elle jeta sur ses épaules une vieille couverture et se dirigea vers la demeure de Tehim, un peu effrayée, car elle avait l'habitude de voir les gens se moquer d'elle, à cause de son visage, de ses cheveux et de son habillement.

Elle semblait en effet bien ridicule dans son accoutrement. Comme il lui fallait traverser tout le village pour arriver au lac et que ses sœurs lui criaient de revenir, elle entendit des plaisanteries désagréables et plus d'un éclat de rire moqueur ; mais elle continua bravement son chemin, malgré les injures des uns et les quolibets des autres.

Lorsqu'elle arriva enfin à la porte du wigwam, elle eut si peur qu'elle faillit rebrousser chemin. Elle hésita un moment, mais le souvenir des mauvais traitements qui lui seraient de nouveau infligés la retint. Et lorsque Blanche-Fille parut dans l'encadrement de la porte et lui dit doucement : « Que faites-vous ici, Petite-Balafrée ? Ne voulez-vous pas essayer de voir mon frère ? » elle se sentit soudain pleine de courage et d'espoir et elle entra. Blanche-Fille la fit asseoir à côté d'elle, auprès de l'âtre, et toutes deux attendirent en bavardant.

Tout à coup, le bruit du traîneau et les aboiements des chiens se firent entendre. Le cœur de la fillette se mit à battre à coups redoublés. Elle sentit les jambes lui manquer et crut un moment qu'elle ne pourrait jamais se lever. Mais Blanche-Fille la prit doucement par la main et la conduisit jusqu'à la porte. La neige commençait à tomber et les flocons qui la frappèrent au visage finirent de la rappeler à la réalité. Elle entendit alors sa compagne lui demander doucement :

— Petite-Balafrée, voici mon frère. Pouvez-vous le voir ?

— Oh ! oui, répondit-elle d'une voix tremblante d'émotion, je peux le voir. Il est beau !

— Alors, dites-moi de quoi sont faites les courroies de son traîneau ?

— Elles sont éblouissantes ! Elles semblent faites d'un arc-en-ciel.

Lorsque Tehim entendit ces mots, il sourit et, se tournant vers sa sœur, lui dit :

— Ma sœur, lavez le visage et les cheveux de Petite-Balafrée avec l'eau merveilleuse.

Et l'on vit alors une chose inouïe : au fur et à mesure que Blanche-Fille lavait le visage d'Oochigeaskw, les cicatrices s'effaçaient, les traces des dernières brûlures disparaissaient, la peau de la jeune fille devenait lisse et fraîche. La sœur de Tehim enleva ensuite les vêtements ridicules de sa compagne ; elle l'habilla de la robe ornée et brodée de perles que portent les jeunes épouses et se prépara à lui peigner la chevelure.

« Que veut-elle donc peigner ? pensa celle qui n'était déjà plus la petite balafrée d'autrefois. Je n'ai plus guère de cheveux sur la tête ! »

Mais à peine Blanche-Fille l'eut-elle touchée qu'elle sentit qu'il lui poussait une belle chevelure, longue, noire et soyeuse. La fillette grandissait et embellissait à vue d'œil, ses yeux étincelaient comme les plus brillantes étoiles. Et lorsqu'elle apparut dans toute sa beauté, aux yeux du jeune homme émerveillé, il s'écria :

— *Wajoolkoos* ! qui signifie : « Nous nous sommes donc enfin trouvés ! »

Et heureuse, elle répondit :

— *Alajul* à à (Oui).

Lorsque le soir, le père rentra au logis, après une dure journée de chasse, il demanda où était sa fille :

— Nous ne saurions vous le dire, répondirent les aînées. Lorsque nous l'avons vue s'éloigner du wigwam nous l'avons rappelée en vain. Elle n'a pas voulu nous entendre.

Le pauvre homme, désolé, ne dormit pas de la nuit et, au point du jour, il se mit à la recherche d'Oochigeaskw, allant de wigwam en wigwam, jusqu'au bord du lac, et cherchant même parmi les roseaux de peur qu'elle ne s'y fut noyée.

C'est ainsi qu'il arriva à la demeure du chasseur invisible. Là, il vit à côté de Blanche-Fille une jeune femme assise près de la porte, à la place qui, chez les Micmacs, est la place de l'épouse. C'était sa fille. Elle était si belle que, tout d'abord, il ne la reconnut pas ; mais, elle, en le voyant, ne put contenir sa joie. Elle alla se jeter dans ses bras, en lui disant ce qui était arrivé. Et le père, heureux de retrouver sa fille et fier qu'elle eût été choisie entre tant d'autres, accepta de grand cœur le mari auquel elle s'était donnée.



Wakontas et les deux sœurs



EUX sœurs, Miticoosis et Oménée, vivaient au pays des Algonquins. Toutes deux étaient jolies, spirituelles et adroites de leurs mains. Elles se ressemblaient à tel point qu'on aurait eu peine à les distinguer l'une de l'autre, si leur caractère n'avait été entièrement différent.

Oménée était douce comme la colombe dont elle portait le nom, bonne et généreuse aussi, toujours prête à aider et sachant trouver pour chacun le mot ou le geste qui console ou qui redonne courage.

Miticoosis, au contraire, était fière, égoïste et sans pitié pour les autres.

C'était au temps où Wakonda, le Grand et Puissant Esprit, vivait dans la région des Grands Lacs avec ses fils. On les connaissait seulement d'après ce que l'on racontait d'eux, car lorsqu'ils voulaient se rendre dans un village, ils prenaient des formes différentes, se changeant tantôt en homme, tantôt en animal ; mais on disait qu'ils étaient bons et justes et qu'ils ne faisaient jamais de mal à ceux qui ne l'avaient pas mérité.

Il advint qu'un des fils de Wakonda, qui s'appelait Wakontas, désireux de prendre femme, pensa à en choisir une parmi les jeunes filles des tribus indiennes de la région. Il se changea donc en chasseur, prit son arc et ses flèches, et se mit en route.

Il alla ainsi de village en village et plus d'une Indienne regarda avec admiration ce jeune brave si adroit, qui ne manquait jamais son but, et qui pouvait tuer au vol l'oiseau le plus rapide.

Or, un jour, Wakontas rencontra Oménée et Miticoosis. Ébloui par leur beauté, il les suivit jusqu'au wigwam de leurs parents. Là, il leur offrit le produit de sa chasse et fut invité à s'asseoir.

Les deux jeunes filles semblaient soudainement s'être éprises de lui, et lui sentit qu'il aimait également les deux sœurs. Ne pouvant les épouser toutes deux, il essaya, mais en vain, de faire un choix.

Il hésita longtemps, espérant deviner celle qui pourrait être la meilleure mais toutes deux, désireuses de plaire, rivalisaient de charme et de prévenances pour lui. C'est alors qu'il résolut de mettre leur bonté à l'épreuve.

Il se renseigna d'abord sur la dot qu'exigeait le père. C'était un prix très élevé : des peaux de renne, des peaux de buffle et un cheval. Usant de son pouvoir magique, il obtint tout de suite ce qui était requis, demanda la main d'une des jeunes filles sans désigner laquelle et, sûr d'arriver à ses fins, il partit à la chasse avec un groupe de chasseurs qui l'invitaient à se joindre à eux.

Quelques jours après le départ de Wakontas, un vieil Indien qui semblait pauvre et malade, passa par le village, à peu près désert à ce moment-là. Il s'arrêta à l'entrée du wigwam où Oménée et Miticoosis se trouvaient seules, occupées à tisser et à broder. Elles étaient silencieuses, mais toutes deux pensaient au beau chasseur qui allait revenir et qui désignerait celle qui serait sa femme. Naturellement, chacune d'elles espérait être choisie.

Elles tressaillirent lorsqu'elles virent arriver ce vieillard misérablement vêtu, qui semblait incapable de marcher plus avant et qui leur demandait si humblement de l'aide.

Sans le vouloir, chacune révéla son caractère. Alors que Miticoosis lui criait : « *Auwasta Rena !* » (Va-t-en !) en lui jetant une pierre qui se trouvait à côté d'elle, Oménée se leva, alla vers lui, tout en blâmant sa sœur et en lui reprochant sa dureté. Miticoosis ne l'écoutait pas. Elle s'était mise à parler et, sans pitié, insultait le pauvre malheureux. Les mots sortaient de sa bouche comme l'eau d'un torrent. Il semblait que rien ne pourrait les arrêter.

Malgré ce flux de paroles, Oménée fit entrer le vieillard et l'invita à s'étendre sur une épaisse couche de peaux, afin qu'il pût reposer un instant ses membres fatigués. Il était si faible qu'il ne semblait pas se rendre compte de ce qui se passait autour de lui. Oménée lui prépara un repas, lui offrit à boire ; et, remarquant que ses chaussures étaient si usées qu'il allait presque pieds nus, elle lui offrit les mocassins qu'elle venait de broder, de jolis mocassins rouges, ornés de perles aux brillantes couleurs.

Ces gentillesse n'étaient pas pour calmer Miticoosis, et elle continuait à clamer de méchantes paroles, allant jusqu'à dire que les vieux comme lui n'avaient rien à faire en ce bas monde, sinon disparaître à jamais. Avant de quitter le village, l'Indien remercia

vivement Oménée. Elle lui assura qu'aider les autres était pour elle un bonheur, qu'elle regrettait n'avoir pas l'occasion de le faire plus souvent. Elle ajouta même qu'elle espérait bien qu'il reviendrait la voir, surtout s'il se sentait malheureux.

Ces bonnes paroles exaspérèrent Miticoosis, qui continua de donner libre cours à sa mauvaise humeur, se moquant de sa sœur et la tournant en ridicule.

Le soir, quand les parents revinrent au wigwam, le vieillard était parti ; ils trouvèrent les jeunes filles occupées comme à l'ordinaire et ne se doutèrent point de ce qui s'était passé.

Tout le village attendait le retour des chasseurs, et les deux sœurs plus que les autres, puisque, avec eux devait revenir l'inconnu auquel elles pensaient sans cesse. Mais alors que Miticoosis passait le temps à se parer pour lui plaire, Oménée continuait à vaquer aux travaux du ménage, ne voulant pas qu'à cause de sa négligence ses parents fussent privés d'un bon repas lorsqu'ils rentreraient fatigués et affamés. Elle portait donc des vêtements simples, qui convenaient à ses occupations.

Lorsque, enfin, le jeune Indien revint avec ses compagnons, il alla directement à la demeure des deux jeunes filles. Il semblait plus beau que jamais et, ayant été de beaucoup le plus adroit, il portait une part abondante de butin.

Il se tint un moment à l'entrée du wigwam, souriant et heureux. L'étonnement des deux sœurs fut grand lorsqu'elles remarquèrent qu'il était chaussé des mocassins donnés au vieillard ; mais lui, sans paraître remarquer leur surprise, alla droit vers Oménée, déposa à ses pieds le produit de sa chasse et dit :

— Je suis venu ici sous les traits d'un vieillard laid et fatigué et tu as eu pitié de moi. Tu as prouvé que tu étais bonne et que, selon la loi de ton peuple, tu respectais et assistais ceux qui sont âgés et malheureux. Ta bonté t'a rendue à mes yeux plus belle que ta sœur. Mon cœur a parlé et je sais maintenant que c'est toi que j'aime.

» J'ai compris aussi combien la vie avec Miticoosis serait dure à l'homme qui, trompé par l'apparence, pourrait s'éprendre d'elle. Son bavardage méprisant, ses mauvaises paroles, empoisonneraient la vie de son époux. Il ne faut pas que cela soit. C'est pourquoi elle va se changer en tremble, cet arbre dont les feuilles ne cessent de s'agiter et de remuer au moindre souffle du vent. Les feuilles des autres arbres sont parfois immobiles, mais celles du tremble ne le sont jamais : comme la langue de Miticoosis, elles bougent sans arrêt. »

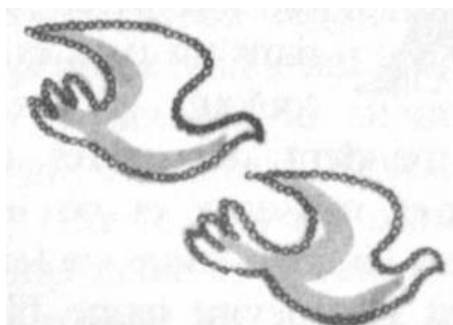
Et pendant qu'il parlait ainsi, on pouvait voir Miticoosis, honteuse et humiliée, incapable de se mouvoir. L'étonnement et la stupeur semblaient l'avoir rendue muette ; ses pieds s'enracinaient dans le sol,

ses bras s'étendaient en branches, son corps se couvrait d'écorce : elle prenait peu à peu l'apparence d'un tremble.

Le jeune homme la quitta alors des yeux. Il retourna vers Oménée et, la serrant dans ses bras, lui dit :

— N'aie pas peur, Oménée. Je suis Wakontas, le fils de Wakonda. Je vais t'emmener chez moi, dans un pays merveilleux où tu seras toujours heureuse. Je veillerai à ce que tes parents ne manquent jamais de rien. Tu pourras, quand tu le voudras, venir les revoir.

Il changea soudain Oménée et se changea lui-même en colombe et tous deux, s'envolant gracieusement, disparurent bientôt au-delà des nuages.



Légende de Pascagoula



POUS ceux qui ont connu Miona ont dit combien elle était belle. Fille de chef, elle avait aussi la grâce souriante des natures d'élite.

Miona grandit dans la tribu de son père, près de la mer, dans un pays où le soleil brille toujours, où les longues lianes et les mousses pendent des arbres centenaires, où abondent étangs et ruisseaux et où les fleurs et les oiseaux confondent leurs brillantes couleurs.

Lorsque d'enfant elle devint jeune fille, son père la promit au fier Otango, chef des Biloxis.

Otango était riche, fort et brave ; mais un jour qu'elle se trouvait au bord d'une rivière où croissait la menthe odorante, étendue à l'ombre des magnolias en fleur, Miona vit venir à elle un inconnu. C'était Olustree, fils de Coosa, le chef des Pascagoulas, que le hasard de la chasse, ou peut-être un des Manitous de la forêt voisine, avait conduit dans ces parages.

Tout d'abord, Miona crut voir un jeune dieu, tant l'Indien lui semblait beau et fort. Il parla. Sa voix n'était pas autoritaire comme celle d'Otango ; elle se fit même très douce pour s'adresser à la jeune fille, et ses yeux n'avaient ni la froideur, ni la fierté du chef biloxi.

Olustree pensa n'avoir jamais vu d'être humain aussi beau que Miona. Elle représentait à ses yeux la jeunesse et la grâce et il décida de revenir souvent chasser dans la région.

De son côté Miona, ne fit rien pour l'éviter, au contraire. On put désormais la voir souvent au bord de la rivière, près des grands magnolias. Elle attendait anxieusement, espérant revoir celui auquel elle pensait sans cesse, heureuse lorsque la silhouette du jeune guerrier se dessinait à l'horizon. C'est là qu'après plusieurs rencontres,

Olustree lui dit combien il l'aimait et qu'il lui serait impossible de vivre sans elle.

La jeune fille éprouvait les mêmes sentiments, mais elle n'osait les avouer. Elle savait la promesse que son père avait faite ; c'est pourquoi, le cœur brisé, elle pensa qu'il était de son devoir de demander à Olustree de ne plus la revoir et d'essayer de l'oublier.

Mais Olustree ne voulut pas comprendre. Aveuglé par l'amour et persuadé que le bonheur était dans leur union, il ne l'écouta pas. Il parla, il parla longtemps, essayant de décider son amie : puisqu'il ne pouvait plus vivre sans elle et qu'elle serait à jamais malheureuse loin de lui, ne valait-il pas mieux qu'elle le suivît dans sa tribu ? Plus tard, le père et Otango pardonneraient peut-être.

La raison commandait à Miona de faire honneur à la promesse de son père, mais l'amour qu'elle avait dans son cœur fut plus fort que la raison. Elle décida de suivre celui qu'elle aimait.

Il l'emmena par un matin ensoleillé, assise en croupe sur son cheval. Ils traversèrent ainsi la plaine, puis le grand bois, devenu familier, et dans lequel Olustree, s'était peu à peu tracé un chemin. Il la conduisit ainsi dans sa tribu, où Coosa, le Grand Chef, charmé par la beauté et par la douceur de Miona, la reçut comme sa fille.

Tout semblait beau alors, et tout le monde était heureux.

Le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, le soleil brillant, la nature et les hommes s'associèrent pour célébrer le mariage avec éclat, au milieu de la joie de tous.

Hélas ! si nul ne pensait plus à Otango, lui, du moins, n'oubliait pas. Fou de jalousie en apprenant la nouvelle, il décida de se venger. Il alla trouver le père de la jeune fille et lui demanda de se mettre en route avec lui et les meilleurs de leurs hommes pour punir ce manquement à la parole donnée, crime impardonnable aux yeux d'un Indien.

Le Biloxi et ses guerriers se mirent donc en marche un soir, au moment où la lune montait dans le ciel. Ils traversèrent les grands bois, espérant arriver au village de Coosa pendant la nuit et surprendre ainsi la tribu endormie ; mais les braves de Pascagoula, entendant soudain un chant de guerre ennemi, s'éveillèrent, saisirent leurs armes et coururent se défendre avec courage.

Sachant que ses amis ne pouvaient arracher la victoire, Olustree voulut s'offrir en sacrifice. Mais Miona s'opposa à son dessein.

— C'est moi qu'ils veulent, dit-elle. Laissez-moi donc partir. Je me rendrai à eux, et peut-être serez-vous tous sauvés.

Mais les braves de Pascagoula étaient fidèles à leurs chefs. Sachant ce qui arriverait aux jeunes époux s'ils tombaient aux mains des Biloxis, ils décidèrent de continuer à se battre pour leur salut. Ils jurèrent que, si le sort leur était contraire, s'ils se voyaient sur le point d'être vaincus, ils périraient tous, plutôt que de se rendre.

La lutte continua donc avec acharnement. Puis, lorsque tout espoir fut perdu, les squaws se dirigèrent vers la mer à la faveur de la nuit, et, se tenant par la main, ils plongèrent ensemble dans l'eau profonde.

Les guerriers les suivirent, protégeant la retraite en chantant leur chant de victoire. Face à leurs ennemis, ils atteignirent le rivage et, tout à coup, ils disparurent tous à jamais, pendant que les étoiles scintillaient plus brillantes dans le ciel obscur et que les îlots se refermaient sur toute la tribu.

On n'a retrouvé sur la rive aucune trace de ces Indiens, fidèles et braves jusqu'à la mort. Ils sont depuis longtemps tous réunis au Terrain-de-Chasse-des-Bienheureux, mais leur chant est resté dans l'air et dans l'eau du rivage. Et souvent, par les belles nuits d'été, aux alentours de Pascagoula, on peut entendre une mystérieuse musique, douce et triste, venant de la mer. C'est le chant d'amour d'Olustree et de Mïona ; c'est aussi celui des héros qui périrent avec eux.



Les mouettes



Si vous voyagez un jour en Amérique, vous serez surpris de rencontrer des mouettes à l'intérieur des terres, près du grand Lac Salé, à des centaines et des centaines de kilomètres de l'océan, dans l'État d'Utah. Cet État tire son nom de la tribu des Indiens qui l'habitaient autrefois et qui s'appelaient les Utes. Les savants expliquent à leur manière la présence des mouettes dans cette région ; mais avant eux, les Peaux-Rouges l'expliquaient aussi à leur façon et tenaient ces oiseaux pour sacrés.

Les Utes croyaient, en effet, que les mouettes venaient d'une île de neige, couverte de nuages qui se trouvait du côté du soleil levant. C'est là que vivait le Grand-Esprit qui les avait envoyés vers les hommes, et la couleur des oiseaux provenait de ces nuages floconneux et de la blancheur de la neige de cette île. Et voici comment ces Indiens expliquaient l'origine des mouettes :

Autrefois, des Utes voyageaient sur le lac. Ils naviguaient dans plusieurs pirogues avec des femmes et des enfants et voulaient doubler un cap qui s'avancait très loin. Ce cap se terminait par une haute falaise, au pied de laquelle l'eau, en fureur, battait contre les récifs avec un bruit de tonnerre.

Ce voyage était toujours dangereux. Mais, ce jour-là, un orage éclata, qui rendit plus difficile encore le passage de la pointe du cap. Les hommes avaient beau ramer de toutes leurs forces, le courant semblait vouloir entraîner les pirogues, pour les briser contre les récifs.

Une mère indienne et ses trois enfants se trouvaient parmi les voyageurs. Les enfants avaient peur du bruit du tonnerre et de l'eau mugissante, du vent qui soufflait sur leur visage humide d'écume, des

bonds effrénés de la pirogue, et des éclairs qui sillonnaient le ciel. La mère serrait le plus petit contre sa poitrine et les deux autres, tremblants, s'accrochaient à elle.

À chaque instant, l'embarcation menaçait de chavirer malgré les efforts des rameurs. Ceux-ci proposèrent à la mère de descendre avec ses enfants, afin de traverser facilement le bras de terre et promirent de la reprendre de l'autre côté du promontoire. La distance n'était pas très grande. À cause de la frayeur des enfants, elle accepta.

Après bien des difficultés, la pirogue réussit à aborder. L'Indienne et ses petits descendirent, escaladèrent les rochers du rivage et, une fois sur la terre ferme, commencèrent à marcher.

De temps en temps, la mère se retournait du côté du cap, là où devaient passer les pirogues, et criait : « Hou... Hou... » Et elle se sentait en sûreté, certaine de ne pas être abandonnée sur cette terre inconnue.

« Hou... Hou... » Peu à peu les réponses à ses cris devinrent plus faibles. Elle ne s'en inquiétait pas trop. La falaise pouvait arrêter le son de la voix, le bruit du vent et des vagues pouvait être plus fort que les cris des hommes. Elle croyait que bientôt elle allait les entendre de nouveau, quand ils auraient doublé le cap, alors qu'ils reviendraient vers elle par la rive opposée. Et elle continuait de marcher et de crier : « Hou... Hou... Hou... Hou... »

La rumeur des flots, le sifflement du vent et le tonnerre seuls continuaient de répondre à sa voix.

Elle arriva enfin, avec beaucoup de peine, de l'autre côté du promontoire. Elle scruta anxieusement l'horizon. Elle ne vit rien. Rien sur le grand lac, que l'écume et les vagues se brisant contre les rochers.

« Hou... Hou... Où sont mes compagnons de voyage, ceux qui devaient nous retrouver sur la côte ? Hou... Hou... Nous sommes seuls ; le vent s'engouffre dans mes vêtements. Je puis à peine me tenir debout sur le rivage... Mes enfants sont effrayés et pleurent... »

Le vent devenait de plus en plus violent. L'eau, de plus en plus furieuse. La femme se rendit compte que ses compagnons étaient perdus ou qu'ils l'avaient abandonnée. Malgré la fatigue, et en dépit de l'orage, elle essaya alors de gagner avec ses petits la pointe la plus avancée de la falaise. Les enfants, battus par le vent, pouvaient à peine marcher. D'une main, ils s'agrippaient aux vêtements de leur mère, de l'autre, ils se cachaient le visage.

Arrivée à la pointe du cap, l'Indienne regarda de nouveau de tous côtés. Elle appela encore, elle appelait sans cesse : « Hou... Hou... » Elle ne vit personne, personne ne répondit à ses cris.

Exténuée, elle se laissa terrasser par le vent, mais le Grand-Esprit eut pitié d'elle. Lorsqu'il la vit tombée sur le sol, n'en pouvant plus, les

enfants sanglotant à côté d'elle, il les changea tous en mouettes et il les appela près de lui, dans l'île de neige couverte de nuages.

Il les laisse d'ailleurs revenir à leur gré vers le cap fatal ou près des côtes et ce sont leurs cris que l'on entend : les « hou... hou... » des mouettes, qui continuent à appeler les disparus, ainsi que ceux qui se croient seuls et abandonnés sur les flots.

Logan



'EN appelle à tout Homme-Blanc. Aucun d'eux, entré affamé dans la hutte de Logan, ne peut dire qu'il en est sorti sans être rassasié ; et s'il était nu et s'il avait froid, Logan ne lui a-t-il pas donné des vêtements ?

» Pendant les longs mois où se déroula la guerre cruelle et sanguinaire, Logan n'est-il pas resté en dehors du combat, essayant de pacifier les combattants ?... »

Ainsi parle Logan, l'Indien mingo, accroupi à l'ombre d'un orme, dans la vallée du fleuve Ohio, dénommé la Belle-Rivière.

Il pense à sa jeunesse. Il se revoit enfant, vivant près de son père. Il s'appelait alors de son nom indien : Tah-Gah-Jute. Mais son père, Stukellami, grand ami des Blancs, laissa les Moraviens lui enseigner leur religion et ceux-ci lui donnèrent le nom de Logan, qui est un nom de Visage-Pâle.

Et comme l'avait fait son père, Logan devint l'ami des Blancs. Il voulait oublier que beaucoup d'indiens haïssaient l'étranger, cet étranger qui venait prendre la terre et qui trop souvent apportait l'eau-de-feu avec des armes, des outils et des mœurs inconnus.

Sans jamais demander d'où ils venaient, où ils allaient, quel était leur nom ou leur religion, Logan avait toujours aidé ceux qui étaient dans le besoin : les enfants, les femmes, les vieillards, les voyageurs fatigués, les soldats hors de combat. Il se croyait le frère des autres hommes, de *tous* les hommes.

Mais un jour, des soldats anglais vinrent dans le pays. Ils étaient commandés par Cresap. On les appelait les « longs-couteaux », à cause de l'arme étrange dont ils se servaient : sorte de long poignard s'adaptant au bout d'un fusil. Ils avaient bu l'eau-de-feu et, sans raison

ils tuèrent. Ils tuèrent froidement le vieux Stukellami, ils tuèrent la sœur de Logan, l'enfant de celle-ci et les amis des Indiens. Maintenant, Logan se sent seul, tout seul au monde, et il pense :

« Beaucoup de ces Visages-Pâles sont pires que nous. Ils se disent nos amis, mais ils mentent souvent, en disant qu'ils nous aiment. Ils nous trompent, pour que nous leur abandonnions notre terre. Ils tuent pour tuer...

» Autrefois, à Conestoga, ils tuèrent les hommes de ma tribu. J'avais pardonné, comme Stukellami avait pardonné. Nous voulions oublier. Mais maintenant, voici que près de Yellow Creek ils ont tué de nouveau : mon père, ma sœur, son enfant, mes amis...

» Race blanche, égoïste et sanguinaire !

» Le sang de mes ancêtres crie vengeance.

» Je veux venger ceux qui furent tués sans raison, hors de combat. Je ne crains pas la mort.

» Pour un de ma tribu assassiné par Cresap et ses hommes, il faut que Logan, redevenu Tah-Gah-Jute, orne sa ceinture de dix scalps ennemis. Oui, seuls dix scalps de Visages-Pâles pourront payer chacun de leurs crimes... Les crimes de ces hommes, qui veulent tout nous ravir, car ils veulent disposer de tout ce que la Providence nous a donné : nos forêts, nos prairies, nos lacs et nos rivières...

» Ils ont abattu les arbres, là où jadis les Mingos chassaient dans les clairières, et les Mingos demandent vengeance...

» Pour ensemençer des champs, ils massacrent les buffles et défrichent les prairies où venaient paître ces animaux ; mais, dans ces champs, les tiges droites du maïs semblent dire :

» – Sois fier, courageux et brave, et punis ceux qui font souffrir tes frères.

» Quand la feuille de l'érable rougeoie dans les forêts après le temps des moissons, les grands bois écarlates semblent colorés par le sang des Indiens victimes des Blancs, et j'entends les appels de ceux de ma tribu passer dans le vent à travers les branches.

» Je les vengerai, tous !

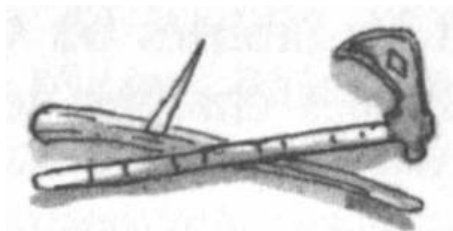
» Et après ?

» Après ?... Il n'y aura personne pour regretter celui qui fut Tah-Gah-Jute ; comme il n'y a personne aujourd'hui pour le comprendre !

» Lorsque, affaibli et triste, il attendra l'heure d'être rappelé au Paradis-des-Braves, il posera son arme et il restera seul, seul avec ses souvenirs. Il tombera alors, semblable au vieux mur qui s'écroule, et mourra dans la boue, comme un chien abandonné par son maître ; mais il aura été le Juste et le Vengeur de la tribu proscrite. »

Et c'est ainsi, vraiment, que mourut Logan. Car ceci n'est pas une

légende mais une page d'histoire.



Le grand aigle

(Histoire racontée par un jeune Indien)



MON père n'a pas menti. Les Hommes-Blancs l'ont accusé de ne pas leur avoir donné ce qui leur était dû ; les Visages-Pâles n'ont pas compris ; mon père a dit la vérité.

Fils de chef, mon père se distingua dès son enfance par ses qualités, qui faisaient dire à ceux qui le connaissaient : « Il sera aussi brave et aussi respecté que ses ancêtres. »

Vers l'âge de douze ans, vint, pour lui, l'époque de la purification. Selon l'usage de notre tribu, il fut envoyé dans le bois, où il devait vivre pendant huit jours et huit nuits, sans nourriture, sans boisson, demandant au Grand-Esprit de l'inspirer.

Après cette période de retraite et de jeûne, il devait être capable de discerner entre le bien et le mal.

Huit jours... huit nuits... Cela est long pour un enfant de douze ans... Après avoir vu le soleil disparaître plusieurs fois vers l'Ouest, il commença à souffrir réellement de la faim et de la soif ; son estomac lui faisait mal, sa langue était sèche, sa tête pleine de bruits étranges. Il avait connu bien des enfants qui, partis pour la purification n'étaient jamais revenus chez eux. Lui, il voulait revenir. Il supporta ces huit longues journées et, quand le soleil se leva pour la neuvième fois, conscient d'avoir rempli son devoir, il se dirigea en vacillant vers le village.

Soudain il se rappela ce que son père lui avait dit : une fois le jeûne terminé, il devrait considérer comme son totem le premier être vivant qu'il rencontrerait, quel que fût cet être : insecte, poisson oiseau ou quadrupède, qu'il devrait dès lors protéger.

L'enfant regarda autour de lui. Rien ne remuait parmi les brindilles dans l'herbe que foulaient ses pieds nus ; pas un poisson dans la rivière, pas un oiseau dans le ciel. La faim lui troublait l'esprit, il eut peur de ne pas trouver son totem.

Exténué, incapable d'aller plus loin, il s'assit au bord d'un ruisseau. Tout à coup, il entendit un bruit dans les branchages au-dessus de sa tête. Quelque chose tomba du sommet de l'arbre sur le sol et, à côté de lui, il vit un petit paquet de plumes : c'était un jeune aigle, qui s'était blessé dans sa chute.

Un aigle !... L'oiseau sacré, le roi des oiseaux de la forêt, le symbole de la puissance et de la force ! Mon père le ramassa doucement et le soigna de son mieux ; puis, se sentant soudain une force nouvelle, il se remit en route vers le village, tenant avec précaution l'oiseau dans le creux de ses deux mains. L'aiglon, dans sa rage de se sentir prisonnier, piquait du bec la peau de l'enfant ; et lorsqu'il rejoignit la tribu, la main de mon père était entièrement couverte de sang.

Kroumache, mon père, soigna et éleva l'oiseau, qui devint un bel aigle, ami de son protecteur, qu'il accompagnait partout, dans la plaine ou dans les bois. Les Indiens qui les connaissaient disaient en les voyant ensemble : « Voyez Kroumache et son totem ils sont tous deux faites pour dominer. »

L'année suivante, Kroumache sauva de nouveau la vie de l'aigle : celui-ci, en essayant d'attraper un poisson, se trouva pris dans les herbes au milieu d'un tourbillon. Il se débattait en vain et allait périr, quand mon père, se précipitant dans la rivière, dégagea l'oiseau.

Un jour, l'aigle, à son tour, sauva mon père. Ce dernier était allé dans la forêt. Il courait sans but, heureux de vivre et d'être libre. Entraîné par la course, il ne fit pas attention à la fosse couverte de branchages qu'on avait creusée pour prendre au piège des animaux sauvages. Il tomba dans cette fosse, profonde de plusieurs mètres, se blessa, et fut incapable de remonter. L'aigle le vit. Ne pouvant l'aider à sortir de ce trou et ne sachant que faire d'autre, l'oiseau alla survoler le village, où il essaya d'attirer l'attention des habitants, mais nul ne le comprit ; on s'étonna seulement que Kroumache ne fut pas revenu avec lui. Le soir, on s'inquiéta de l'absence de mon père et, le lendemain matin des hommes allèrent en vain à sa recherche. Pendant leur absence, les femmes remarquèrent que l'aigle volait toujours vers un certain endroit en poussant des cris perçants. On prévint les hommes lorsqu'ils revinrent, tard après le coucher du soleil ; aussi le lendemain de grand matin, se dirigèrent-ils dans la direction indiquée par l'aigle. Ils retrouvèrent ainsi Kroumache, qu'ils ramenèrent au village, où il fut soigné et où il se rétablit rapidement.

Kroumache devint un homme. Il se maria, eut des enfants. On le nomma chef à la mort de son père. Il fut brave et puissant, mais les

Visages-Pâles apparurent dans le pays et le malheur vint avec eux.

Les Blancs apportèrent des étoffes aux couleurs brillantes, des bijoux qu'ils échangeaient contre nos peaux les plus belles. Ils distribuèrent aussi l'eau-de-feu et l'ivresse désormais fit ses ravages.

Bientôt, la maladie s'abattit sur nous. Puis l'hiver fut rude, et ce fut la famine. Mon père perdit, l'un après l'autre, chacun de ses enfants.

Un jour qu'il se trouvait près de ma mère malade, il vit à la porte de son wigwam des Visages-Pâles qui lui dirent :

— Nous pouvons guérir ta femme, mais en échange, nous te demandons quelque chose : nous voudrions te voir attraper pour nous le grand aigle qui vole toujours au-dessus de ton village.

Mon père se redressa. L'aigle ?... Donner l'aigle !... Ce serait trahir. Ce serait porter malheur à la tribu. Ce serait s'offrir à la dérision des ennemis, à la colère des amis. Ce serait pour les siens une honte que rien ne pourrait effacer. Il refusa de livrer son totem. Ma mère s'endormit du grand sommeil. Mon père resta seul avec moi, nouveau-né vagissant près de la morte.

Je tombai malade à mon tour ; je languis. Une nouvelle épidémie décima les nôtres, affaiblis par les privations. Les Visages-Pâles revinrent, proposèrent le même marché et mon père leur dit :

— Attendez à la nouvelle lune, je vous laisserai alors savoir ma décision.

Et à la nouvelle lune, voulant sauver ceux qui restaient des siens, il envoya dire aux Blancs :

— Si vous amenez votre médecin, si vous apportez des médicaments, de la nourriture et des couvertures, demain, immédiatement après le coucher du soleil, vous aurez le grand aigle.

Les Blancs, qui désiraient l'oiseau, spécimen rare et impossible à attraper, arrivèrent en hâte, chargés de tout ce qu'on leur avait demandé.

Le lendemain soir, toute la tribu était rassemblée au bord de la rivière, autour d'un grand feu de camp dont la lueur jaune et rouge éclairait la nuit d'une façon étrange. Une haute falaise se dressait et, au-dessus, sur la plus haute branche des arbres de cette falaise, le grand aigle se tenait immobile.

Mon père, quittant les siens, monta sur la falaise, armé de son long couteau de chasse, et dit aux Blancs :

— Kroumache va payer sa dette aux Visages-Pâles. Kroumache va tuer pour vous le grand aigle.

Il poussa alors le cri que comprenait son totem. L'aigle ouvrit ses larges ailes et vint planer au-dessus de lui en le regardant fixement. Kroumache leva alors son couteau et, soudain, aux yeux terrifiés des Blancs, sous les regards soumis et tristes des hommes de sa tribu, au milieu des pleurs et des sanglots des femmes, il se perça le cœur. Son

corps sans vie tomba du haut de la falaise, dans le grand feu aux flammes jaunes et rouges.

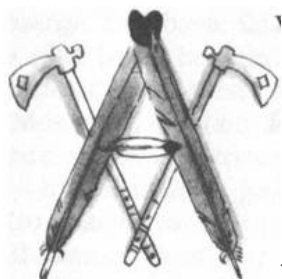
Poussant un cri lugubre et perçant, l'aigle s'envola alors très haut et très loin, dans les profondeurs de la forêt.

Mon père n'a pas menti. Les Blancs l'ont accusé de ne pas leur avoir donné ce qui leur était dû. Les Blancs n'ont pas compris. Mon père a dit la vérité : « Kroumache », dans notre langue, veut dire « Grand-Aigle ».



Adoption

James Smith chez les Indiens (1800)



VEZ-VOUS connu le colonel James Smith ?
demande le voyageur.

— Oui, j'ai connu le colonel James Smith, répond le vieil Indien.

» C'était à l'époque où les Visages-Pâles se battaient entre eux : d'un côté les Français, de l'autre les Anglais. Nous, Hommes-Rouges, avons dû prendre parti pour les uns ou pour les autres. Notre tribu était l'alliée du roi de France qui, depuis de longues années, nous accordait sa protection.

» James Smith, comme vous l'appellez dans votre langue, était Anglais. Il avait été fait prisonnier par nous et emmené au Fort Duquesne où étaient les Français. Je crois qu'à son arrivée, il pensa qu'on allait le brûler vif sur un bûcher, ou tout au moins qu'il serait torturé ; mais on se contenta de la faire passer entre deux rangées d'indiens qui, armés de bâtons, lui en appliquèrent des coups si rudes qu'il s'évanouit.

» Il fut soigné, bien soigné, par un médecin français. Parce qu'il était jeune et fort, et parce qu'il avait fait preuve de courage et de bravoure, le grand chef de la nation caughnewaga décida qu'il serait adopté par elle. Il devait prendre la place d'un de nos guerriers, mais, pour cela, il fallait qu'il devînt Indien comme nous. »

— Qu'il devînt Indien ?

— Oui. Bon nombre de Blancs sont devenus Indiens. Tous ceux que nous avons adoptés. Nous les choisissions parmi les plus braves des Visages-Pâles, pour remplacer ceux des nôtres qui avaient été tués au cours des combats. Les squaws adoptaient aussi des enfants, surtout si

elles avaient perdu un des leurs.

— Quels enfants adoptaient-elles ?

— Le plus souvent des enfants ramenés au camp par nos guerriers.

— Ces enfants n'avaient-ils plus de parents ?

— Parfois les parents étaient morts, parfois ils avaient été fait prisonniers, ou avaient dû s'enfuir, à la suite d'une bataille ou de l'attaque d'un village.

— Ces enfants s'habituèrent-ils facilement à leur nouvelle existence ?

— Oui, surtout s'ils étaient très jeunes. D'ailleurs, nous les aimions comme nous aimions nos fils et nos filles. Ils étaient élevés comme les autres enfants de la tribu : les garçons devenaient souvent d'excellents guerriers et les filles, à l'âge convenable, épousaient un Indien. Après quelques années, ces jeunes adoptés se trouvaient si bien habitués à notre vie que, si l'occasion se présentait de retourner avec les Blancs, ils refusaient le plus souvent de nous quitter.

— Mais, James Smith n'est-il pas retourné vivre avec les Blancs ?

— Oui, mais il n'était plus enfant quand il a commencé à vivre parmi nous ; et puis... la cérémonie de l'adoption n'avait peut-être pas duré assez longtemps.

— La cérémonie de l'adoption ?

— Oui. Nous ne pouvions accepter comme un des nôtres un homme d'une autre race sans avoir fait disparaître tout ce qui, en lui, rappelait cette race.

— Et comment faisiez-vous ?

— Tout d'abord, nous le préparions pour la cérémonie. Il fallait pour cela commencer par lui épiler une partie du crâne. Nous lui arrachions les cheveux un à un. C'était peut-être un peu douloureux et c'était parfois difficile. Afin d'aller plus vite, et pour que ces cheveux ne glissent pas, les squaws trempaient leurs doigts dans de la cendre fine. Nous laissions une touffe de cheveux juste au-dessus de la tête ; c'est la mèche du scalp, celle que nous avons nous-mêmes, et qui sert à attacher comme trophée les scalps des ennemis pris au cours des combats. Une fois sa mèche tressée et garnie de lanières de cuir rouges et jaunes, on lui peignait le corps, puis on le paraît d'un collier d'amulettes et de bracelets d'argent.

» J'ai vu l'initiation de James Smith. J'étais là.

» Lorsqu'il fut prêt pour la cérémonie, le chef le prit par la main, le conduisit sur la place du village et poussa le cri de ralliement : « Halloo ! Halloo ! Halloo ! »

» Tous les guerriers qui étaient au village accoururent : Caughnewagas, Mohicans, Delawares. Nous fîmes cercle autour du chef et le chef parla. Il parla longtemps.

» Quand il eut dit tout ce qu'il avait à dire, il confia l'Anglais inquiet

à trois femmes, jeunes et robustes, qui conduisirent Smith à la rivière. Elles le forcèrent à entrer dans l'eau avec elles. Il se méfiait. Il ne comprenait pas. Il n'avait pas aimé qu'on lui arrachât les cheveux ni qu'on lui peignît le corps. Ne connaissant pas notre langue, il n'avait rien compris au long discours prononcé devant tous et, comme il avait entendu parler des tortures infligées parfois à certains prisonniers, il se demandait anxieusement quel allait être son sort.

» Lorsqu'elles furent dans l'eau jusqu'à la taille, les femmes voulurent l'obliger à y tremper la tête. Il se rebiffa, refusa de se laisser faire et se débattit comme un démon, au milieu de nos rires et des cris que nous poussions, car le spectacle était vraiment drôle.

» Une des femmes eut alors pitié de lui et lui dit dans sa langue :

» – Pas faire mal à toi.

» Il la crut sans doute, car il devint plus docile et tint sa tête un bon moment sous l'eau, pendant que les femmes le frottaient de toutes leurs forces, pour bien laver le sang blanc qu'il avait en lui.

» Je me suis toujours demandé si elles avaient frotté avec assez de vigueur... et assez longtemps...

» James Smith fut ensuite adopté officiellement par nous. On le conduisit à la Maison du Conseil. C'était une hutte plus importante que les autres et tapissée d'écorce. Là, il fut habillé comme il convenait à son nouveau rang. Ses pantalons étaient ornés de lanières colorées et brodés de perles, ses mocassins garnis de piquants de porc-épic.

» Son visage fut peint de nouveau. On piqua de magnifiques plumes rouges dans la mèche de ses cheveux et on le fit asseoir sur une peau d'ours.

» Après lui avoir offert une longue et belle pipe et une blague gonflée de tabac odorant, le Grand Chef s'adressa à lui et dit :

» – Mon fils, vous êtes maintenant chair de notre chair et os de nos os. La nation guerrière de Caughnewaga vous reçoit. Elle vous a invité et vous a adopté comme membre de sa famille pour remplacer un de ses grands hommes. Après les cérémonies qui viennent d'avoir lieu selon les anciennes coutumes et les vieilles lois immuables, vous n'avez plus rien à craindre. Nous devons vous aimer, vous aider, vous défendre comme nous devons nous aimer, nous aider, nous défendre l'un l'autre dans notre nation. Désormais, vous devez donc vous considérer comme un des nôtres. »

— Smith comprenait-il ces paroles ?

— On les lui traduisait au fur et à mesure. Après cela il y eut festin de gibier, chien rôti, maïs, où Smith eut sa part à l'égal des autres. Soyez assuré que les paroles du chef n'avaient pas été dites en vain.

» Il y avait, dans la famille qui le recevait, deux autres fils : Tontileaugo et Tecaughretanego. Tous deux prirent à cœur de lui

enseigner les coutumes de la tribu. D'ailleurs, aux yeux de tous, l'Anglais était devenu Indien et, si ses nouveaux frères se montrèrent désireux de faire son éducation, ils le firent avec beaucoup de bienveillance, de justice et de bon sens, et ne négligèrent jamais son bien-être matériel.

» Smith avait toujours été bon chasseur, mais il ignorait bien des choses qu'il fallut lui enseigner. Tout d'abord, on lui avait donné un fusil, lui demandant de ne chasser que les dindes sauvages et le petit gibier ; mais, un jour, il vit un buffle. Voulant prouver son adresse, et sans penser aux dangers qu'il pouvait courir, il poursuivit l'animal, s'égara et fut incapable de rentrer au camp. Ne le voyant pas revenir, les Indiens, anxieux, se mirent à sa recherche. Ils le retrouvèrent sans peine et, bien qu'heureux de l'avoir retrouvé, ils le punirent de son imprudence et de sa témérité : pendant deux ans, il lui fut interdit de se servir d'une arme à feu ; il dut se contenter d'un arc et de flèches.

» Un autre jour, après une chasse, il se plaignit de la charge de viande qu'on lui demandait de rapporter au camp, disant qu'elle était trop lourde. Pour lui faire honte, on donna ce fardeau à une femme qui en avait déjà autant sur le dos. »

— Vous voulez dire que les femmes portaient ainsi de lourdes charges ?

— Nos femmes sont robustes et ont toujours été habituées au travail. Le fait est qu'elles travaillent même beaucoup. Les hommes sont faits pour la lutte, et les femmes pour les travaux de la maison et pour la culture.

— Pour la culture ?

— Naturellement. Pendant que les hommes sont à la chasse ou à la pêche, ce sont elles qui bêchent, plantent, récoltent le maïs et les haricots. Tout d'abord, cela étonna Smith. Au début de son séjour parmi nous, un jour qu'il était près d'un champ, regardant des femmes qui binaient, l'une d'entre elles le défia, disant qu'il était incapable d'en faire autant. Smith, piqué au vif et non habitué à nos mœurs, releva le défi, et se mit à biner avec les squaws qui appréciaient cette aide inespérée et peu ordinaire. De retour au village, le jeune homme fut appelé à comparaître devant le chef, qui le réprimanda, lui rappelant qu'on l'avait adopté pour remplacer un grand guerrier et non pour travailler comme une femme.

» Smith ne se fit plus jamais rappeler à l'ordre, à ce sujet du moins. Il n'aida plus jamais dans ce genre de travail, mais se conduisit toujours en vrai brave et en digne chasseur.

» On ne lui demanda jamais de prendre part aux expéditions, qui étaient parfois dirigées contre les établissements des pionniers anglais installés aux environs, expéditions dont le but était souvent de s'emparer des chevaux dont nous avons besoin et de rapporter

quelques scalp. »

— Des scalp ?

— Oui. Il fallait bien que les guerriers pussent donner une preuve de leur bravoure. Smith n'appréciait pas ces expéditions, et ce fut sans doute à cause d'elles que, pendant longtemps, il n'eut pas beaucoup de sympathie pour ses nouveaux frères. Peu à peu, toutefois, il apprit à mieux nous connaître et à mieux nous comprendre. Nous lui disions :

» — Parce que vous avez toujours vécu parmi les Visages-Pâles, vous n'avez jamais compris la bonté du Grand-Esprit. Vous avez toujours vu les hommes élevant des animaux domestiques qu'ils tuent lorsqu'ils ont besoin de viande. Vous les avez vus cultivant la terre et faisant provision de grains qu'ils entassent dans des granges. Le Grand-Esprit ne nous demande pas de faire cela. Il connaît nos besoins et, pour y suppléer, il nous envoie en son temps le gibier et le riz sauvage.

» Un jour, Smith souriait en voyant Tecaughretanego qui, invoquant le Grand-Esprit, lui offrait en sacrifice la dernière feuille de son tabac. L'Indien le remarqua et dit :

» — Frère, j'ai quelque chose à te dire et j'espère que tu ne t'en offenserai pas. Je ne permets pas qu'on vienne te déranger lorsque tu lis tes livres auxquels je ne comprends rien, mais je t'ai vu sourire lorsque je priais. Je ne pense pas que la prière soit une chose dont on puisse sourire. Peut-être ma façon de prier te semble-t-elle étrange ; si cela est, tu devrais me le dire amicalement, mais tu ne devrais pas tourner en ridicule les choses sacrées. »

— Les Indiens priaient-ils souvent ?

— Oui. Le Grand-Esprit est notre Père et il est normal que nous nous tournions vers lui, après un événement heureux ou si nous avons besoin de son aide.

— Savez-vous à quelle occasion Tecaughretanego priait ?

— Oui. Je m'en souviens, à cause de l'offrande qu'il faisait : sa dernière feuille de tabac !

» Il avait été très malade pendant plusieurs lunes et commençait à se sentir mieux. C'est pourquoi, s'agenouillant, humblement et simplement, il dit à peu près ceci. (Et le vieil Indien qui raconte l'histoire s'agenouille, lui aussi, et, levant les mains vers le ciel, dit) :

— Ô Grand-Esprit ! Je te remercie de permettre que je retrouve l'usage de mes jambes et que je puisse aller et venir, et chasser le dindon sans trop souffrir. Je sais que tu m'entends et que tu m'aideras et c'est pourquoi je t'invoque.

» Ho ! ho ! ho ! ho ! Que, grâce à toi, mes genoux et mes jambes se guérissent tout à fait et que je puisse non seulement marcher, mais courir et chasser, comme je le faisais à la chute des feuilles ;

» Ho ! ho ! ho ! ho ! que nous puissions tuer les ours traversant les rivières Scioto et Sandursky ;

» Ho ! ho ! ho ! ho ! que nous puissions tuer beaucoup de dindons, que nous ferons cuire avec notre viande d'ours ;

» Ho ! ho ! ho ! ho ! que la pluie tombe et fasse monter l'eau de la rivière, afin que nous puissions descendre l'Olentangy jusqu'à la Scioto, sans crainte de voir nos pirogues se briser contre les rochers.

» Et maintenant, Grand-Esprit, tu vois où en sont les choses ; tu sais que j'aime le tabac et, bien que je ne sache pas quand et où je pourrai en trouver d'autre, je t'offre ma dernière feuille. Et j'espère que tu m'entends, et que tu m'accorderas tes faveurs. En retour, je te remercierai de nouveau, et je t'aimerai pour tes dons infinis. »

L'Indien se releva.

— La prière de Tecaughretanego fut-elle exaucée ?

— La pluie se mit à tomber quelques jours après, et les eaux de l'Olentangy portèrent facilement nos pirogues jusqu'au Scioto...

— Ainsi, aux yeux des Indiens, Smith était réellement devenu un membre de la tribu ?

— Oui, et nous nous efforcions de lui être agréable. Lorsque l'occasion se présentait, nous volions des livres pour lui, car il aimait lire.

— Vous voliez... On a dit que les Indiens pillaient chaque fois qu'ils pouvaient le faire. Est-ce vrai ?

Le vieil Indien n'aime pas beaucoup répondre à de telles questions.

— Oh ! ils pillaient... oui, peut-être. Nous avons besoin de chevaux et nous prenions ceux que nous trouvions... si ces chevaux appartenaient souvent aux Visages-Pâles.

— Certains Blancs n'étaient-ils pas vos alliés ?

— Oui, mais puisque la plupart d'entre eux étaient venus dans ce pays pour prendre la terre et le gibier qui étaient à nous, nous pouvions prendre ce qui était à eux, mais nous ne devons rien dérober à un autre Indien ; au contraire, nous devons l'aider. Quand l'abondance régnait, tous les membres de la tribu en jouissaient en commun ; quand les provisions commençaient à manquer et que le besoin se faisait sentir, nous partagions loyalement ce que nous avions.

» L'étranger, s'il était de notre race, trouvait toujours l'hospitalité chez nous et nous lui offrions ce que nous avions de mieux. Smith m'a lui-même raconté son étonnement à ce sujet. Un jour il dit à Tontileaugo :

» — Un Wyandot est venu au camp pendant votre absence. Il avait faim. Je lui ai donné du buffle rôti.

» — J'espère que tu lui as aussi arrosé sa viande d'huile d'ours et que tu lui as offert du sucre d'érable ?

» Smith avoua que, le sucre et l'huile étant dans la pirogue, il n'avait pas cru nécessaire d'aller les chercher.

» — Tu ne t'es pas conduit comme un Indien, lui dit Tontileaugo. Ne sais-tu pas que, lorsqu'un étranger entre chez nous, nous devons toujours lui offrir ce que nous avons de mieux ? Je t'excuse, car tu es jeune et peu habitué à l'hospitalité, mais, je t'en prie, à l'avenir conduis-toi en guerrier ; fais grandement les choses et qu'on n'ait jamais plus à te reprocher une telle mesquinerie.

» Peu à peu, Smith apprit à estimer les qualités de ses frères d'adoption.

— Ne pensa-t-il jamais à les quitter ?

— Oui, mais cela n'était pas chose facile. Toutefois, un hiver que la nourriture manquait, Tecaughretanego, malade, était incapable de sortir. Pendant deux jours, Smith essaya vainement de trouver du gibier. Il finit par revenir au camp, affamé et à bout de force.

» Tecaughretanego demanda alors à son jeune fils d'apporter pour leur frère un bouillon préparé par l'enfant avec des os de chats sauvages laissés dans un champ par les corbeaux. C'était la seule nourriture qu'il y eût ; et quand Smith eut mangé, l'Indien lui reprocha doucement son découragement. Il lui assura que des jours meilleurs allaient venir, car « le Grand-Esprit n'abandonne jamais ses enfants lorsque ceux-ci ont confiance en lui ».

» Le lendemain, Smith retourna à la chasse. Au moment où il se préparait à tuer un daim, la glace craqua sous ses pas ; le daim s'enfuit. À bout de forces, il décida d'essayer à tout prix de rejoindre les établissements anglais de la Pennsylvanie. Il courait le risque d'être poursuivi et tué, avant d'avoir atteint le but, mais il était persuadé que s'il restait avec nous il finirait par mourir d'inanition.

» Il marchait donc dans la direction de l'Est, lorsque, tout à coup, il vit un troupeau de buffles. Il en tua un. Poussé par la faim, il ne prit pas le temps de cuire la viande ; il la mangea crue et, une fois rassasié, il pensa à l'homme malade et à l'enfant qui l'attendaient dans leur cabane et qui, la veille, avaient partagé avec lui leur bouillon. Il découpa alors tout ce qu'il pouvait emporter de viande de buffle, et prit le chemin qui le ramenait au camp.

» Smith resta ainsi quatre ans parmi nous, allant avec la tribu, de l'Est à l'Ouest, du Nord au Sud. Il descendit le Saint-Laurent avec Tecaughretanego et son fils dans une pirogue d'écorce. Ils arrivèrent à Caughnewaga près de Ville-Marie. Ville-Marie était le poste français le plus important situé sur le fleuve. Smith, apprenant qu'il y avait là un bateau chargé de prisonniers anglais, le démon de la tentation s'éveilla en lui. Il oublia qu'il était devenu notre frère. Il quitta le village de Caughnewaga et réussit à se mêler aux Anglais qui allaient être échangés contre des prisonniers français. C'est ainsi qu'il retourna vivre avec ses premiers frères.

» Le sang blanc n'avait pas dû être suffisamment lavé en lui, et nous

l'avons regretté, car c'était un Brave. »